LA TABLE RONDE

NOVEMBRE 1955

SOMMAIRE

LA VIE ET L'ŒUVRE DE KIERKEGAARD

★

ACTUALITÉS

AGENDA DE LA TABLE RONDE

Vie de Sören Kierkegaard

SI Kierkegaard n'est plus méconnu, il reste toujours mal connu, même de ses compatriotes qui l'ont étudié aux points de vue les plus divers. Il est difficile de se représenter un homme qui n'a pas voulu se laisser portraiturer et dont les seules images indiscutables sont des caricatures; difficile de percer le secret d'un mystificateur qui a arraché de son journal la note qui explique son mystère et dont l'absence autorise toutes les hypothèses; difficile de pénétrer la pensée d'un écrivain dont le vocabulaire et le style découragent souvent même un Danois instruit.

Cet homme qui se dit lui-même extra-ordinaire eut une existence assez courte, aussi pauvre en événements extérieurs qu'intense et agitée en remous intérieurs, d'ailleurs insoupçonnés des contemporains. Il naît à Copenhague le 5 mai 1813, septième et dernier enfant d'un négociant alors âgé de cinquante-six ans qui, à la quarantaine, après fortune faite, se retire du commerce de la bonneterie et des denrées coloniales pour se livrer en autodidacte à l'étude de la philosophie et peut-être surtout à une méditation capable d'apaiser les scrupules religieux qui le tourmentent : en effet, à douze ans, gardant les moutons dans la stérile plaine de Jutland, debout sur un roc, en un geste digne de la tragédie antique ou d'un pré-romantique, n'a-t-il pas maudit le Dieu qui laisse si cruellement souffrir un enfant du froid et de la faim et qui semble à son tour le maudire en lui accordant une rapide prospérité, puis en lui retirant presque tous ses enfants? On dirait qu'en sa mélancolique austérité luthérienne, le sexagénaire veut faire de son fils de prédilection une sorte de victime expiatoire qu'il prépare de bonne heure au sacrifice. Il entoure le frêle Sören d'une affection particulière; il s'enferme avec lui dans son cabinet, anime et fait parler les moindres objets, comme dans un conte, explique des gravures; mais entre Guillaume Tell abattant la pomme et Napoléon à la tête de ses armées se glisse toujours la scène d'Abraham levant le couteau ou celle du Golgotha. Jamais Kierkegaard ne connaîtra le Jésus des enfants; toujours il verra en lui le crucifié et il l'appellera uniquement Christ. Un peu plus tard, le père le fait assister à des conférences qu'il tient chez lui avec des philosophes amateurs comme lui ou d'éminents théologiens; Sören, dans son coin, est ébahi de voir son père réfuter méthodiquement les arguments qu'on lui oppose. Ainsi se développent à la fois en lui l'imagination et l'intelligence, le goût de la discussion et de la polémique.

Cette éducation, où l'influence de la mère semble nulle, agrémentée de promenades aux abords de la ville et de séjours à la campagne serait saine ailleurs que dans une atmosphère de piétisme rigide et de mélancolie, pourtant tempérée par les tendres soins d'une mère et la gaieté de la sœur préférée. Parfois le vieillard s'arrête devant son fils rêveur : Pauvre enfant, tu vas dans un tranquille désespoir. *Et Sören comprend vaguement qu'un lien mystérieux le lie à son père, car,* si un fils est un miroir où se voit le père, le père est un miroir où se voit le fils.

Il entre à l'école à cinq ans avec un sentiment tout kantien du tu dois, *selon son porte-parole l'assesseur Wilhelm, assez sujet à caution. Au collège, il est brillant quand il veut, sans plus; peu lui importe la première place; il ne se lie d'amitié avec aucun de ses camarades; il est caustique, rageur, batailleur même, mais il a le sens de la solidarité; il sauve un jour la classe d'une sévère punition par un terrible mot d'esprit qui désarme le maître. Il en prend à son aise avec certains professeurs et ne craint pas de tricher aux leçons; toujours il s'arrange pour obtenir l'une des premières places exigées par son père. Il fait ainsi de bonnes études secondaires et entre à l'Université en 1830, à dix-sept ans, pour y étudier la théologie, suivant le vœu paternel, mais sans vocation arrêtée.*

Il est enfin libre de la contrainte au foyer. Il a de l'argent, ou du moins son père. Fini, le temps des costumes ridicules que lui imposait le vieux bonnetier; il s'habille avec la dernière recherche, en jeune dandy romantique; finies, les rentrées contrôlées à la maison : il va au café, est assidu au théâtre, se livre à de coûteuses excursions en voiture en Seelande. Il fréquente les cercles de jeunes, se chamaille avec Andersen en qui il voit un pleurnichard et un faux génie. Vers 1836, il aurait organisé le fameux banquet raconté dans In Vino Veritas *et dont le décor du moins est probable. C'est à la suite de cet épisode qu'aurait eu lieu une visite, non pas à la tonnelle où l'assesseur Wilhelm prend à l'aube le thé avec sa femme, mais à une maison de débauche. La chose est possible, mais nullement établie. Dix ans, Kierkegaard est ainsi l'étudiant perpétuel, au désespoir de son père qui lui coupe un moment les vivres, mais paye les dettes, livres, tailleur, tabac.*

Et aussi à son propre désespoir. Car cette vie d'émancipé est un masque qui recouvre l'inquiétude et le tourment. Une fois qu'il rentre d'une compagnie où il a fait rire tout le monde par ses mots d'esprit, il a envie de se tuer. Une nuit, il a surpris à demi le secret de la tristesse de son père. Il sent, ou croit qu'une malédiction pèse sur la famille. Il voit disparaître tous ses frères et sœurs, sauf Peter, l'aîné, le futur évêque luthérien d'Aalborg, qu'il n'aime d'ailleurs guère. Il est persuadé qu'il ne dépassera pas l'âge de trente-trois ans : à quoi bon courir après les diplômes? Cependant, si les études officielles n'avancent guère, il s'instruit beaucoup, lit pêle-mêle contes populaires, récits policiers, donne le canevas du futur Peer Gynt, *dévore chansons de geste, littérature et philosophie du temps. Il s'intéresse aux courants politiques et sociaux; à l'Association des Étudiants, il est un orateur écouté, redouté même des libéraux qu'il*

accuse de démagogie. Dans ses excursions, il sait voir et l'insecte qui traverse le sentier, et l'horizon sans bornes; il sait percevoir les bruits et les harmonies de la nature et les interpréter en musicien; comme un symboliste, il entend, *réellement, la lune glisser sur les vagues. Il observe les petites gens dont il note les gestes, le langage. Tout cela se retrouvera dans ses œuvres.*

En même temps, sous l'influence des remontrances paternelles et des deuils répétés, le sens du sérieux et le sentiment religieux s'accusent. Il cherche l'idée pour laquelle il veut vivre et mourir; *déjà il scrute les voies qui s'ouvrent devant les pas du jeune homme; avec son puissant esprit de synthèse et de simplification, il classe les hommes en trois catégories : les jouisseurs (Don Juan), les douteurs (Faust), les désespérés (Ahasvérus). D'autre part, sans doute après* le tremblement de terre *que fut pour lui la semi-révélation de la faute paternelle dont il se voit par hérédité solidaire, il connaît une crise mystique analogue à celle du Mémorial de Pascal. Quand son père meurt en 1838, à quatre-vingt-deux ans, il est réconcilié avec lui.* Il n'est pas mort à moi, mais pour moi, afin que, si possible, quelque chose puisse encore sortir de moi.

La route donc s'éclaire et il achève rapidement sa théologie; mais il ne sera jamais pasteur ni consacré. Entre temps, il s'était épris d'une charmante enfant de seize ans, Régine Olsen, fille d'un haut fonctionnaire. En septembre 1840, il demande et obtient sa main. Mais dès le lendemain, il regrette sa démarche. Marie-toi ou ne te marie pas, *dira le sceptique des* Diapsalmata, dans les deux cas tu le regretteras. — Plutôt bien pendu que mal marié, *portera encore l'épigraphe d'un ouvrage. Éros, cette puissance qui,* d'un homme hier encore dans son bon sens fait soudain une sorte d'insensé qui parle en langues, *Éros qu'il a naguère tant raillé, s'est vengé, l'a subjugué et sommé de* réaliser le général, *de se soumettre à la commune loi du mariage. Mais n'est-il pas une de ces exceptions qui peuvent en être dispensées? N'est-il pas un mélancolique pénitent voué surtout à l'expiation de sa* vita ante acta, *de la faute familiale et peut-être de la sienne propre? En faire l'aveu à la jeune fille? Il ne l'ose, ou ne le peut. De plus, Éros est comme la Providence un agent de révélation; il donne conscience de l'infini et de l'éternel jusqu'alors abstraitement conçus et qui deviennent des réalités à la lumière desquelles toute l'existence prend un sens nouveau et se charge de responsabilité. Les virtualités en sommeil dans le vague de la mélancolie et de l'angoisse s'affirment : Kierkegaard entrevoit les immenses possibilités de ses exceptionnels dons intellectuels. Comment concilier leur réalisation avec les exigences de la vie pratique au foyer et d'un métier quelconque auquel il répugne? Cependant, il est épris, bel et bien pris. Un an, il reste fiancé, dans les délices et les tourments. Il rompt, assez brutalement, et il passe pour un vil séducteur. Devant le désespoir de Régine, il renoue, en apparence; il s'efforce de la détacher de lui par l'étrange conduite, toute théorique, exposée dans* la Répétition; *mais elle n'est pas dupe et* lutte comme une lionne. *Il rompt enfin catégoriquement et, après avoir brillamment soutenu pendant plus de sept heures sa thèse de doctorat*

sur l'Ironie, *il part pour Berlin, afin surtout de se faire oublier.*

Mais ils ne s'oublient, ni l'un, ni l'autre. Il poursuit sa comédie, fait courir à Copenhague le bruit qu'il s'est épris d'une actrice viennoise qui ressemble à Régine. Celle-ci dépérit; Kierkegaard rentre en hâte à Copenhague, prétextant que les conférences de Schelling l'ont déçu. Vers juillet 1842, lors d'un second et dernier séjour à Berlin, il apprend les fiançailles de Régine avec Fritz Schlegel, le rival naguère évincé. Il est furieux et se livre à des invectives dont témoignent les brouillons de la Répétition *qu'il rédige alors, et reprises par Constantin Constantius dans* In Vino. *Car, s'il a renoncé à elle dans le temps, elle lui appartient du moins dans l'éternité où toutes différences seront supprimées et où il n'y aura plus d'obstacles. Bien que mariée, Régine semble le rechercher encore, mais il l'évite. Quand elle part pour les Antilles danoises dont son mari est nommé gouverneur, elle s'arrange pour le rencontrer une dernière fois dans la rue et le saluer. Jamais ils ne s'oublieront; à elle comme à son père, Mikael Kierkegaard, il dédiera son œuvre. Peu d'histoires d'amour sont aussi déconcertantes et aussi profondes dans leur sincérité en porte à faux, dans l'impossible équilibre du temps et de l'éternité.*

Pendant son premier séjour à Berlin, il avait commencé la rédaction de l'Alternative, *qui parut en février 1843, sous le significatif pseudonyme de Victor Eremita. L'ouvrage eut un grand succès, dû surtout au* Journal du Séducteur, *dernier des sept essais qui composent la première partie. Presque aussitôt, il publiait sous son propre nom* Deux discours religieux. *L'œuvre, déclenchée par l'aventure des fiançailles, débutait ainsi sous son double aspect, littéraire et philosophique d'une part, religieux de l'autre, et elle continua de la sorte jusqu'au* Post-Scriptum *(1846) sous une forme — sauf pour les ouvrages religieux — tantôt ironique et plaisante* (la Répétition, Préfaces), *tantôt lyrique et philosophique* (Crainte et Tremblement,) *tantôt strictement philosophique* (Miettes philosophiques), *ou encore psychologique* (le Concept d'angoisse, les Stades sur le chemin de la vie) (1).

Cette extraordinaire production ne le détourne pas de la vie sociale : il est bien le Vigilius Haufniensis du Concept d'angoisse, *le Copenhagois vigilant auquel rien d'actuel n'échappe. Il pratique ce qu'on appelle aujourd'hui l'engagement. Une feuille littéraire et satirique, à l'exemple de publications françaises du temps et comme il y en a eu tant d'autres depuis, terrorisait les honnêtes citoyens quelque peu en vue en étalant leur vie privée et en les bafouant, et personne n'osait protester. Kierkegaard, fort de sa réputation d'écrivain, d'ailleurs louée par* le Corsaire, *et brûlant du désir de se battre pour une bonne cause, lança un défi au journal qui, se sachant d'avance vaincu sur*

(1) Avec l'énorme *Post-Scriptum définitif et non scientifique*, qui donne le coup de grâce à l'influence hégélienne au Danemark, l'œuvre semi-littéraire, semi-religieuse est loin d'être arrêtée. Kierkegaard donnera encore, notamment, *la Maladie à la Mort* (le concept de désespoir) ; *Deux petits traités éthico-religieux* : *le Droit de mourir pour la vérité, le Génie et l'Apôtre* ; *l'École du Christianisme*, etc. Le journal prend d'immenses proportions (en tout vingt gros volumes).

le terrain polémique, se borna à la caricaturer de maintes façons, pour notre instruction sur le physique, le costume et les gestes.

Avec sa sensibilité d'écorché, il en souffrit beaucoup, sans pouvoir se plaindre ailleurs que dans son journal. On lui reproche aujourd'hui d'avoir fait trop grand cas de ces petites misères. On oublie que cette façon de ridiculiser quelqu'un et de le perdre dans l'opinion était alors assez nouvelle. Kierkegaard, qui aimait tant causer dans la rue avec des gens de toute condition, était mortifié d'être montré du doigt, toisé des pieds à la tête, d'entendre les gamins le railler et l'insulter, de voir les braves gens l'éviter par crainte d'être caricaturés avec lui; et si on l'approuvait en secret, nul ne le soutenait publiquement. Il eut pourtant gain de cause; le Corsaire *cessa bientôt de paraître et le principal rédacteur, Paul Ludvig Möller* (1), *spécialiste de la littérature française du moment, dut s'expatrier; il mourut lamentablement à l'hôpital du Havre.*

Ce second événement marquant dans la vie extérieure de Kierkegaard confirma ses vues sur la presse, par son caractère anonyme le pire fléau de notre époque, et sur la foule, la masse, également anonyme; il contribua beaucoup à l'élaboration de sa catégorie de l'Individu, *du moi conscient de sa responsabilité. Et cela, à la veille des événements de 1848.*

On va répétant qu'il se désintéressa de la politique et en 1848, quand tout le Danemark est en effervescence et qu'on se bat dans le Holstein, il se renferme dans sa tour d'ivoire. Seul, dit-on en se basant sur un passage du journal que l'on ne comprend pas, compte pour lui le péril religieux, ce qui est vrai, mais n'empêche pas d'être citoyen et n'oblige pas à descendre dans la rue pour se joindre à des milliers de manifestants, à leurs vociférations. Il s'entretient avec des hommes politiques danois, dont l'un sera demain ministre libéral. Il a des mots d'une étonnante perspicacité sur la Révolution française de 1848 et sur Louis-Philippe. Il voit dans l'avènement inéluctable du quatrième état, *le prolétariat, la forme dernière, quoique exécrable, de gouvernement dans le siècle. Il a des vues surprenantes sur l'Europe qui pataugera dans le sang, mais il se garde de vaticiner, tant il est un homme du présent. Il est d'ailleurs obsédé à ce moment par d'autres préoccupations. Le souvenir ineffaçable de Régine accuse le sentiment de sa responsabilité envers elle, même épouse d'un autre. Il est épuisé par son labeur, au point qu'il se dit souvent mourant, tout en affectant de se montrer le même avec chacun dans la rue* (2). *Mais s'il meurt, qui donc comprendra le sens de son œuvre si complexe? Il essaie d'y initier, mais en vain, croit-il, le philosophe Rasmus Nielsen. Au point de vue matériel, la fortune paternelle s'effrite. Comment gagner sa vie? En vendant sa plume, comme journaliste ou simple homme de lettres? Jamais; il est un* penseur privé. *En*

(1) Il ne faut pas le confondre avec le poète et philosophe Paul Martin Möller, qui eut sur le développement intellectuel de Kierkegaard une très grande influence, et à la mémoire duquel est dédié *le Concept d'angoisse.*

(2) Le sentiment de la mort domine et imprègne toute la vie et l'œuvre. Mais la mort, *ce piège où se prend la vie* est avant tout pour lui *la mort à soi-même,* par une ascèse où l'esprit s'affirme toujours plus.

prenant une paroisse de campagne, en donnant des conférences d'homilétique — n'a-t-il pas écrit et publié plus de quatre-vingts discours religieux — au séminaire de théologie? Mais le mystérieux secret de sa vie, une faute que je porte (1) *l'écarte de la prêtrise, et l'évêque Mynster qui, en grande partie a fait son instruction religieuse et a été l'ami de son père, raille doucement ses prétentions de réformateur de la prédication. Peut-être après tout, sa mission est-elle celle de* l'extraordinaire, *de* l'exception : *informer du fait religieux une chrétienté sans christianisme, où chacun est chrétien titulaire par son acte de baptême, et l'instruire en actes autant qu'en paroles, en* caractère, *en une abnégation qui implique même le martyre : mais un homme a-t-il le droit de se faire tuer pour la vérité — religieuse, s'entend; n'est-ce pas une outrecuidance, un orgueil, un péché sans pareil où, sous prétexte d'imitation chrétienne on se pose presque en égal de celui qui, par sa nature divine fut, quoiqu'en pleine existence humaine, la Vérité? Faible, dans l'ascétisme où il s'essaie, Kierkegaard vit dans la crainte et le tremblement plus qu'aux crises précédentes.*

Il s'achemine ainsi vers le troisième et dernier grand événement — il dirait décision *— de sa vie, vers la lutte qu'il mènera contre l'Eglise officielle. Il la retarde par vénération pour le vieil évêque Mynster que, dans ses conversations et dans* l'École du Christianisme, *il s'est vainement efforcé d'amener à ses vues. L'évêque meurt en janvier 1854. Son successeur éventuel, le théologien d'inspiration hégélienne Martensen, que Kierkegaard ne peut souffrir, fait l'éloge du défunt qu'il présente comme un témoin de la vérité. Kierkegaard bondit; car, être témoin de Christ, ce n'est pas se livrer à la seule contemplation mystique ou encore se livrer en chaire à des* considérations *tout en prenant ses aises le reste du temps, comme faisait le bon prélat; c'est imiter Christ, même au prix de sa vie, dans les limites permises à notre nature; et si notre humaine infirmité nous retient ou nous empêche, nous devons au moins avouer honnêtement que le christianisme prêché le dimanche n'est pas celui de la semaine. Un an, il garde sa riposte à l'affirmation de Martensen, pour ne pas nuire à l'avancement auquel a droit un fonctionnaire de la Vérité. Au début de 1855, après quelques articles polémiques, quand Martensen est nommé primat de Danemark, Kierkegaard attaque avec virulence en publiant sa propre feuille,* l'Instant, *qu'il rédige seul; en bref, usant de tous les modes de l'ironie dont il est maître et allant parfois jusqu'à la grossièreté, il pose la nécessité de la séparation de l'Église et de l'État. Le succès fut retentissant; les bien pensants étaient consternés, et les jeunes, remplis d'enthousiasme. Neuf numéros, que l'on s'arracha, parurent de mai à septembre 1855. Le dixième était prêt quand Kierkegaard, terrassé par la lutte et par la souffrance, s'effondra dans la rue. Il fut conduit à l'hôpital où l'on ne put déterminer la nature de son mal; peut-être s'agissait-il des*

(1) Et non : que j'ai *commise;* la différence est d'importance pour qui a lu *le Concept d'angoisse* et *la Maladie à la Mort.* La faute qu'il porte est sans doute d'abord celle de son père.

séquelles d'une chute que, dans son enfance, il avait faite d'un arbre, qui aurait affecté la colonne vertébrale et lui aurait valu sa taille un peu déjetée. Il y mourut le 11 novembre, en refusant de recevoir la communion de la main d'un prêtre fonctionnaire, et en priant son ami le pasteur Boesen, qui le tourmentait pieusement, de saluer tous les hommes qu'il avait tous beaucoup aimés, même s'il les avait parfois violemment pris à partie. Il avait accompli toute sa tâche, et l'on ne voit guère ce qu'il aurait pu ajouter à son œuvre sans se répéter. De sa fortune, il restait à peu près de quoi payer ses funérailles, qui mirent d'ailleurs le clergé tant bafoué dans un grand embarras. Mais la Providence, dont il loue si souvent le rôle dans sa vie et dans son œuvre, avait bien fait les choses.

★

Il serait assez vain de résumer en une page ou deux la pensée et la méthode d'un esprit aussi divers et ondoyant, qui redoutait si fort d'être catalogué sous une rubrique ou un paragraphe de l'histoire de la philosophie. Il aurait souri, lui, penseur privé ennemi du Système et de tous les systèmes, de se voir classé parmi les pères de l'existentialisme, le meilleur et le pire. Comme Protée, il se dérobe au simple curieux et il ne s'adresse qu'au vrai lecteur honnêtement soucieux de s'instruire des conditions et du but de l'existence pour y conformer la sienne par un choix, un engagement volontaire. Je n'aime pas un auteur qui ne me résiste pas, disait Valéry. Il aurait trouvé en Kierkegaard à qui parler et à qui s'accrocher. Car Kierkegaard est l'un de ces rares penseurs à l'emprise desquels il est impossible d'échapper, une fois qu'on s'est vraiment commis avec eux, qu'ils rebutent ou séduisent, ou fassent l'un et l'autre. Les études suivantes diront quelle a déjà été son influence, qui n'est pas près de s'éteindre. Sa pensée, comme le Guadalquivir auquel il se compare, se perd souvent en courants souterrains qui reparaissent au jour plus loin, larges et puissants, pour fertiliser la plaine; elle féconde tous les domaines de l'activité intellectuelle, toujours désintéressée, mais toujours aussi infiniment intéressée au lent cheminement du moi vers sa destination spirituelle qui est d'être un moi personnel devant Dieu, et non un numéro quelconque d'une série animale, voire humaine, une vaine répétition dans cette marche sur place que nous appelons progrès.

Mais enfin, me dira-t-on peut-être, est-il sympathique ou non, cet homme qui parle de la sympathie en termes si énigmatiques qu'ils en sont décourageants, cet homme qui refuse celle qu'il aime de toute son âme sous prétexte qu'il l'aime davantage et plus haut? Est-il sympathique, ce perpétuel joueur à cache-cache qui a toujours l'air de se moquer du monde, et qui vous tend la main pour la retirer aussitôt? Je répondrai : plus d'une fois, au cours d'années déjà longues, devant les difficultés de son intelligence, de sa traduction (même quand je croyais l'avoir compris), de sa publication, j'ai été sur le point, comme son pseudonyme Hilarius le Relieur, de le reléguer sur mes étagères et de l'y laisser dormir. Mais toujours ce diable de penseur, ou ce penseur divin m'a ressaisi, et plus fortement. « Eh quoi? »

me disait-il de son ironique voix de fausset, « tu t'arrêterais, toi qui es, peut-être, mon vrai lecteur? Certes, nul n'est indispensable et chacun est comme moi un serviteur inutile. Mais il faut poursuivre ce que l'on a commencé, malgré les difficultés et les déceptions dont je ne suis pas ignorant, non plus. Un jour, ni fallor, *ma gentille nièce Henriette qui n'entendait miette à la philosophie, mais était fine mouche presque à l'égal de ma charmante Régine, ma petite Henriette que j'ai tant gâtée m'a déclaré que les Français ne me comprendraient jamais. « Peut-être », lui ai-je répondu en souriant. Car pourquoi votre peuple, qui cache ses souffrances sous un perpétuel masque d'ironie angoissée et,* unter uns, *de paroles souvent inutiles, ne comprendrait-il pas, et peut-être l'un des mieux, l'ironiste que j'ai été malgré moi? Seriez-vous devenus des têtes carrées, comme les graves philosophes d'Outre-Sund? Ne sauriez-vous plus dire que 1, 2, au pas de l'oie, aussi pesamment que l'on pose thèse et antithèse? Seriez-vous incapables du troisième mouvement, d'opérer la synthèse? Mais attention! Vous, les compatriotes de Pascal, qui m'a aussi bien fait réfléchir, et de Scribe, qui m'a si tristement amusé, vous, presque aussi irritants que Socrate et que moi-même dans votre bizarre mélange de sérieux et d'apparente légèreté, prenez bien garde de ne point dire : « et trois! » en l'air, comme lorsqu'on baye aux corneilles dans l'abstrait des théories, ou par inadvertance, comme lorsqu'on lâche du vent. Non, dites-le comme le plongeur qui s'élance, compte : un, deux... et saute en même temps qu'il dit : « et trois! » bien résolu aux conséquences. Qui fait comme lui dans le domaine de la pensée sait ce qu'est le saut en quoi se résument mes méditations; et les autres, ceux que j'ai appelés professeurs, docents ou critiques sont —* venia sit verbo *— des sots dont l'art, comme dit Aristote, est de disserter pour en tirer de l'argent. De mon temps, j'en ai connu un certain nombre, Danois ou autres; je ne leur garde pas rancune de leur incompréhension à mon égard, malgré les ennuis qu'ils m'ont causés et bien qu'ils continuent de m'importuner; car en dépit de leur fortune amassée et laissée là-bas, ils n'ont rien dont se ressouvenir dans l'éternité; ils n'ont pas même une obole à offrir à Charon et ils restent dans les marais du Styx où ils coassent, coassent, coassent, comme s'ils enseignaient encore le petit cours à une drachme, ou le grand, à cinq, ou rabâchaient le roman de leurs amours infiniment plus manquées que les miennes, puisqu'il ne s'y trouve pas trace de l'infini et de l'éternel qu'ils n'ont jamais soupçonnés. N'est-ce pas, ma petite Regine? » ajouta-t-il en se tournant vers une aimable figure aux côtés de deux autres en qui je crus deviner Eurydice et Béatrice; on eût dit les trois Grâces accompagnant dans la lumière des Champs-Élysées et dans une histoire à laquelle Hegel n'avait point songé, ceux qui furent ce qu'ils furent parce que chacun d'eux n'avait pas obtenu ici-bas celle qu'il aimait.*

J'aime, parfois, ces petits entretiens monologués avec Sören; ils me délassent et me laissent croire que, malgré mon indignité, j'ai peut-être chance, moi aussi et comme un chacun, d'avoir un jour accès aux Champs-Élysées. Mais pour le moment, je ne suis qu'un pauvre existant ici-bas, et j'entends de nouveau la question : est-il aimable, cet homme qui fait tout pour se rendre rébarbatif? Fréquentez-le,

vingt ans et plus, et vous jugerez vous-mêmes. Connaître Kierkegaard, disait récemment avec une touchante candeur un spécialiste danois de maître Sören, c'est se connaître soi-même. Hélas! Même lorsqu'on a blanchi ou perdu ses cheveux en l'étudiant, on ne le connaît guère, faute sans doute d'être son compatriote. Comment, d'ailleurs, en serait-il autrement? N'est-il pas l'homme de « l'intériorité cachée »? Pourtant, dans son commerce, on voit tomber quelques-uns des masques déposés par les siècles sur notre visage; l'homme, ce monstre plus étrange que Typhon, disait Socrate, se dépouille de ses oripeaux de Carnaval et se retrouve en face de lui-même, et peut-être de Dieu, dans sa misère et sa grandeur. Et dans l'angoisse de sa solitude, il commence à comprendre que, si la sympathie est antipathique, l'antipathie, elle aussi, est sympathique.

P.-H. TISSEAU.

Kierkegaard tel qu'il était

CHAQUE jour, il se promenait plusieurs heures dans la rue, liant conversation avec tout le monde. Il connaissait toutes les notoriétés de la littérature, de l'université, de l'Église et de la politique. Il connaissait de même la plupart des pasteurs de la capitale et assistait régulièrement chaque dimanche au service religieux dans les divers lieux de culte. Il avait le don de parler à n'importe qui, aussi bien aux paysans, aux marchandes à leur étal, aux cafetiers et aux servantes qu'aux maîtres de l'université. Il aimait les simples et savait s'entretenir avec eux en entrant dans leurs vues sans condescendance et sans pédantisme. Il s'intéressait à leurs joies et à leurs peines, les aidait quand il pouvait et s'instruisait auprès d'eux. La merveilleuse fraîcheur de son style est due, en grande partie, à l'oreille qu'il avait pour les typiques tournures de langage qu'il entendait dans la rue.

Son journal nous donne force détails sur sa manière de voir ses contemporains. Il n'avait pas d'excessive sympathie pour les gens de lettres. Il trouvait qu'ils étaient tous guidés par des considérations personnelles, liés à des cliques et à des coteries, sans avoir le courage de professer des opinions indépendantes, soucieux de leur position, de leurs revenus et de la gloriole. Il observait minutieusement leur comportement et il en tira une expérience psychologique sans cesse accrue...

Il raconte qu'il s'amusait à semer la discorde dans les coteries en faisant partout « exception pour une personne que je vénère ou mets de mon côté ». Quand il rencontrait de solides caractères qu'il sentait réellement animés par une idée, il les appréciait sans réserve, même s'ils représentaient un courant d'idées très différent du sien. Ce fut par exemple le cas du philosophe Hans Bröchner que, malgré son rejet total du christianisme, il entoura d'amitié jusqu'à la fin, et qui fut du reste l'un de ceux qui le comprirent le mieux. Ce fut encore le cas de Madvig et surtout de Mynster que, en dehors de ses critiques personnelles, il plaçait très haut et qu'il attaqua après sa mort seulement.

Il est plus difficile de savoir comment le voyaient ses contemporains. La raison en est sans doute que bien peu, parmi les meilleurs esprits, avaient de lui une véritable opinion. Il déconcertait et inquiétait trop; il était beaucoup trop « le taon » socratique. On ne pouvait s'empêcher de penser que l'on était en présence d'un génie,

d'un phénomène unique en littérature; mais l'on se gardait de lui autant qu'on pouvait. Ses bizarres manières contribuaient à provoquer cette attitude; non qu'on fût réellement dupe, mais l'on trouvait ainsi une ligne de conduite pour ainsi dire toute tracée qui convenait particulièrement à la plupart des gens; elle leur évitait en effet de prendre position, les dispensait de se plonger sérieusement dans la lecture d'ouvrages volumineux et difficiles et de porter un réel jugement.

Ses promenades dans la rue avaient pour lui une double importance. Cet exercice en plein air était d'abord nécessaire à sa santé et entrait aussi dans un plan. Il s'amusait à mystifier Copenhague en montrant que, tout en écrivant d'énormes ouvrages, il semblait avoir du temps pour toutes sortes d'autres occupations. Il raconte que, lors de la correction des épreuves de *l'Alternative*, n'ayant presque pas un instant de reste, il avait soin de se montrer chaque soir cinq ou dix minutes au théâtre pour faire dire aux gens : et il en a le temps ! Copenhague était alors si petite que cette simple apparition suffisait pleinement. Il voulait donner à la ville l'impression d'un personnage vaniteux et superficiel qui bâclait son travail et cherchait uniquement à faire sensation. Il se plaint cependant que certains répandirent cette opinion, Heiberg notamment. Ceux qui savaient quel est le travail d'un écrivain n'ont certes pas été de cet avis.

Ajoutons qu'il jouissait d'une indépendance matérielle assurée et qu'il n'avait pas de situation officielle, nouveau prétexte de ne pas le prendre au sérieux. Pour Mynster, le prudent conducteur de l'Église, le ferme soutien de l'ordre établi et l'incarnation même de « l'officiel », ce défaut a certainement été d'une importance capitale; il l'a empêché de bien comprendre qui était Kierkegaard et de voir combien il pouvait devenir dangereux.

Ces jugements tacites n'échappaient pas à Kierkegaard; ils suscitèrent en lui à l'égard de tout ce qui est officiel un mépris qui finit par faire sauter son respect inné de l'autorité. Il y a une expérience vécue sous les célèbres paroles sur l'apôtre Paul parues dans *l'Instant* et que nous trouvons déjà dans une note de 1847 : « Paul était-il fonctionnaire? Non. Avait-il donc un gagne-pain? Non. Gagnait-il beaucoup d'argent? Non. Était-il marié et élevait-il des enfants? Non. Alors, Paul n'était donc pas un homme sérieux ! » Malgré tout cela, Kierkegaard n'en était pas moins à cette époque, au début de 1846, considéré et craint à Copenhague. Le scandale provoqué par la rupture de ses fiançailles était oublié et, en dehors des milieux dirigeants, dans la bourgeoisie intellectuelle et surtout parmi les jeunes, il était l'objet d'une grande admiration. Parmi ceux qui le connaissaient plus intimement, ses beaux-frères et leurs enfants, il n'était pas seulement admiré, mais aussi aimé. Il était plein de gaieté et avait le don merveilleux de parler à tous.

Un fils du pasteur Spang, de l'église du Saint-Esprit, mort en 1846, a transmis quelques souvenirs des visites de Kierkegaard au foyer de son enfance. Il dit entre autres à son sujet :

« Il venait ordinairement au crépuscule chercher mon père pour un tour de promenade. C'était habituellement l'heure du thé; il

s'asseyait parmi nous, mais ne prenait rien. Par contre, il se mêlait avec ardeur à la conversation, avec sa faculté tout à fait remarquable et extraordinaire de parler aux gens de tout âge et de toute condition; il est hors de doute qu'alors, il se livrait à ses études... Si notre vieux grand-père était là, Sören Kierkegaard pouvait s'entretenir avec lui avec tant d'aisance et de liberté que, semblait-il, grand-père causait avec un homme de son temps; avec nous, les enfants, il pouvait plaisanter et rire de bon cœur, même à nos dépens; il lui arrivait de faire la cuisine avec ma sœur, de goûter la soupe des petits; il se montrait joyeux et content, si bien qu'on était tenté de le croire très heureux, de bonne et facile humeur; alors, tandis qu'il se livrait à ce bon rire joyeux, on voyait parfois sa tête rentrer dans ses épaules; il se calait dans son fauteuil et se frottait les mains, faisant ainsi étinceler le diamant de son anneau à l'envi de ses yeux expressifs et profonds, bleus et pleins de douceur. Cet anneau faisait notre admiration et quand nous improvisions une petite comédie pour notre théâtre de poupées, nous ne manquions jamais de lui réserver un rôle dans la pièce... Nous avions à la maison une bonne originale, de l'espèce même de Copenhague, un type véritable. Sören Kierkegaard, qui parlait volontiers à toutes sortes de gens, avait toujours plaisir à causer avec elle et à lui délier la langue : il faisait souvent avec elle dans la cour un brin de causette qu'il nous rapportait au salon pour notre grand amusement. Il était d'une gaieté hilarante un jour qu'elle lui avait dit : « Non, voyez-vous, monsieur le Magister, « toute fille qui se respecte doit avoir deux galants. Les compagnons « menuisiers sont les meilleurs en été, mais les compagnons cordon- « niers tiennent les meilleurs bals en hiver. » Un beau et précieux souvenir que nous gardons avec reconnaissance est celui qu'il a laissé dans notre cercle après la mort de mon père, lorsqu'il apporta à ma mère le grand réconfort d'une sympathie agissante. Longtemps, il vint alors très fréquemment nous voir; après avoir causé avec nous tous, il aimait aller seul avec ma mère dans une pièce où rien ne les troublait et où il pouvait lui parler consolation. Nous voyions avec quelle bénédiction il avait dû lui parler dans ces moments de recueillement, tout le bien qu'elle en retirait, et quel désir elle avait en son cœur de le revoir quand il venait moins souvent. Il était au meilleur sens du mot l'ami et le consolateur de la veuve... Il finit par rompre tout à fait et en donna cette raison : « Maintenant, chère madame, vous avez retrouvé votre assiette; vous avez des forces nouvelles et vous pouvez désormais vous passer de moi; il faut vous habituer à vous tenir sur vos propres jambes. D'ailleurs, toute personne avec qui j'entre en contact fait parler d'elle, et vos filles, qui grandissent, n'y ont aucun avantage (1). Mais il continua d'écrire à ma mère et nous ne le trouvions jamais dans la rue sans qu'il vînt à notre rencontre. Quand nous le quittions, nous nous demandions souvent avec étonnement, surtout mes sœurs, comment nous avions osé ainsi causer avec lui; ses yeux avaient maintenant pris un étrange et pénétrant reflet d'un gris d'acier, au lieu de leur éclat d'un bleu si

(1) Henriette et Benny; celle-ci épousa le peintre paysagiste Gotfred Rump et fut mère du juge à la Cour de Cassation C. D. Rump.

doux que nous connaissions de notre enfance. En revanche, de la maison, je me rappelle le sourire et le regard ironiques dont il pouvait accueillir les importuns désireux de faire sa connaissance et qui le mettaient dans l'embarras en adorant en lui le grand homme pour se donner de l'importance. »

Des descriptions et des dessins qui sont dans une certaine mesure des caricatures nous instruisent de son physique à cette époque. Il ne permit jamais qu'on fît son portrait. Mais les caricatures peuvent être parfois plus ressemblantes que le meilleur portrait, de sorte que nous pouvons cependant nous faire une idée de l'extérieur qu'il avait au moins aux yeux de ses contemporains.

Tous ceux qui l'ont connu parlent de ses yeux, d'un bleu clair, purs comme des étoiles. Ses propos étaient toujours surprenants et pleins de fantaisie. Avec des amis, comme Boesen et Giödvad, ou avec ses secrétaires, il pouvait par sa parole créer une atmosphère où l'on se sentait au cœur d'un drame ou d'un conte; parfois, il s'amusait à peindre des situations amoureuses de façon si vivante que ses auditeurs en étaient presque suffoqués. Il n'était pas beau, assez petit, le dos voûté, extrêmement maigre et fluet; il avait une chevelure semblable à une crinière ou à une meule de foin, gardait les favoris; ses traits étaient accusés, il portait des lunettes; il avait la bouche grande, des dents fortes, la mâchoire supérieure proéminente. Son sourire pouvait tout exprimer et faisait l'effet d'un rayon de soleil perçant un nuage. Dans la rue, il était toujours élégant, il portait des cols montants et des jabots d'un goût recherché; il tenait souvent un parapluie sous le bras. Sa démarche, dit-on, aurait justifié l'expression dont il se sert une fois à propos d'un autre : « Marcher à gauche de son propre derrière. » Il avait une tendance à pousser celui qui l'accompagnait soit vers la muraille, soit vers le ruisseau, de sorte qu'à chaque instant il fallait passer à sa droite ou à sa gauche. Aussi tout le monde n'était-il pas enchanté de ses conversations dans la rue. Beaucoup cherchaient plutôt à le voir chez lui, mais bien peu étaient admis, et jamais sans rendez-vous précis.

Il s'était organisé un intérieur confortable aux pièces nombreuses entretenues par plusieurs domestiques. Il changeait souvent d'appartement et ne restait jamais plus de trois ou quatre ans au même endroit; il habita ainsi d'octobre 1844 à avril 1848 dans la maison natale de Nytorv qu'il avait héritée en commun avec son frère; puis, au coin de Tornebuskegade et de Rosenberggade, à Nörregade 35, à Osterbro en face du lac de Sortedam, et finalement aux Klaedeboderne, l'actuelle Skindergade 38. Les jours de déménagement, il partait le matin en voiture et ne rentrait que le soir ou le lendemain. Pendant ce temps, son fidèle domestique Anders Westergaard prenait soin de tout, de sorte qu'au retour du maître, l'installation était achevée, chaque livre à sa place sur le rayon. « Il est réellement mon corps », disait-il à Bröchner.

Quand il était chez lui, il travaillait avec une régularité et une ardeur incroyables : Anders avait l'ordre d'éconduire tous les visiteurs, sauf les pauvres qui, certains jours, venaient recevoir leur secours dont le montant était fixé. Les livres pseudonymes étaient copiés par des secrétaires pour éviter que son écriture ne le trahît aux yeux de

l'éditeur ou de l'imprimeur. L'un d'eux, Israël Levin, qui fit ce travail pour *les Stades*, nous a donné une relation de la vie quotidienne de Kierkegaard. Il était très difficile et tout ce qui servait à l'entretien de la maison devait être de la meilleure qualité. Tous les repas commençaient par une tasse de bouillon épais; des vins recherchés étaient servis; le café était extrêmement fort et saturé de sucre. Il ne pouvait pas supporter la chaleur et voulait toujours dans ses appartements une température de 13°3/4 exactement; on retrouve ce trait en maints passages de ses ouvrages où le mot « frais » ne manque jamais dans la description d'un site charmant. Il se gardait chez lui du soleil au moyen de volets et de rideaux et dans la rue, il allait toujours à l'ombre. Il souffrait d'agoraphobie et était en général extrêmement sensible aux impressions du voisinage. De là ses fréquents déménagements. A Rosenborggade, il était tourmenté par la puanteur d'une tannerie dans la cour. A Nörregade 35, il était au supplice à cause des reflets de soleil venant des fenêtres vis-à-vis, et à cause d'un chien qui, à l'étage supérieur, aboyait souvent pendant des heures. Son dernier appartement à Skindergade était trop sombre, et il pensa qu'il avait contribué à la maladie dont il mourut. Il avait une peur maladive du feu et il avait toujours une terrine remplie d'eau où il éteignait soigneusement les allumettes soufrées et les fidibus quand il avait allumé son cigare.

Ses promenades en voiture au nord de Sélande sont célèbres; il les faisait plusieurs fois par mois à chaque saison, seul ou accompagné de ses secrétaires. Elles duraient souvent plusieurs jours et avaient pour but Bellevue, Lyngby, Nyholte, Hörsholm, Hilleröd, Frederiksvaerk ou Fredensborg. Partout, il gagnait aussitôt la forêt, qu'il aimait. Nous avons de son séjour à Gilleleje pendant sa jeunesse une magnifique description d'un orage à Grib Skov et, d'une époque plus récente, la description encore plus belle de ce site qu'il donne dans le prélude au souvenir de *In Vino Veritas*.

« Il y a dans la forêt de Grib un endroit nommé le Coin des huit Chemins; seul le trouve qui le cherche bien, car nulle carte ne l'indique. Le nom même semble une contradiction; comment la rencontre de huit chemins peut-elle former un coin; comment la grand-route est-elle compatible avec la retraite, et le sentier battu avec le lieu caché? Et si la trivialité que fuit le solitaire tire son nom de la simple rencontre de trois routes, quelle ne sera donc pas celle d'un double carrefour? Tel est pourtant le fait : il y a huit chemins, néanmoins pleins de solitude...

« Je suis souvent ainsi venu à ma retraite. Depuis longtemps déjà elle m'était connue; mais je sais maintenant me passer de la nuit pour trouver le silence, car là règnent toujours la paix et la beauté; mais l'endroit me paraît le plus beau à l'heure où le soleil d'automne incline vers le soir dans l'azur alangui; la chaleur est passée et ce qui vit respire au souffle de la brise jouant dans la forêt, tandis que sur les prés elle sème un frisson de douce volupté; le soleil songe alors à la fraîcheur des flots; le monde se recueille en rendant grâce au jour, et le ciel et la terre ont de tendres adieux où, le long des prés verts, la forêt s'assombrit. »

Il avait le sentiment de la nature. Elle était une source toujours

vive où il rafraîchissait et renouvelait son âme, et non un objet de pensée. Il la voyait en artiste, avec un sens délicat de ses transformations et de leur effet sur l'âme. Ses descriptions ne sont jamais des tableaux détachés; toujours elles sont intimement liées aux sentiments qui s'agitent en l'homme. Voici par exemple la peinture du soir qu'il donne dans l'introduction au banquet :

« Mais une promenade en voiture par un beau soir d'été, loin d'exalter l'imagination, l'apaise au contraire. Bien que sans voir et sans entendre, l'imagination se forme une image du soir auquel on aspire en son for intérieur; on voit domestiques et servantes revenir des champs; on entend le gémissement des chars pressés de rentrer la moisson; on interprète comme cette aspiration même le lointain mugissement venant de la prairie. Ainsi le soir d'été éveille le sens de l'idyllique; son calme tranquillise l'esprit énervé; il fait redescendre l'imagination vagabonde, l'attire et l'attarde vers la terre comme si elle était sa patrie d'origine; il apprend à l'esprit insatiable à se contenter de peu; il donne à l'homme la sérénité, car, à l'heure du soir, le temps s'arrête et l'éternité demeure. »

Ou encore, après le banquet, cette peinture du matin d'un effet saisissant : « Tandis qu'on attelait, les hôtes nocturnes allèrent se promener à quelque distance du chemin. L'air du matin rafraîchissait de sa brise leur sang échauffé; ils s'abandonnaient entièrement à cette sensation, tandis que leurs formes et le groupe qu'elles dessinaient produisaient sur moi une étrange impression. Au spectacle de l'aurore souriant aux champs, aux prairies et à toute créature qui a trouvé dans le repos de la nuit la force de se lever pleine d'allégresse avec le soleil, on ne trouve qu'une bienfaisante harmonie des choses; mais la vue de noctambules dans cette joie de la nature à son réveil produit une impression presque pénible. On songe aux spectres que l'aube a surpris, aux démons de la terre qui ne peuvent trouver la crevasse où disparaître, parce qu'elle est seulement visible dans les ténèbres, aux malheureux pour qui la distinction du jour et de la nuit s'est effacée dans la monotonie de la souffrance. »

Partout dans ses ouvrages on trouve de ces tableaux frais et profonds de la nature.

A la fin de décembre 1845, il avait terminé l'énorme *Post-Scriptum non scientifique et définitif*, où il achève son bilan avec l'époque. Il y voyait lui-même une conclusion. Il avait désormais dit ce qu'il voulait. Pendant quatre ans d'une production incessante, il avait épuisé la provision d'idées que les événements de sa vie, notamment ses relations avec Régine, avaientt amassée en lui. Il se sentait prêt à disparaître sous terre « comme le Guadalquivir » et à poursuivre sa vie dans l'ombre. Pour bien marquer qu'il avait maintenant fini et qu'il avait l'intention de ne plus être auteur, il ajoute en appendice *Une première et dernière Explication* où il se reconnaît l'auteur de tous les ouvrages pseudonymes et donne les raisons qui l'ont amené à employer cette forme littéraire. Il y déclare que pas un seul mot de ces ouvrages ne doit être considéré comme prononcé en son propre nom, mais que les divers personnages, auteurs, rédacteurs de préfaces et éditeurs sont tous des caractères indépendants présentés sans aucun égard de bien et de mal, dans la contrition et le débordement,

le désespoir et la témérité, la souffrance et la joie délirante propres à leur caractère, et sans autre limite que la conséquence psychologique. Leur importance, dit-il pour terminer, « ne consiste pas à faire quelque nouveau projet, quelque découverte inouïe ou à fonder un nouveau parti pour aller plus loin, mais exactement dans le contraire, dans le désir de n'avoir aucune importance, de lire pour soi tout seul à la distance propice à la double réflexion, le texte de l'existence humaine individuelle, le vieil héritage reçu de nos pères et bien connu, et de le lire en entier une fois encore et si possible d'une manière plus profonde. »

Il avait trouvé le modèle de ce système compliqué de boîtes chinoises, « le théâtre de marionnettes de Kierkegaard », suivant l'image de Martin Thust, chez Scheiermacher, dans une série de lettres qu'il écrivit en manière de compte rendu de *Lucinde*, le roman de Friedrich Schlegel (*Schleiremachers vertrauten Briefe über die Lucinde. Mit einer Vorrede von Karl Gutskow*, Hambourg, 1835). Après les avoir lues, Kierkegaard écrivit en octobre 1835 : « Ce serait un modèle de compte rendu et, en même temps, un exemple montrant combien le critique peut devenir au plus haut point fécond; car, partant du livre même, il construit une quantité de personnages grâce auxquels il éclaire l'ouvrage tout en mettant aussi en lumière leur individualité; de sorte qu'au lieu d'être placés par le critique à divers points de vue, nous sommes au contraire en présence d'un grand nombre de figures représentatives de ces points de vue, mais données dans la totalité de leur essence; de sorte donc que nous sommes à même de plonger un regard dans le caractère personnel de ces individus et, grâce à nombre de jugements d'une vérité d'ailleurs toute relative, de formuler notre propre ultimatum. » Il trouva d'autres modèles chez Tieck et Hoffmann; mais ce qui était chez eux caprice et mystification fut mis chez Kierkegaard au service de l'idée, prit ainsi de la vie et devint l'expression naturelle et adéquate de ses intentions.

Quand il donna à ce dernier ouvrage le curieux titre de *Post-Scriptum non scientifique et définitif*, il songeait donc réellement à une conclusion. Mais ce titre cache encore un secret, le même que nous avons découvert dans le titre de sa première publication, *Des Papiers d'un Homme encore en vie*. Quand le *Post-Scriptum* parut en février 1846 Kierkegaard avait trente-trois ans. Autrement dit, il approchait du terme du délai qu'il ne croyait pas dépasser. Il était persuadé qu'il mourrait avant d'avoir achevé sa trente-quatrième année, donc au plus tard, en mai 1847. Le sentiment d'un temps limité et d'une fin prochaine stimule toujours les facultés créatrices de l'homme et il a certainement contribué à rendre possible l'énorme travail qu'il fournit au cours de ces années. Il l'a conduit à mettre en jeu sans aucun égard toutes ses ressources matérielles et spirituelles. Pour travailler dans une pareille mesure, il lui fallait non seulement être libre de soucis, mais encore jouir en tout point d'une vie confortable et sans aucune privation. Il ne ménageait donc rien et dépensait sans scrupules son argent pour la conduite de sa maison, le paiement de loyers coûteux, de domestiques nombreux, l'achat d'aliments et de boissons recherchés, les frais d'excursions en voiture, enfin, pour toutes sortes de dépenses de luxe. Le produit de la vente de ses livres et le revenu

de ses capitaux n'y suffisaient pas. Tous ses ouvrages pseudonymes et ses autres publications jusqu'en 1847 furent imprimés à ses frais et mis en commission soit chez Reitzel, soit chez P. J. Philipsen. En tout, ils lui ont rapporté un peu plus de 2 000 rixdales, somme qui était loin de couvrir ses dépenses dans cette période de sa vie. Il fut obligé d'entamer son capital. Mais comme il s'attendait à mourir au plus tard en 1847, cette mesure, au début, ne l'inquiéta guère; il a sans arrière-pensée dépensé ce qu'il fallait. Une cinquantaine d'exemplaires à peine du *Post-Scriptum* furent vendus, de sorte que cet ouvrage lui coûta beaucoup d'argent. Mais il l'a cru bien employé. Cependant, la pensée qu'il pouvait se tromper, comme au sujet de la mort de son père, et qu'il risquait de se trouver complètement ruiné l'a, dans ses moments de dépression, angoissé comme une menace lointaine. Il s'est alors consolé en songeant que, si tout le reste venait à lui faire défaut, il pouvait toujours solliciter une fonction ecclésiastique. Au début de 1846, il songea à demander une subvention d'État pour lui permettre de poursuivre son activité littéraire et il rédigea un projet de requête à cet égard. Mais il ne mit jamais ce plan à exécution.

L'Affaire Adler.

Au milieu de ces préoccupations, Kierkegaard porta son attention sur une affaire qui le retint beaucoup un certain temps et qui lui permit dans une large mesure de mettre au point ses pensées.

Adolf Peter Adler, pasteur de la paroisse de Hasle et Rutsker à Bornholm, avait publié en 1843 un recueil de sermons; il disait dans la préface qu'en décembre de l'année précédente, il avait eu une révélation de Christ. Une nuit, un bruit effrayant était descendu dans sa chambre à coucher : Christ lui avait commandé de se lever, d'aller dans son cabinet de travail et d'écrire les paroles suivantes : « Les premiers hommes auraient pu avoir une vie éternelle; car lorsque la pensée relie l'esprit de Dieu au corps, la vie est alors éternelle, lorsque l'homme relie l'esprit de Dieu au corps, l'homme est alors enfant de Dieu; c'est ainsi qu'Adam avait été fils de Dieu. Mais ils péchèrent. La pensée s'enfonça en elle-même, sans le monde, sans le corps. Et quand l'homme lui-même, quand la pensée elle-même sépare l'esprit du corps, et l'esprit, du monde, l'homme doit alors mourir, et le monde et le corps deviennent mauvais. Et que devient l'esprit? Il quitte le corps. Mais Dieu ne le reprend pas. Et il devient l'ennemi de Dieu. Et où va-t-il? Il retourne dans le monde. Pourquoi? Il est en colère contre le monde qui l'a abandonné. C'est l'esprit mauvais. Et le monde a lui-même créé l'esprit mauvais. »

Jésus lui avait ensuite ordonné de brûler quelques travaux qu'il écrivait sur la philosophie de Hegel et de s'en tenir désormais à la Bible. Adler ajoutait qu'une partie de ses sermons, qu'il désignait, avait été écrite « par la grâce concomitante de Jésus, de sorte que j'ai été un simple instrument ».

Cette histoire avait abouti en janvier 1844 à sa suspension de ses fonctions; le 26 août 1845, il fut mis en congé avec pension. Il publia ensuite les divers documents de l'affaire, entre autres les quatre

questions qui lui avaient été posées par les autorités ecclésiastiques, et ses réponses; en juin 1846, il publia encore trois ouvrages sur des sujets théologiques et un recueil de poésies.

Kierkegaard les acheta aussitôt et, pendant trois mois, s'occupa uniquement de cette affaire. Il écrivit une quantité de plans et une série de longues dissertations suivies qu'il eut d'abord l'intention de rassembler en un volume : *le Grand livre sur Adler*, dont il est sans cesse question dans le journal. Ces études contiennent une analyse extrêmement poussée du cas Adler et une démonstration établissant comment celui-ci, dans ses réponses aux questions posées, abandonne sa première assertion d'une révélation qu'il réduit d'abord à un « réveil », puis à un état « d'exaltation », et comment les paroles d'abord données comme dictées par le Sauveur finissent par n'être plus que de simples points d'appui indispensables pour « lui permettre au début de son exaltation de garder la matière chrétienne dans une forme », mais qu'il espère plus tard soumettre entièrement à la pensée et présenter de façon plus satisfaisante. Kierkegaard conclut qu'Adler, suivant ses propres prémisses, avait le devoir de rétracter sans réserves sa prétention d'une révélation et que, ne l'ayant pas fait, les autorités ecclésiastiques ont été dans leur droit en déclarant qu'il s'était trouvé dans un état d'exaltation et de trouble, et de le mettre en congé.

Si cette affaire offrait un tel intérêt pour Kierkegaard, c'est qu'elle posait ouvertement les problèmes qui l'avaient toujours préoccupé. Tel était par exemple le cas pour le rapport de l'individu et de la masse. Ce point fut mis au clair dans un petit traité d'abord destiné à servir d'appendice à l'ouvrage, et que Kierkegaard pensa ensuite un instant publier avec deux autres sous le titre de *Trois petits Traités éthiques ou éthico-religieux*, sous le pseudonyme M. M. (ou F. F.). Il l'intitula : *les Données dialectiques : la Masse, l'Individu, l'Individu particulier*. L'essentiel en est sa distinction des deux notions d'*Individu* et d'*Individu particulier* ou *extraordinaire*. Chacun peut être le premier au sein de l'ordre établi et chacun a le devoir de l'être : « Dans sa conscience et dans sa responsabilité devant Dieu, chacun est un Individu. Il ne devient jamais la masse, ou n'est jamais incorporé au public. Avec sa responsabilité devant Dieu et après s'être livré à un examen de conscience, il se rattache comme membre à tout l'ensemble et il considère comme son devoir d'être fidèle en le reproduisant, tandis que la responsabilité de l'éternité le sauve de la détermination purement animale de masse, de public, ou de toute autre catégorie semblable qui mettrait dans la nécessité de parler des hommes comme on parle d'un troupeau de bœufs. »

Tout homme a ainsi pour tâche d'être un individu qui, avec une entière liberté, choisit de représenter la masse sans se préoccuper de savoir si d'autres font de même, et en la reflétant à sa façon personnelle; et la plupart y ont leur tâche suprême. Mais si l'Individu réfléchit sur les données que suppose l'ordre établi, si donc il ne se contente plus de s'incliner devant les modèles que présente cet ordre et veut créer un nouveau point de départ relatif au principe fondamental de la société de fait, en se subordonnant à Dieu sans l'intermédiaire de l'ordre établi, il est alors *l'extraordinaire* et, suivant Kierke-

gaard, son devoir est de sortir de la masse comme le devoir de celle-ci est de l'exclure. S'il a un message nouveau à apporter, il doit commencer par rompre avec l'ordre établi; si l'on veut être un réformateur, il faut l'être avec l'épée suspendue au-dessus de sa tête, en danger de mort et dans la renonciation à soi.

Il rappelle la coutume observée, suivant César, par un peuple gaulois : celui qui avait une nouvelle proposition à faire devait la présenter la corde au cou, pour être immédiatement pendu si le projet n'était pas bon. L'extraordinaire doit se reconnaître à ce qu'il est absolument prêt à être sacrifié. Il ne doit pas se soucier de l'étendue de ses chances de triompher; en revanche, il doit à chaque instant avoir conscience de sa responsabilité d'agir sans cesse suivant la volonté de Dieu. La question de savoir s'il triomphera aujourd'hui, demain, dans mille ans ou jamais ne le regarde pas. Il doit donc souhaiter la plus grande résistance extérieure, car le pire qui puisse lui arriver serait de triompher — s'il avait tort.

Les courants de liberté politique qui se répandaient alors par toute l'Europe avaient porté dès le début Kierkegaard à prendre cette position radicale. Il avait vu de près que ces réformateurs n'étaient jamais disposés à se charger d'une responsabilité et à accepter un sacrifice, qu'ils commençaient toujours par se grouper, cherchaient à s'emparer du pouvoir grâce au nombre, à la masse et, en cas d'insuccès, qu'ils se retranchaient derrière l'ordre établi pour jouir de sa protection. Un fonctionnaire mécontent est une contradiction inadmissible. « Ou bien un homme doit vouloir servir le public, l'ordre établi, et le faire; dans ce cas, son mérite se mesure à la fidélité et à la ponctualité avec lesquelles il s'incorpore à l'ordre établi... Ou bien il doit réellement être un extraordinaire, et alors, il doit passer *extra ordinem*, sortir des rangs où il n'est plus à sa place. » Et l'extraordinaire ne peut être que l'exception. Si toute une génération se mêle à la légère d'être l'extraordinaire, c'est le chaos. Quand toute la génération est devenue réformatrice, le véritable réformateur ne peut intervenir, pas plus que le capitaine de pompiers dans un incendie quand tout le monde veut commander. C'est pourquoi est peut-être envoyé en avant un homme qui peut « tout simplement donner de l'air, tout simplement casser tous ces faux prophètes pour remettre un peu de sens et de vigueur dans un ordre de choses exténué et absurde ».

C'est cette façon équivoque et impersonnelle d'envisager la tâche, de se poser en espèce de réformateur désireux de transformer le monde tout en restant dans l'ordre ancien pour bénéficier des droits et de la sécurité qu'il offre, qui avait toujours suscité le mépris de Kierkegaard; et, dans le domaine de l'Église il en trouvait le type chez Adler. Christ, prétendait Adler, s'était révélé à lui et lui avait dicté une doctrine précise sur l'origine du mal; et cette prétention, si elle avait un sens, revenait à dire que cette révélation différait de celle de la Bible ou du moins s'y ajoutait en supplément. Par suite, on ne pouvait renvoyer à la Bible pour y chercher la preuve de la vérité de la nouvelle révélation. Mais c'est ce que faisait Adler. Et l'on ne pouvait demander d'être agréé par l'Église d'État et entretenu par elle si l'on se faisait le porte-parole d'une révélation échappant aux

bases sur lesquelles était édifiée cette Église. On devait alors sortir des rangs et combattre à ses risques et périls, prêt, au besoin, à périr pour ses convictions. On ne peut être l'extraordinaire qui apporte une nouvelle révélation tout en se demandant de reconnaître sa conformité à l'ancienne, et moins encore, comme Adler le faisait, la donner comme une première et incertaine tentative qui devait peu à peu se montrer en tout point semblable à l'ancienne.

Le premier résultat de Kierkegaard en cette question fut de préciser et de limiter exactement les notions d'*individu* et d'*extraordinaire*. Et il n'est pas en peine sur le point de savoir si l'on peut trouver des exemples vivants. Les contemporains voyaient dans l'évêque Mynster l'incarnation du premier type. « L'évêque Mynster n'a rien de ce qu'il faudrait strictement appeler le signalement de l'individu particulier. » Il n'a rien inventé, il n'a jamais ébranlé les piliers de l'ordre établi, mais il en a été l'un des plus fermes soutiens. L'autre, l'extraordinaire, est Kierkegaard lui-même. En le reconnaissant, il a finalement trouvé la réponse à la question d'un éventuel ministère pastoral. Même si la pensée des difficultés financières surgit encore souvent, la question n'en est pas moins réglée. S'il est l'extraordinaire, toute fonction officielle est *eo ipso* impossible.

Que Dieu lui réserve quelque mission extraordinaire, c'est donc désormais une question de confiance en lui. Mais il y a plusieurs façons d'être l'extraordinaire. On peut l'être comme les apôtres qui, en vertu d'un ordre direct et avec une autorité divine, ont prêché une doctrine qu'ils n'avaient pas eux-mêmes élaborée, mais reçue par une révélation. Et l'on peut être un « génie », un homme qui, par ses propres forces, grâce à d'éminentes et peu communes facultés, a trouvé une vérité pour laquelle il veut exposer sa vie. L'affaire Adler attire aussi l'attention de Kierkegaard sur cette différence. Adler s'était en effet dès le début posé en apôtre. Il décrit sa révélation exactement sur le modèle de celle de saint Paul allant à Damas : c'est un éclair où une connaissance nouvelle et soudaine surgit dans son esprit, et une communication directe de Christ à la suite de laquelle il abjure sa précédente manière de penser et brûle ses écrits antérieurs. Mais il ne reste pas fidèle à ce point de vue et ne comprend pas le moins du monde ce qu'il implique. Dans les derniers livres qu'il publie, il parle de lui-même comme d'un génie, dont la nature est inexplicable : « Le génie est *le poulain* autodidacte », et il voit dans la révélation la manifestation d'un don génial.

Kierkegaard s'élève là-contre. « La détermination de génie est pourtant bien toute autre et qualitativement différente de celle qui porte que l'on a reçu une doctrine par une révélation du Sauveur. » Pour Kierkegaard, le génie peut aussi apporter des choses nouvelles qu'il tient de Dieu, mais la relation n'est pas dans ce cas directe. Rien ne s'interpose entre l'apôtre et Dieu; les facultés et les dons possibles de l'apôtre sont indifférents à l'égard de sa mission. Chez le génie, au contraire, tout dépend des aptitudes individuelles qui s'interposent en quelque sorte entre Dieu et lui. L'apôtre a une autorité divine; toute la responsabilité incombe à Dieu; il n'a qu'à exécuter exactement les ordres reçus. Mais le génie a sa responsabilité en lui-même et Dieu est en un sens hors de question. « Le rapport du génie

avec Dieu est dialectique. » En d'autres termes, il s'agit pour lui d'être libre en tous ses actes et de porter lui-même sa responsabilité. Pour l'apôtre, cela n'est vrai qu'au seul instant où il doit choisir entre l'obéissance à l'ordre qui lui est donné ou son rejet. Il n'a aucune responsabilité à l'égard de la doctrine elle-même.

Kierkegaard fait observer qu'Adler se livre à l'exégèse de sa propre révélation comme les théologiens au sujet de celle de saint Paul; en essayant de l'expliquer psychologiquement comme une manifestation de ses dispositions fondamentales, il ramène toute l'affaire à la sphère esthétique. Et il n'a pas l'excuse des théologiens qui n'ont jamais eu de révélation et ne savent de quoi ils parlent. Il prouve seulement ainsi que le phénomène qu'il a vécu n'était pas une révélation véritable.

Le problème touche de près celui que Kierkegaard avait fait traiter à Johannes Climacus dans les *Miettes* et le *Post-Scriptum :* une révélation divine doit être comprise dans la contemporanéité, et les mille huit cents ans écoulés depuis Christ ne prouvent rien, ni pour ni contre la vérité du christianisme. Adler est comique en ce sens que, tout en prétendant avoir eu une révélation et être par conséquent « contemporain », il tient après deux ou trois ans seulement la même conduite que les théologiens après mille huit cents ans; c'est-à-dire qu'il traite la question comme s'il s'agissait d'un événement historique à comprendre et à expliquer, et susceptible de plusieurs interprétations. Une révélation réelle, selon Kierkegaard, est toujours contemporaine, toujours actuelle à chaque instant, et aussi longtemps qu'elle est objet de foi, elle ne peut jamais devenir de l'histoire, et inversement, à l'instant même où elle devient pour celui qui l'a eue un phénomène historique, elle est oubliée, elle a cessé d'être en tant que révélation.

Cette détermination de la différence qualitative entre un génie et un apôtre fut le second résultat essentiel de Kierkegaard étudiant l'affaire Adler. Sa propre position en fut mise en pleine clarté. Il était un génie sans autorité. Il sentit que la reconnaissance de ce fait était si essentielle que le traité où cette question est étudiée fut, de tout ce qu'il écrivit sur Adler, le seul qu'il publia. Il parut le 19 mai 1849 sous le titre : *Sur la Différence entre un Génie et un Apôtre*, seconde dissertation de *Deux petits Traités éthico-religieux*, par H. H...

On peut encore ramener à l'affaire Adler une troisième forte impulsion dans la vie de Kierkegaard. Il pense un moment publier un chapitre du « grand livre » sous le titre : *le Magister Adler psychologiquement envisagé comme phénomène et comme satire de la philosophie hégélienne et du temps présent*. On y trouve une section intitulée : *le Magister Adler*, *épigramme de la chrétienté du temps présent*, et ce jugement : « Le Magister Adler est né, a été élevé, confirmé et se trouve dans la chrétienté géographique à laquelle il appartient — il est donc chrétien (comme tous le sont); il a été candidat en théologie — et il a été chrétien (comme tous le sont); il devient prêtre chrétien, et c'est alors seulement que lui arrive cette chose étonnante où, par une impression qui marque sa vie, il aborde sérieusement la question cruciale du devenir chrétien. Et c'est juste au moment où le choc religieux le rapproche indubitablement du devenir chrétien plus qu'il

ne l'avait jamais fait tout le temps qu'il était chrétien, c'est juste à ce moment qu'il est congédié. Et sa mise à la retraite est parfaitement dans l'ordre; car l'Église d'État n'a qu'à ce moment l'occasion de s'informer de la nature de son christianisme. Mais il n'en demeure pas moins cette épigramme que, païen, il devient prêtre chrétien et que, se rapprochant du devenir chrétien, il est congédié. »

Il s'aperçoit ici pour la première fois de l'illusion de compter tous les hommes comme chrétiens du simple fait qu'ils vivent dans un pays soi-disant chrétien. Aussitôt, il exécute tout le thème fondamental de son attaque contre l'Église dans ses dernières années. Sous la forme de la nouvelle qu'il a si souvent employée par la suite, il nous donne le portrait d'un bon et brave père de famille chrétien comme tout le monde parce que telle est la coutume du pays et parce qu'il a appris que le christianisme entre dans la culture générale. Sa femme a quelquefois ressenti le besoin d'un sentiment religieux plus profond, mais elle règle sa conduite sur celle de son mari, et comme il ne parle jamais de ces choses, elle ne le fait pas non plus. Naturellement, leurs enfants sont aussi chrétiens, puisqu'ils sont nés de parents baptisés. Mais voici que l'un d'eux doit être confirmé; cela va de soi, il répond oui à la question du pasteur : aussi bien, personne ne lui a jamais suggéré que l'on pourrait peut-être aussi répondre non. Tout ce qu'il a appris, c'est qu'il ne faut pas répondre oui trop bas ou trop fort, mais « avec fermeté et modestie, avec la décence qui sied à un jeune homme ». Il grandit, atteint ses vingt-six ans et va se marier. Sa famille, naturellement, choisit le mariage à l'église, parce qu'il est le plus solennel. Le pasteur lui demande s'il s'est interrogé devant Dieu et devant sa conscience; le jeune homme, bien entendu, répond oui — et bien entendu aussi, sans faire attention à ce que le pasteur lui demande au juste; il répond oui « ni trop haut, ni trop bas, mais exactement avec le maintien modeste en sa noble assurance qui sied si bien à un jeune homme ». En d'autres termes, ce qui devrait être l'objet de décisions chrétiennes se trouve ramené sous des catégories esthétiques, et les gens n'apprennent rien de ce qu'il en est d'être chrétien. Ainsi vont les choses dans un pays chrétien où tous croient l'être.

Tel est le troisième fait auquel Kierkegaard devient attentif grâce à l'exemple d'Adler. « Dans la chrétienté géographique, on peut tout bonnement être chrétien et même devenir prêtre chrétien sans avoir la moindre notion du christianisme au sens de *devenir chrétien*. » Ces trois faits reconnus : la différence entre l'*Individu* ordinaire et l'*extraordinaire*, la distinction des concepts de *génie* et d'*apôtre*, enfin, l'opposition du christianisme et de la chrétienté, tels sont les résultats qu'il obtint en étudiant l'affaire Adler. Ils devinrent la base du reste de son œuvre.

Le moment était venu dans sa vie où l'œuvre littéraire religieuse pouvait s'épanouir comme une fleur dont la période esthétique avait simplement préparé l'éclosion. Jusqu'ici, chacun de ses ouvrages pseudonymes avait été accompagné d'un petit livre religieux sous son propre nom : *Deux Discours édifiants* (mai 1843), *Trois Discours édifiants* (octobre 1843), *Quatre Discours édifiants* (novembre 1843), *Deux Discours édifiants* (mars 1844), *Trois Discours édifiants* (mai 1844),

Quatre Discours édifiants (août 1844), tous réunis en mai 1845 sous le titre de *Dix-huit Discours édifiants*. Après avoir marqué le passage à la production religieuse dans le *Post-Scriptum* (1846) qui pose le problème de la signification de la vie religieuse, il donne les *Discours édifiants à divers points de vue* (mars 1847), *les Œuvres de l'Amour* (septembre 1847) et *Discours chrétiens* (avril 1848). Pour prévenir l'objection qu'il était un auteur esthéticien devenu religieux avec l'âge, il publia en juillet 1847, à l'occasion du retour sur la scène de Mme Heiberg dans le rôle de Juliette, une petite étude sur *la Crise et une Crise dans la Vie d'une Actrice*, sous le pseudonyme *Inter et Inter*. Il veut signifier par là que, de même que le religieux a été donné dès le début, de même aussi l'élément esthétique est toujours présent à la fin : « La lueur des *Deux Discours édifiants* au début signifiait que c'était là proprement ce qui devait paraître, le but à atteindre; la lueur du petit article esthétique à la fin signifiait par son reflet la pleine conscience que l'esthétique était ce dont il fallait dès le début s'écarter. » Aucun doute qu'ici Kierkegaard ne construit pas rétrospectivement. Tel fut réellement le plan dès le début, même s'il ne l'a vu qu'après coup dans toute sa clarté. L'emploi logique des pseudonymes, dès qu'il est question d'œuvre esthétique, et de son propre nom quand il s'agit du religieux en est la preuve suffisante. La transition est clairement indiquée avec le *Post-Scriptum* où, sur la page de titre, il fait suivre le nom de Johannes Climatus de la mention : *publié par S. Kierkegaard*.

Au nouvel an 1847, Kierkegaard était donc fermement résolu à demeurer sur place, suivant son terme, et à poursuivre son travail comme écrivain religieux. Il s'y mit avec une énergie et une application qui dépassèrent, si l'on peut dire, celles qu'il avait déployées au cours de la période esthétique. Dès mars paraissaient les *Discours édifiants à divers Points de Vue* (11 discours, 368 pages), en septembre *les Œuvres de l'Amour, quelques Méditations chrétiennes sous forme de Discours* (en deux parties, 432 pages) et, avant la fin de l'année, il avait achevé le manuscrit des *Discours chrétiens* (352 pages). Il faut y ajouter les premières ébauches de *la Maladie à la Mort*, de *l'École du Christianisme*, l'article sur Mme Heiberg, diverses révisions de ses écrits sur Adler, le plan d'une série de conférences sur *la Dialectique de la Communication éthique et éthico-religieuse*, et le traité *Un Homme a-t-il le droit de se faire tuer pour la Vérité?*

Ces *Discours*, qui tiennent une si large place dans l'œuvre de Kierkegaard, en sont assurément la partie que le lecteur moderne aborde avec une certaine répugnance. Le titre est peu engageant et l'ampleur des développements peut sembler rebutante. Ils n'ont pas la vie étincelante ni l'esprit paradoxal des ouvrages pseudonymes. Les idées sont simples et d'intelligence facile, mais elles se traduisent dans une abondance de délicats tableaux de la nature et dans un style dont l'ampleur paisible porte le lecteur qui s'abandonne à son rythme comme sur un flot de large et profonde harmonie. Ils révèlent un Kierkegaard tout différent de celui des pseudonymes ou des éblouissantes distinctions dialectiques du livre sur Adler. En les publiant sous son propre nom, il a signifié qu'il y présentait ce qu'il reconnaissait comme sa nature réelle et ce qu'il désirait voir rester comme

l'expression véritable de ce qu'il voulait. Néanmoins, nous ne pouvons y voir qu'un aspect de sa personne. Il y avait en lui des éléments plus accusés et plus dangereux que ceux qui se révèlent ici. Mais il était bien aussi l'homme qu'on voit dans ces discours, doux et indulgent devant les faiblesses d'autrui, plein de compassion pour les tristesses et s'efforçant de les consoler; nous le savons par nombre de témoignages. Devant les hommes, il n'avait aucune dureté. Mais dès qu'il s'agissait de l'idée, il ne tolérait aucune faiblesse et ne passait aucun accord.

J. Hohlenberg.

(Traduit du danois par P. H. Tisseau).

En lisant Kierkegaard
1951-1955

Fiançailles.

CE Pascal du Nord, comme on l'appelle, m'attire plus que l'autre. Le nôtre savait être magnifique ; tendre, il ne savait pas. On se demande s'il aima en dehors de son Dieu. Kierkegaard nous ramène toujours à sa Régine, aux fiançailles rompues. C'est que l'amour terrestre, qui ne put être amour, était le témoin de l'autre.

Un de ces Français légers, qui tournent tout au vaudeville, sourira, jugera que c'est trop de confidences, beaucoup de bruit pour peu. Quelque curé Badillon, comme dans *l'Otage*, ajoutera que ce n'était que promesses et serments dans la nuit, non mariage ni sacrement. Que de bagues, de promesses rendues ! Le débat sur les œuvres, ou plutôt le combat entre le protestant et le catholique, s'entend en rumeur derrière. D'autres, de plus de chair et de sang, d'une tout autre doctrine : Au cœur s'il bat, diront-ils, promesse vaut sacrement, le constitue. Le mariage n'ajoute qu'un prêtre à la double promesse. Quand le prêtre manquerait, Dieu ne manque pas. Les fiancés de quinze ans, qui se cachent, ne se cachent pas de Dieu.

En suivant Kierkegaard, ce mystique des fiançailles, on barbouillerait d'enthousiasme tout un commentaire des amours à la claudélienne. Violaine, Sygne, Mara, Prouhèze, toutes qui se pressent, fiancées possibles impossibles, à dévisager cette Régine, leur petite sœur nordique.

Régine qui avait dix-huit ans (« Je suis Violaine. J'ai dix-huit ans. ») ; qui avait le joli des dix-huit, ou leur grâce, et que je soupçonne d'avoir toujours aimé son grand fou de Kierkegaard.

Lui l'aimait, n'aima qu'elle. Bien fier de l'avoir séduite, comme il disait. Il voulait dire qu'il l'avait détournée du facile. L'amour n'est jamais facile.

Comme une fille qui se dit qu'il est dans l'ordre qu'un jour on la marie, elle avait son prétendant, un à peu près de fiancé ; autant celui-là qu'un autre. Les filles se forment vite à leur destin, qui prend le gris du visage de l'habitude. Ce fiancé valait mieux qu'un autre et le montra. Il ne pesa que fantôme, quand Kierkegaard fut en balance. Il avait déjà contre soi d'être l'habitude.

Kierkegaard se pensait laid. Il ne l'était peut-être pas tant. Les caricatures ne prouvent rien. Dans un portrait que je regardais,

les yeux sont beaux. L'âme est dans les yeux, qui font le visage. Devant Régine, pour elle, par elle, Kierkegaard fut beau.

C'était un parleur qui arrêtait. On sent, par le mouvement de la prose, quelle devait être sa parole. Cocasse, pathétique, rieuse, douloureuse, elle était du sublime qui soulève. Don Juan peut se passer de l'œillade, de la mèche bleue, de la tournure. Il y a d'autres pièges. L'âme est un piège.

Voilà donc cette petite fille séduite. C'est-à-dire qu'elle a dû choisir et elle a choisi. Première épreuve de la liberté, sans quoi il n'est pas d'amour. Si elle avait accepté le premier prétendant, robes de dentelles et gerbes blanches, cérémonie ; mais si le serment fait la cérémonie, qu'aurait valu la cérémonie? Suffisait-il de tirer les cloches? L'endoctrineur a persuadé sa Régine que le vrai du serment était la liberté, que la liberté supposait un risque, ou, pour ajouter de la couleur, une tentation. Tout Kierkegaard est là, dans sa peau de serpent, qui siffle et qui se tord. Et déclame : « Étranges et moroses fiançailles ! » Mlle Vaudeville, née en France, se serait bouché les oreilles.

★

Lucifer.

Quand il eut séduit, le Séducteur s'aperçut qu'il était lui-même séduit. Don Juan pousse jusqu'au mariage, mais il se moque de la belle, de soi. Kierkegaard ne se moquait pas. Don Juan n'est pris que par provision. Kierkegaard, tout de bon. L'œuvre de Kierkegaard n'est finalement que le poème de son grand amour renoncé.

Après l'échange des anneaux et des serments, il se réveille, il s'interroge. Fiancé? La situation est étrange quand on est Kierkegaard. Elle est bourgeoise. Elle est peut-être ridicule. Elle est une assurance à vie par un seul oui. Comme on est reçu par un concours aux émoluments (retraite comprise) ; le premier jour après concours est celui déjà de la retraite. Si vous ne faites pas scandale, vous avez permission d'être gâteux, ou doctoral docteur, si vous préférez. Je prêche ; j'enseigne ; je suis le mari marié. Et même marié avant que de l'être ; installé, comme on dit d'un professeur ou d'un évêque. Plus rien à craindre de cet amour confortable. L'amour, qui n'est jamais facile, pourrait donc être confortable?

Soudain comme pétrifié, à pleine morale ruisselante et pétrifiante. Et de respirer sa suave odeur, celle du juste et de l'honnête homme. Car il est M. le Pasteur aussi, qui a soutenu sa thèse, qui a reçu ses grades. Il a bramé ou roucoulé son premier sermon. L'endoctrineur a le droit public d'endoctriner. Pas Régine seulement, toute la paroisse. Séduire, il le peut, le doit. C'est un métier payé, de par Dieu payé, qu'il soit cette mécanique à séduire ! Elle le laminera proprement jusqu'aux honneurs. Grand de l'Église et de l'État ; au Danemark natal, l'Église est d'État : on devient évêque par si peu que ce soit d'esprit, mais d'évêque (et d'État). Ce Kierkegaard de tant d'esprit, fonctionnaire de Sa Majesté, par son tant d'esprit? Régine aurait le beau parti. Je ne crois pas qu'elle y songe. Elle ne songeait qu'à son Séducteur.

Lucifer attire, il attache. C'est le premier acte. Puis il repousse, détache : deuxième acte. Le premier, une féerie : Régine s'y trompe. Elle ne peut se tromper au deuxième ; elle voudrait ; elle y tâche. Cela devient une sorte d'évidence tragique, qui sèche les larmes. Il rend le cœur qu'il avait pris. Pourquoi rendre? Parce qu'il avait pris. Mais que de ruses pour rendre ! Froideur, colère, il emploie tout. Il simule qu'il est infidèle. N'aimait-il plus? Il aimait sa Régine plus que jamais. Exactement ici le point de mystère.

Je crois que ce fut mystère pour Kierkegaard aussi. D'où ces tomes explicatifs, qui n'expliquent pas autant qu'on voudrait.

C'est vite dit ce qu'il dit, (ou qu'il ne dit pas), qu'il était trop vieux pour elle, qu'il y avait cette fameuse et terrible mélancolie, celle du Père ; que la malédiction qui avait foudroyé le Père foudroirait le fils. Et même la respectabilité, si dangereuse ; et que l'Apôtre marié (Paul, par exemple) que serait-ce Paul marié? Tout pique, rien ne contente. (Même les pages arrachées, dans son *Journal*. Arrachées pour ne pas dire. Mais c'est dire. Dire à peu près quoi, si l'on arrache. N'était-ce donc que cela?)

Ce n'est pas grand-chose, aimer. Si les fiançailles n'avaient été qu'une sorte d'épreuve, ou d'expérience, brûlante, ou glacée?

Kierkegaard, qui répète qu'il n'est pas capable des mouvements de la grâce, il sait ce qu'elle serait, le dit franc, afin, d'abord, qu'on ne confonde. Comme ce Grec ancien qui disait que la faute n'était pas de ne pas croire aux dieux, mais d'en parler pour parler, sans savoir. Si Dieu, alors il est tel ; tel qu'il soit Dieu. Si vous alliez prendre un croquemitaine (ou l'évêque de Copenhague) pour Dieu ! Lui aussi, Kierkegaard, refuse par avance la cire d'un cierge, le marbre d'un *ex-voto*. Saint Kierkegaard? Il ne priera pas pour vous. Il ne veut être que « le poète du christianisme ».

Poète, ce n'est encore que simulateur et séducteur ; de l'éloquence, de l'imagination, de la dialectique. La Passion qu'il souffre en poète, des mots, des mots. Ni le bois de la croix, ni les clous. Il émeut et s'émeut ; il nous prépare, se prépare ; c'est beaucoup ou peu, pour son salut et le nôtre. Méritoire mais préparatoire. Reste à faire le saut. Le saut, comme un saut dans le vide ou dans l'infini, qui nous a mieux expliqué que Kierkegaard que c'est la grande et la seule affaire?

Peut-être l'office même du poète reporte toujours au lendemain l'urgence ou le loisir de sauter. Imaginez cette farce, de celui qui attend, pour se convertir, d'avoir converti. Il sautera le dernier. Et s'il est pris de vertige devant l'infini (ou le vide)? A chaque fois que l'on joue un rôle, du mensonge et du cabotin. Comment ose-t-on prêcher? Le martyr n'a pas prêché. Il a sauté. Si le vide était l'infini, lui le sait. Prêche-t-il, de l'autre côté?

Kierkegaard, si expert à dire le vrai de l'amour, et le faux, toute la dialectique et la casuistique de la liberté et de la foi, fut le poète de l'amour comme il fut celui de la foi. Il n'a qu'un cœur, le même, pour Régine et pour Dieu. Il aimera les deux. Fidèle aux deux. Ou poète seulement de l'amour fidèle, toujours accroché à la question préliminaire : Comment des fiançailles sont-elles

possibles? Énumérant les conditions, s'interrogeant indéfiniment sur la sienne. Il ne joue pas le jeu, parce qu'il joue. Aimer (Dieu ou Régine), ce n'est pas un jeu. Le Séducteur veut obtenir des garanties avant de prendre ses risques. C'est se mettre dans le cas de ne jamais aimer. A force d'implorer la grâce de Dieu, si Dieu séduit l'accordait, comme Régine sa main, qui sait si la grâce ne serait pas plus redoutable que la mort? Il faudrait donc tout de bon aimer Dieu? Autant dire : sauter, malgré toujours le même vertige. Par chance, Dieu est moins facile à séduire que les filles.

★

Le dialogue.

Quand il écrit de Socrate, Kierkegaard est inimitable. Il est émouvant, profond, délicieux. Je ne vois que Montaigne et Alain pour avoir aimé Socrate d'un pareil amour. L'ami des philosophes, toujours Grec plus qu'à demi, ne résiste pas à tant de clairvoyance. Il s'effaroucherait de la crainte et du tremblement, et du sombre saint Paul, ce mal instruit et mal peigné, qui s'imaginait qu'il avait quelque chose à révéler aux gens de Corinthe, comme si l'azur de la raison n'était pas la profondeur du ciel. Ni l'angoisse ni le désespoir ne lui sont des tentations j'oserai dire honnêtes. Chacun espère de soi qu'il saura souffrir et mourir puisqu'il faut, sans grelotter et couiner comme un porcelet. Quelques titres indiscrets m'ont détourné longtemps de Kierkegaard. Mais, ouvrant par hasard les *Miettes philosophiques*, je fus séduit par le Séducteur. Il oubliait de l'être. Qui porte un masque ne peut renvoyer le sourire de Socrate. Je jurai que je voyais ce visage nu.

A chaque fois qu'il rencontre Socrate, voilà Kierkegaard en fête. Il choisit les mots les plus tendres ; il invente des refrains. Il chante, il conte Socrate. N'est-ce pas la seule façon de faire revivre? Le cœur lui bat à se rompre, comme Alcibiade avouait naïvement. Non pas d'angoisse (tant pis pour saint Paul !), mais de bonheur. Nous sommes loin du Socrate à la Nietzsche, un Socrate professeur d'université, sans amour et sans poésie. Comment aimer ce Socrate-là? Kierkegaard, qui sait son *Banquet* par cœur, se souvient que Diotime la prêtresse salue Socrate parfait amant, non pas un autre mais le même qui est à la recherche, toujours en chasse. Quelle chasse? Socrate ne sépare pas, ni le beau du vrai, ni l'amour de l'intelligence. Il se cherche soi, ne se trouve guère ; et les autres, qui claironnent qu'ils ont trouvé ; Socrate en serait bien aise. Hélas ! c'est qu'ils ont d'abord posé la réponse. Le système engourdit le chercheur, qui ne cherche plus qu'à convaincre, à séduire.

Que de systèmes avant Socrate et depuis ! Socrate est-il le modèle des philosophes, ou le plus méprisé de tous? Pauvre Socrate, qui en est toujours au début du début ! On tire le chapeau, comme il est convenable, on se hâte de passer et de dépasser, car enfin va-t-on niaiser et piétiner jusqu'à la fin des temps? Le plus modeste système a déjà ses dix étages. La vie est courte. Que Socrate soit la Raison, c'est entendu. Mais nous autres, professeurs et raisonneurs, nous avons à monter les raisons l'une sur l'autre.

Et d'autres encore nous attendent, qui bombarderont de raisons nos raisons quand nous aurons fini, et qui feront de la poudre de tout. Est-il sage de s'asseoir près de Socrate, de sourire au sourire et de songer, comme Kierkegaard qu'il ne s'agit pas du tout de mépriser Socrate, mais de savoir si l'on peut aller plus loin que lui, seulement d'un pas plus loin?

De cet « un pas plus loin » Kierkegaard a voulu faire comme un refrain. Comment imiter cette manière étrange, ce discours inépuisable, la cadence précipitée, la voix d'analyse, qui bredouille, dirait-on, et puis on s'aperçoit que c'est une voix qui chante?

★

Qui dit maître dit serviteur. Le couple est célèbre depuis Hegel. Comme on sait, ce n'est pas un couple de tout repos. Une dialectique cruelle l'unit et le déchire, où la force qui force déclare aussitôt sa faiblesse. Au détail, au détail du détail, le génie de Hegel émerveille. C'est la justice de Jupiter. La fresque barbare, brusquement, à grandes flammes d'incendie, où toujours la même loi du même couple en mille couples, vainqueurs et vaincus, l'honneur à visière baissée, la gloire, l'horreur, le ressentiment, la patience, d'autres victoires, celles de l'esclave, sur la nature et sur soi. Un résumé n'est plus rien. Il faut se jeter soi-même à comprendre, comme on empoignerait des outils, et remuer la terre. Il est admirable de sentir comme Hegel communique de sa puissance.

Kierkegaard admirable aussi, et de sa puissance à lui. D'abord, d'avoir songé à Socrate qui est un autre maître, qui se moque bien de la force, qui est une autre force, qui jamais ne force. « Je n'ai jamais été le maître de personne », dit le Socrate de l'*Apologie*. Et c'est Platon qui le lui fait dire !

Maître et disciple, c'est l'autre couple, qui a sa dialectique aussi, une tout autre dialectique. Du maître au serviteur, c'est guerre, indéfiniment. Toute paix ne sera jamais entre eux qu'un faux semblant de paix. Du disciple au maître, la paix profonde du dialogue. Un dialogue, un vrai, un de ceux qui furent parlés, qui jamais n'ont pu être transcrits (comme Platon nous en avertit lui-même dans le *Phèdre*), ce n'est plus leçon de qui enseigne du haut de son savoir. Si peu que ce soit du pédant dans le maître fait un faux maître, et du disciple un élève, toujours un peu conscrit à la manœuvre. Toutes ces autorités, qui comparaissent en garantie, à effrayer l'enfant, honteux ou fier d'une si noble compagnie. L'enseignement ressemble toujours un peu à la caserne. Il nie l'égalité. Et le dialogue au contraire exige que l'on nie jusqu'au respect. L'amour est au fond, un amour qui ne tremble pas.

De part et d'autre, une patience infinie, qui est un effet de la joie sans aucun devoir. Même le devoir de vérité est plutôt joie que devoir. On cherche ensemble. Clair que Socrate ne voudrait pas être plus que Phèdre. Ce serait à rire !

La peinture de Kierkegaard, à l'image de ce qu'il peint, touche

à touche, insinuante, légère, d'une délicatesse incomparable. Il ne se lasse de reprendre, presque dans les mêmes mots, et toujours des trouvailles, dans les nuances de la nuance. Par exemple : que le disciple, pour le maître, est l'occasion d'être soi, comme le maître est l'occasion d'être soi pour le disciple. Ce qu'ils découvriront de plus précieux, ne sera-ce pas la bienheureuse entente, qui précède toute découverte, qui se passerait de découverte? Et si le maître découvre, pour sa part, encore faut-il qu'il cherche, et qu'il cherche comme si jamais il ne l'avait trouvé. Le dialogue socratique est à ce prix.

Ne servirait à rien de dire : « Petit Phèdre, crois-moi sur parole », Phèdre se moquera de son grand ami. « Socrate, dira-t-il, sois Socrate. Je te croirai quand tu inventeras toutes neuves tes paroles. Alors, elles seront de Socrate. » Mais Socrate n'est pas un paresseux. Il piquerait et réveillerait, au besoin; il est rarement besoin. Phèdre, comme s'il inventait ce qu'il écoute ; il y est tout entier. Socrate se charge du plus long ; mais Phèdre souvent : « J'aurais dû le dire. Je le savais. » Il allait l'inventer ! Ainsi le jeune et l'ainé servent ensemble leur discours. Ils entrent ensemble dans le vrai. Ils participent à la même raison. Chacun veut que l'autre soit lumière, la même lumière ; c'est aimer l'autre et s'aimer soi. Mais ils n'ont pas à s'efforcer difficilement, ni vers l'amour, ni vers la raison. Ils sont déjà dans cette lumière. Ils en procèdent. Cette lumière, qui est la trame, et pour ainsi dire l'âme du dialogue. Le début vaut la fin. Interrompu, c'est encore dialogue. La longueur n'ajoute rien. Le dialogue est indifférent au temps ; la raison, l'amour, aussi. Après plus de deux mille ans, qui lira recevra sa part, à condition qu'il la prenne. Exactement la même part que les deux autres. S'il est digne, il sentira la même douceur, le même amour. Il dira (manière de dire) qu'il se ressouvient. Il entrera dans la même lumière, qui est universelle, sans pays, sans âge, qui est la lumière de la raison. Mais où l'entrée? C'est un pays où l'on fut toujours, quand on y est.

Qui oserait encore se vanter d'aller plus loin que Socrate, seulement un pas plus loin? C'est ne pas savoir quel est Socrate, qu'il n'y a pas de plus loin ou de moins loin dans ce pays-là.

Ce serait confondre deux ordres, dirait notre Pascal. Le plus, le moins, ce n'est pas dialogue, c'est guerre. Guerre encore, maître de guerre et serviteur qui ne serait plus disciple, si le disciple se jugeait débiteur, le maître créancier ! S'il arrive que le disciple semble oublier (mais comment Phèdre oublierait-il Socrate?), le maître vous expliquera qu'il n'y a personne à consoler, que cela est juste de la justice de Minerve, qui n'est pas celle de Jupiter, que le disciple n'a pas plus à remercier le maître que le maître son disciple. Phèdre disant : « Merci Socrate... » Les deux riraient. C'est la lumière qui est belle ; elle est à tous.

Ne prenez pas Socrate pour un insensible. Le même amour qu'il avait, il l'a gardé. Il n'en parlerait qu'en badinant. Pourquoi parler de cela, qui est éternel comme la lumière? Heureux pourtant (Regardez-le sourire), si près de lui Phèdre est là, qui sourit à Socrate, aux légendes, aux cigales, au soleil, qui brouille l'eau

des écrevisses, qui, dans un dialogue sans parole aucune, accomplit Phèdre par Socrate, Socrate par Phèdre.

★

Encore Socrate.

Kierkegaard avertit qu'il ne faut pas se tromper à Socrate et qu'il est bien facile de s'y tromper. Réveiller l'homme universel, était-ce cela précisément que voulait Socrate? ou réveiller chacun à soi? La fameuse méthode de l'accoucheur des esprits est pratiquée de telle sorte que l'esprit accouché rebrousse à soi, surpris de soi, se demandant : « Je pensais donc cela? » Et de telle pensée, de l'enchaînement de telle à telle, on remonte au penseur, qui est soi. Ce retour à soi définit exactement une conversion. Socrate cet intellectuel, dira Nietzsche. Mais Kierkegaard, avec une profondeur comme religieuse, aperçoit en Socrate l'un des Initiés de la grande vie spirituelle.

La pensée de Socrate touche tout le Socrate vivant, comme la couleur émeut un peintre, ou le frottement de l'archet un musicien. C'est un signe. A l'ordinaire (par exemple des Universités) les pensées n'émeuvent point les chargés de penser. Ils vendent de la pensée comme le nougat. L'irritation de l'épiderme, le frisson du penseur à la pensée dénonce le penseur né penseur. Or, que veut dire : Naître penseur?... Interroger, répondre, mener le discours dans l'idolâtrie du seul discours, Socrate est convaincu que c'est sa mission. Il s'y fit tuer. Cette rencontre de l'administration et du penseur inculpé, on peut bien dire que l'administration y fut moins responsable que Socrate, qui fit tout, qui s'entêta, envers et contre. C'était un peu de pourboire à donner à boire. « Le Dieu l'a dit », qui croyait au dieu? C'était à peine plus qu'un parti politique ! On ne s'imagine pas de vouloir mourir pour l'un quelconque de nos partis! Mais Socrate religieusement d'obéir à l'oracle, épelant des mots phosphoreux dans la pénombre prophétique. Il savait qu'il irriterait, et que cela pouvait finir un jour par le bouillon d'herbes. Il a risqué. Il veut. Il sourit d'avoir risqué. Ou bien, la vie n'était qu'une fonction de fonctionnaire (la retraite d'État au bout, comme aurait dit le Séducteur fiancé). « Nourrissez-moi, dit Socrate. Ou je choisis le bouillon de vos herbes. » Il le but. Si Ponce Pilate avait été de l'aventure... « Trop content de boire la ciguë », aurait dit Pilate.

Le risque, un jour après l'autre, propage et renouvelle le choix. La vie de Socrate fut risque. La ciguë porta témoignage. Ce n'était pas carrière à rubans et médailles, vérité d'affirmations rétractées d'avance, l'honorable sans l'honneur, une thèse parmi tant d'autres (mention très honorable). Il paya. Il est Socrate d'avoir payé. Protagoras faillit payer, mais il était Protagoras. Socrate fut l'homme de chair de la vérité ; il transporta cet amour avec son corps. Il fit *exister* le vrai, par amour du vrai.

Comme il les secoue, les compatriotes de la chère Athènes ! C'est qu'il ne va pas renoncer à les aimer, quand ils le condamneraient à la mort. Non seulement ces garçons autour de lui, qui

sont l'éternel, vivant et riant, mais les grises barbes folles, et les blanches, poète, médecin, soldat, le marchand de berlingots, de cuirs ou de philosophie. Ridicules, odieux. C'est leur droit ! Ils font leur grimace, et lui leur rit de son nez camus. L'*Apologie*, signée Platon, dit tout dans un sanglot. « Nous ! Nous ! dit Platon. Nous l'aurions sauvé ! Nous aurions trahi ! Mais il était plus fort que nous. Il est allé si loin qu'on ne pouvait plus. Et nous pouvions encore... il n'a pas voulu. »

Ce que Nietzsche n'a pas vu, que Kierkegaard lui aurait appris à voir : qu'il y a un tragique de Socrate, un pathétique de la vérité. Socrate ne hausse pas le ton, il se refuse aux pleurs, il réprouve les moyens de mélodrame. Mais depuis quand mesure-t-on le pathétique à la violence de la déclamation?

Néoptolème du *Philoctète*, l'Hémon dans *Antigone*, à peine sortis d'adolescence, ils vont au vrai de tout leur corps. Malgré l'âge tendre, ce sont des hommes. Ils donnent un souffle, un cœur, leur sueur à l'amour céleste de la vérité. Ils ne sont point des idées, du paradis des idées. Ils ne condescendent pas de là-haut vers l'existence. Ils se posent d'abord comme des existences, individus et responsables ; ils payent, comme paye Socrate, de leur jeune sang. « J'ai moins payé, dit Socrate à ses juges. A cache-cache pendant toute la durée de mon âge. Je vous laisse me rattraper. Je le veux bien. J'ai fait le pire. L'oracle est content. »

Un douteur ne chancelle pas, quand il est Socrate debout. Socrate, dans Socrate, fait exister le penseur. « Il ne s'agit pas d'être un penseur mais d'être quelqu'un », écrit Kierkegaard. Socrate a beau répéter qu'il sait tout juste ceci qu'il ne sait rien, cette conscience de tout soi, et le nez camus, qui rit sans rire, l'assurent aussi bien que la plus raide certitude.

Et combien de choses, qui sont réelles parmi les réelles, qu'on ne pourrait définir correctement ! Cela existe, pourtant.

Kierkegaard commenterait ainsi tous ces alertes petits dialogues, *Charmide, Lysis, Lachès*, où Socrate part de cela qui est, la sagesse, l'amitié, le courage ; et la pensée pensante n'arrive pas à la définition juste. On rit : on se sépare. Ira-t-on conclure que Charmide n'est pas un enfant sage? L'indéfinissable sagesse serait encore admirable. Un juste juste? Mais le voici, au prélude de la *République*, le doux Céphale. Qui serait plus juste? De définir la justice et l'injustice, ce n'est pas son affaire, il nous le dit.

Partira-t-on de l'idée, afin de déduire l'idée de l'idée? Platon, d'une main de prophète, indique cette ambition dans les nuages. Mais, bien plus proche de Socrate, c'est de l'existence la plupart du temps qu'il part. Elle qu'il pose ou suppose. Peut-être est-il impossible de définir ce qui tient les hommes, à quoi le plus ils tiennent. Par exemple, l'amour étant, on dira l'amour. Mais le définir, qui serait comme en finir? On sait qu'on ne sera jamais au bout.

C'est ainsi que Socrate, qui est le philosophe, est un existant. Le définir? Cela importe moins que le saisir, là, soi, directement ou indirectement, non par l'idée, par ses monologues et dialogues. Sur la place, au tribunal, au vélodrome, par ses amitiés, par ses

amours. Il n'y a pas quelque idée de Socrate en Socrate, qui serait le dedans ou l'être de Socrate. Plutôt, de Socrate à nous, Socrate rayonne, unique dans l'innombrable.

L'idée du philosophe n'est pas autre chose, peut-être, que l'existence de Socrate, et le souvenir à jamais de cette existence. Bien des philosophes, et depuis, mais le seul Socrate semble répondre absolument à ce nom trop beau, qui n'est que le nom de Socrate. Lui ne s'est pas contenté de penser la philosophie ; il fut le témoin, comme un martyr est témoin de Dieu. Socrate acceptant de fuir, achetant ses juges, masquant d'un faux nez le rire de son nez camus ; du coup la philosophie n'est plus rien qu'un moins que rien. Car elle ne fut et ne sera que par cet homme-là, qui fut Socrate.

★

Réveil à soi.

Là-bas, dans sa maison de Copenhague, à grand luxe de lumières, S. Kierkegaard écrit toujours. Que de livres ! Aurons-nous le temps de tout lire? Volontiers, on tenterait quelque portrait en pied, comme d'époque, à grands coups de brosse dans le noir et le bistre, non sans éclat d'or et d'amour. Pour pénétrer cet univers étrange du péché et de la grâce, un peu de suite serait nécessaire : surtout quand le diable dispose à ne point tant se sentir pécheur.

Par nature, je ne crains ni ne tremble, aux petites causes exceptées. Je sauterais au nom d'un chien plus qu'au tonnerre de saint Paul. On ne peut être plus frivole ! Si l'on se plaît à la mélancolie, c'est qu'on s'y plaît ; ce n'est point matière infernale : le moindre de mes jugements en rabat des deux tiers. Resteraient les petits maux physiques, qui sont petits, qui sont physiques, qui seraient physiques encore s'ils étaient grands. Me voici bien mal préparé à la Dialectique des Sauts.

Déjà, de l'Esthétique à l'Éthique, il n'est même pas sûr que je veuille sauter. Même, il me chagrine de voir l'Esthétique rabaissé à la sensation. Kierkegaard, qui savait si bien lire, quand il voulait, soudain voilà qu'il fait semblant de tout entendre de travers. Kant, dans *l'Analytique du Beau et du Sublime*, parlait assez clair, cependant. L'amateur n'est pas l'artiste. La main de Kierkegaard force ici le trait. L'analyse tremble et trompe. Le Prédicateur reparait sous le philosophe. Non que je trouve la peinture du voluptueux, qui est le mélancolique, toute dénuée de sens. C'est l'ordinaire chanson des Pères, petits et grands. Tout n'est pas à mépriser là-dedans. Ce que j'approuve en Bossuet, je puis encore le juger bon en Kierkegaard. Mais, si on me laisse le temps de dire, j'ai à dire. D'abord que le bonheur change tout. Il ne supprime pas la secrète tristesse de vivre, mais peut-être qu'il en console. C'est une folie d'espérer tous les bonheurs, et d'être aimé à chaque vie. Il suffit d'une fois. Bref, je ne sais si la vie du pauvre homme qui n'est qu'homme ne peut pas se sauver à ce stade-là. S'il aime, le voilà dans la Mystique. Là-dessus, Kierkegaard en sait plus que personne.

A l'en croire, on ne pourrait finalement aimer que Dieu. Mais je

lis mille choses justes et profondes, en Kierkegaard, qui me feraient penser que cet amour, directement à Dieu, est le seul impossible amour. Tout amour est mystique, c'est vrai. Mais tout amour pose l'égalité. Si Dieu se cache, s'il fait semblant d'être mon égal, même s'il se déguise en homme, jusqu'à s'incarner, c'est encore semblant. C'est mensonge ; et je sais bien que c'est Dieu. Puisque la fille du village est si fort intimidée par le Roi qu'elle ne puisse l'aimer Roi. il n'est pas étonnant que je m'éprouve timide, oui, cette fois, jusqu'au tremblement. Mais alors à Dieu seul l'amour !... A Dieu, s'il peut oublier que je ne suis que sa créature. Quant à moi, comme dit Montaigne, « du fils au père, c'est plutôt respect. » Encore est-il que le père est cause seconde, non première. Il n'est que géniteur, et non créateur. Et le cher homme, parce qu'il est homme, il est naturel et facile de l'aimer. Avoir Dieu directement pour père, c'est de quoi y perdre la tête et le cœur, et son père.

On ne sauvera pas le Religieux de l'inhumain, si l'on veut l'isoler de tout, comme fait Kierkegaard. Ce fanatisme superbe, protestant ou judaïque, veut tant donner à Dieu qu'il le prive de tout. Il le prive au moins de nous. De nos amours à l'amour de Dieu, il se peut que se trouve quelque passage. Ce ne serait pas tant alors une Dialectique des Sauts qu'une de la Suite. « Il y a passage », ce pourrait être le refrain thomiste ou l'augustinien. L'âme n'est pas le corps, mais elle vient toujours à la suite comme le corps à la suite, le sublime divin éprouvé, reconnu, dans l'humble et pathétique amour terrestre. C'est l'humain qui fait preuve du divin. Pas exactement preuve ; il n'y a pas de preuve. Mais de l'humain se lève ce grand espoir que, là où nous abandonnons, Dieu continue.

MAURICE SAVIN.

Pages du Journal 1848-1855

Le Politique (1)

P*AR toute l'Europe, avec un* esprit mondain *d'insolence et de confusion et à la vitesse croissante de la passion, on s'est égaré dans des problèmes qui n'ont d'autre solution que* religieuse *et auxquels seul le christianisme peut répondre, comme il y a depuis longtemps répondu, dirai-je pour n'inciter personne à saluer d'acclamations ce que j'ai à dire. Avec l'entrée en jeu du quatrième état, c'est-à-dire la prétention de tous les hommes de résoudre le problème de* l'égalité *interindividuelle dans le milieu de la mondanité, du monde terrestre, c'est-à-dire le milieu qui est par essence celui de* la différence *— et quand toute circulation cesserait en Europe parce qu'il faudrait patauger dans le sang; quand tous les ministres perdraient le sommeil pour se creuser la tête; quand chaque jour dix ministres perdraient la raison pour que dix autres reprissent le lendemain au point où les premiers auraient laissé pour perdre à leur tour la raison : avec cette entrée en jeu du quatrième état, on n'avance pas d'un seul pas essentiel; un obstacle éternel s'y oppose; et les frontières de l'éternité se raillent de tout effort humain, se moquent de la témérité déployée contre les droits glorieux de sa liberté suprême, quand la temporalité prétend expliquer à sa façon séculière et mondaine ce qui doit rester pour elle une énigme, et ce que seule l'éternité peut et veut expliquer. Le problème est d'ordre religieux; c'est un problème chrétien et, je l'ai dit, il a, depuis longtemps, reçu sa solution. Procurez-vous en effet de nouveau l'éternité; mettez-la à chaque instant devant nos yeux avec son sérieux, sa félicité, son apaisement ; rendez à chacun l'éternité : alors, il n'est plus besoin d'effusion de sang et les ministres peuvent garder chacun sa raison. Mais, hélas! pour éteindre l'incendie, la conflagration spontanée produite par la friction de la mondanité, pour obtenir l'apaisement, j'entends, pour recouvrer l'éternité, il se pourrait qu'il fût besoin d'effusion de sang et de bombardements, et que nombre de ministres perdissent,* en passant, *la raison.*

Combien de temps durera cette période de convulsions, nul ne peut le savoir. On n'a pas besoin d'être un grand psychologue *pour savoir combien il est difficile de venir à bout de tout son entendement terrestre et mondain quand, comme c'est le cas pour la génération, on a la superstition du pouvoir qu'il a d'apporter le salut et le bonheur, pour savoir donc combien il est difficile d'opérer le passage où on lâche la raison pour effectuer le saut dans le religieux, et combien*

(1) Kierkegaard, préparant fin 1848 la préface des *Deux petits traités éthico-religieux*, a écrit les lignes suivantes, qu'il n'a pas publiées.

il y faut de tergiversations. La sagesse de ce monde est trop enracinée en l'homme, ou lui en elle; il en est ici comme d'une molaire : il faut s'y prendre à plusieurs fois et avec violence pour l'ébranler ou tuer et déposséder de son pouvoir cette récalcitrante. On n'a pas besoin, non plus, d'être grand dialecticien *pour découvrir que la sagesse de ce monde peut se faire illusion et croire qu'il se pourrait pourtant, à force d'inlassables calculs, que l'on instituât l'égalité parmi les hommes dans la mondanité. En tout cas, la dialectique du fini sera en mesure de former une incroyable quantité de combinaisons. L'invariable refrain sera : Trahison! Trahison! Non, si l'on s'y prend autrement, en rognant un peu plus par-ci, en ajoutant un peu plus par-là, et si l'on répartit ce plus d'égale façon, sans oublier cette différence-ci, comparée avec celle-ci et celle-là, cette autre et cette autre encore, et à tous les échelons, on doit nécessairement réussir à trouver l'égalité, le diviseur commun, l'étalon monétaire de l'égalité humaine dans la mondanité, c'est-à-dire de l'égalité humaine faite de différence. De même que le Système* [de Hegel] *a cherché l'Homme-pur, l'époque va maintenant chercher l'Homme-égal, l'homme moyen; car dans la mondanité, nous sommes tous des déviations, des relativités. La mondanité est une monstrueuse bigarrure, un complexe de plus et de moins, d'un peu plus et d'un peu moins, de grandes, de moyennes, de petites quantités, etc.; bref, elle est la différence. Mais la raison au service de la passion de ce monde s'imaginera toujours qu'elle saura faire le calcul et trouver l'égalité dans la mondanité. Toute combinaison nouvelle (qui, en style ancien* [hégélien] *deviendrait un nouveau paragraphe) devient en style nouveau un nouveau ministère. Et quand ainsi le nouveau ministère se retire ou est renversé dans la convulsion, a-t-on reconnu que le malheur ne tient pas aux imperfections et aux défauts accidentels de cette combinaison, mais au besoin radical de tout autre chose, la religiosité? Nenni, on s'y refuse. On met tout de suite en perspective une nouvelle combinaison et un nouveau ministère qui, pour avoir secoué au kaléidoscope les relativités d'une autre façon, s'imagine avoir trouvé ce que l'on cherchait. Et l'on dira d'un ton quasi systématique : « Oui, non »; impossible avec la méthode du précédent ministère; mais pourvu qu'on calcule juste, on doit y arriver — et là-dessus s'installe un nouveau ministère qui se montre moins favorable aux cabaretiers, plus généreux envers les fabricants de chandelles, prend davantage aux propriétaires, donne plus aux prolétaires, met les prêtres à l'échelon des sacristains et pour l'essentiel, fait d'un veilleur de nuit bossu, d'un ouvrier forgeron aux jambes fortes le type de l'homme de l'égalité. Cette époque rappelle de mainte façon celle de Socrate (sauf qu'elle sera beaucoup plus passionnée et violente, puisqu'elle est celle de la sophistique de la violence, des voies de fait); mais il n'y aura rien qui rappelle Socrate.*

Pendant tout ce temps, pendant cette course de paragraphes ou cette course de ministères, l'humanité tombera dans une confusion toujours plus grande, comme croît l'ivresse d'un buveur à mesure qu'il se déchaîne plus tumultueusement à l'entour, même s'il n'a plus rien à boire. Et ainsi, quand le provisoire, quand le temps de convulsion sera passé, le genre humain sera si épuisé par ses souffrances et

par les effusions de sang, que la question de l'éternité pourra alors avoir chance de se poser. Octobre 1848.

(Plus loin, Kierkegaard fait la satire, également non publiée, du monde tel qu'il le voit dans l'égalitaire communauté.)

La figure du monde ressemblerait — à vrai dire, je ne sais à quoi la comparer; elle ressemblerait à un immense Christiansfeldt et l'on aurait alors, pour l'interprétation de ce phénomène, les deux plus fortes oppositions possibles en lutte l'une avec l'autre : le communisme, *qui dirait : cela est mondainement correct; il ne doit y avoir aucune différence interindividuelle; richesse, art, science, tout cela est mauvais; tous les hommes doivent être égaux comme les ouvriers d'une fabrique, comme les stalles d'une écurie; ils doivent porter un même costume, se nourrir d'une même nourriture, préparée dans une immense marmite, au même coup de cloche, à portions égales, etc.; et* le piétisme, *qui dirait : cela est chrétiennement correct : il ne doit y avoir aucune différence interindividuelle; nous devons tous être frères et sœurs, mettre tout en commun; richesse, rang, art, science, etc., tout cela est mauvais; tous les hommes doivent être égaux comme autrefois dans la petite communauté de Christiansfeldt; ils doivent porter le même costume, prier à heures fixes, se marier par tirage au sort, aller se coucher au coup de cloche, se nourrir d'une même nourriture, d'un plat unique, manger à une certaine cadence, etc.*

KIERKEGAARD, *Journal*, 1848.
(Traduit du danois par P. H. Tisseau).

La tache à l'horizon

IMAGINE un très grand navire, plus grand encore si tu veux que nos grands navires d'aujourd'hui; il peut transporter mille passagers et, naturellement, tout y est aménagé à la plus vaste échelle de commodité, de confort et de luxe. Le soir tombe. Au salon, on s'amuse; tout resplendit sous le somptueux éclairage; on entend le concert; bref, ce n'est que joie, liesse et jouissance; le bruit et le tapage de cette gaieté déchaînée se répandent dans l'air du soir.

Sur le pont, le capitaine est debout; près de lui, le second retire de ses yeux ses jumelles et les tend au capitaine qui répond : « Inutile, je le vois bien, ce petit point blanc à l'horizon : la nuit sera terrible. »

Puis, avec le calme noble et résolu d'un vieux marin, il distribue ses ordres; « l'équipage sera cette nuit sur pied; je prendrai moi-même le commandement. »

Il entre dans sa cabine de veille. Il ne s'est guère muni de livres; il a pourtant une Bible. Il l'ouvre et, chose étrange, juste à ce passage : « Cette nuit même, ton âme te sera redemandée. » Étrange, vraiment!

Après s'être recueilli dans la méditation et la prière, il s'habille pour le service de nuit; et maintenant, dispos et tout à sa tâche, il est le marin plein d'expérience.

Mais au salon, on s'amuse; on entend la musique et les chants, la conversation et le brouhaha, le bruit des assiettes et des plats, les bouchons de champagne qui sautent; on boit à la santé du capitaine, etc.; « la nuit sera terrible »; et peut-être, cette nuit même, ton âme te sera redemandée.

N'est-ce pas terrible? Et pourtant, je sais une chose plus terrible encore.

La situation est la même, mais le capitaine est un autre. Au salon, on s'amuse, et le capitaine est le plus gai de tous.

Le point blanc à l'horizon est là, aussi; la nuit sera terrible. Mais personne ne voit le point blanc ou ne soupçonne ce qu'il présage. Mais non, pourtant; il en est un qui le voit et sait ce qu'il signifie. Il n'a aucun commandement sur le navire; il ne peut se charger de rien. Mais, pour ne pas omettre la seule précaution en son pouvoir, il fait demander au capitaine de monter sur le pont, ne fût-ce qu'un instant. Celui-ci se fait attendre; il arrive enfin, mais ne veut rien entendre et vite, il redescend au salon partager la joie bruyante et désordonnée des passagers qui boivent à sa santé dans l'allégresse générale, et il les remercie chaleureusement.

Dans son angoisse, le pauvre passager se résout à déranger une fois encore le capitaine qui, cette fois, se montre même impoli. Cependant, le point blanc reste le même à l'horizon : « La nuit sera terrible. »

N'est-ce pas encore plus terrible? Il est terrible de voir ces mille

passagers insouciants; terrible, de voir que le capitaine est le seul à savoir ce qui va se passer; l'essentiel est pourtant qu'il le sache. Et plus terrible donc que le seul à voir et à savoir le péril imminent soit — un passager.

Qu'au point de vue chrétien se découvre à l'horizon la tache blanche présage de la terrible tempête imminente, je l'ai su; mais hélas! je n'ai été et ne suis qu'un passager.

S. KIERKEGAARD, *Journal*, 1855.
(Traduit du danois par P. H. Tisseau).

L'Observateur psychologique

DANS plusieurs de ses écrits, Kierkegaard nous raconte comment, psychologue de l'expérience et de l'observation, il s'entend parfaitement à pénétrer la vie morale des autres. Voici ce qu'il dit à ce sujet dans *Point de vue explicatif de mon œuvre : J'étais forcé de devenir observateur et je le devins; mon bagage d'observations et mon esprit s'enrichirent ainsi d'une extraordinaire quantité d'expériences concernant la vie, et, pouvant examiner de très près cette somme de désirs, de sentiments, d'états d'âme, je m'exerçai à entrer dans un homme et à en sortir, de même qu'à l'imiter.*

Donc Kierkegaard avait des dispositions particulières pour devenir un bon observateur, mais toute la question est de savoir quand et comment il a exercé et développé cette faculté de pénétrer l'état moral de ses semblables?

C'est au foyer paternel que commence son premier et fondamental apprentissage dans l'art d'observer et cette obstination prend son sens par ses rapports avec son père.

Élevé dans une piété rigoureuse, telle qu'il pourra dire plus tard que dès sa tendre enfance il était *fiancé* à Dieu, Kierkegaard considère son père comme un homme qui, sans lutte ni défaite, donne l'exemple de la plus haute éthique religieuse. Mais il découvre ensuite que ce père, loin de s'ouvrir complètement à lui, porte le poids d'une souffrance cachée, qui est peut-être liée à sa piété. Alors la sympathie du fils s'éveille, et prend la forme d'une observation attentive, d'un effort *d'espionnage* pour arriver à saisir la cause de cette souffrance. Et si le fils se désole de cette souffrance, le père, de son côté, devine les intentions du fils. Cette situation de méfiance et d'observation réciproques est exposée au cours de la troisième partie des *Étapes sur le chemin de la vie*, dans le morceau intercalé sous le titre de *Le calme désespoir*.

Tandis que la sympathie pousse Kierkegaard à découvrir ce qui se cache dans l'âme de son père, il se sent coupable envers celui-ci, parce qu'il est en train d'arracher à un autre homme son secret. C'est avec ce double sentiment de sympathie et de culpabilité que Kierkegaard se fraye un chemin vers la découverte du secret paternel.

On trouve la confirmation de ce double sentiment dans *l'Idée représentative d'un maître voleur*, qui traite la question de savoir si, dans certaines conditions, on a le droit de violer les droits

d'autrui pour un but idéal déterminé. Kierkegaard aussi est sur le point de violer les droits d'un autre, et cet acte de force lui donne l'impression de mal agir. A travers l'idée d'un *maître voleur*, Kierkegaard examine le problème dans toute son étendue, et il lui arrive même d'interroger son père à ce sujet. Il est possible que le père devine où le fils veut le conduire. Si maintenant, au lieu de *Maître voleur*, qui ne nous fait connaître qu'indirectement l'effort tenace de Kierkegaard pour *voler le secret*, nous prenons *Maître espion*, nous nous rendons compte avec exactitude de la faculté que Kierkegaard est en train de développer. Et là, on peut faire remarquer que dans ses œuvres postérieures, Kierkegaard emploie souvent à son propre égard des expressions qui équivalent à celle d'*espion*.

En observant son père, Kierkegaard apprend l'art d'observer par l'angle le plus difficile, car, à son avis, il n'y a pas de tâche plus ardue pour un observateur que d'arracher à un hypocondriaque son secret.

La persévérance de Kierkegaard est enfin couronnée de succès, quand il découvre le *secret*, qui lui donne *une explication nouvelle et infaillible* des comportements de son père. Plongeant le regard dans les sentiments religieux de celui-ci, il perçoit nettement le lien entre sa piété et son péché. Mais le succès de cette observation apporte un *terrible bouleversement* dans la vie de Kierkegaard et devient *le grand tremblement de terre*. Par cette importante découverte (automne 1835), *l'histoire de l'évolution intérieure* de Kierkegaard atteint *un indicible*, et c'est de cette façon qu'il prend connaissance de secrets auxquels il ne peut initier personne.

Vient alors une époque très pénible dans sa vie intérieure, au cours des années 1835-37. Il fuit la sorte de religiosité dans laquelle il a plongé le regard, et il veut faire ses propres expériences dans la vie.

La pratique de l'observation l'habitue à tourner son attention vers ses semblables. Elle lui permet aussi de lire avec plus de profit les œuvres de la littérature mondiale qui peuvent augmenter sa connaissance de l'humanité. Enfin elle contribue fortement à l'élaboration de sa théorie des étapes, qui, pendant ces dures et laborieuses années, commence de prendre sa première forme, encore vague.

Kierkegaard a déjà un bon apprentissage dans l'art de l'observation quand il rencontre Régine. Elle devient la personne de sa vie qui, après son père, est soumise à l'observation la plus attentive. Et c'est de nouveau une sorte de dualité. En même temps qu'il compatit à la souffrance de la jeune fille pendant la crise des fiançailles, il éprouve à son égard un sentiment de responsabilité qui lui fait tendre son attention à l'extrême. Kierkegaard veut découvrir par son observation à quel point Régine souffre du malheur dont il se juge responsable.

Il avance avec un soin minutieux, nous le voyons par la déclaration suivante : *Nous nous sommes donc rencontrés. Elle m'avait vu un peu à l'avance et elle était par conséquent préparée, mais peut-être*

aussi en proie à une certaine émotion. Quelle tâche pour l'observateur! Ne disposer que de quelques minutes pour voir — pour voir ce qui deviendra l'objet de plusieurs heures de méditation! Il semble qu'on ait ici la clef qui permet de comprendre comment Kierkegaard est devenu un grand observateur. Il continuera ainsi d'analyser une simple impression, puis de la fondre avec d'autres pour arriver à la conception de l'ensemble.

En face de Régine, son observation ne lui fut pourtant pas d'un grand réconfort. Car, en se détachant d'elle, il devait, conscient de sa responsabilité, accepter l'hypothèse qu'il pouvait arriver le pire avec la jeune fille. Mais ce travail d'observation a servi de base à ses connaissances sur les femmes.

Après ses fiançailles avec Régine, Kierkegaard est devenu maître dans l'art d'observer ses semblables et de découvrir leur état moral. Une description plus étendue de la façon dont on peut développer cet art se trouve dans *le Concept d'angoisse.* Il y est question en détail de *l'observateur psychologique,* mots par lesquels, sans aucun doute, Kierkegaard se désigne lui-même. Quand cet observateur *s'est perfectionné,* nous dit le texte, *il n'a plus besoin d'aller chercher ses exemples dans les répertoires littéraires ou de sortir des réminiscences à moitié mortes; qu'il se contente d'apporter ses observations pour ainsi dire fraîchement pêchées, encore frétillantes et faisant jouer leurs reflets colorés. Il n'aura pas besoin non plus de se détacher de la vie pour devenir attentif à quelque chose. Au contraire, il s'assiéra tranquillement dans sa chambre comme un agent politique, qui cependant sait tout ce qui se passe. Ce dont il a besoin, il peut immédiatement lui donner forme; ce dont il a besoin, il l'a immédiatement sous la main en vertu de sa pratique générale, de même que, dans une maison bien installée, un homme n'a pas besoin de descendre dans la rue pour aller chercher de l'eau, mais la trouve à son étage, amenée par une haute pression. S'il a des doutes, il est si bien orienté dans la vie humaine et son regard inquisiteur est si aigu, qu'il sait où il doit chercher et facilement découvrir une individualité pouvant servir à l'expérience en cours. Sa conclusion deviendra aussi digne de foi que n'importe quelle autre, même s'il ne peut l'étayer de noms ou de citations savantes, raconter qu'à Sachsen il y avait une jeune paysanne qu'un médecin tenait en observation; qu'à Rome vécut un empereur dont les historiens disent qu'il ne peut en venir de pareil que tous les mille ans. Quel intérêt a ainsi la psychologie? Non, ce qui est intéressant, c'est ce qui arrive partout chaque jour, quand l'observateur se trouve là.*

Nous voyons par ce texte que Kierkegaard fonde son travail d'observateur sur une théorie de l'existence. L'essentiel est de suivre une méthode bien déterminée. Prenant comme fondement sa théorie des *étapes,* il groupe la variété des caractères humains sous certains types principaux. Voilà pourquoi il n'est pas obligé de multiplier ses expériences. Dans l'œuvre citée plus haut, il nous dit qu'il suffit de *cinq hommes, cinq femmes et dix enfants pour découvrir tous les états moraux possibles.* Et l'on n'a pas besoin non plus d'aller chercher ces types *à Paris ou à Londres;* ils sont partout, si l'on sait les trouver. C'est une tâche psychologique

intéressante de voir comment Kierkegaard envisage cet exercice d'observation sur les personnes soumises à ses recherches.

Au sujet de sa mémoire des physionomies, citons la notation suivante : ... *alors que je puis avoir pleinement à faire avec mes productions, qu'en outre j'ai trente-six autres occupations et que je parle chaque jour avec cinquante personnes de tous âges, je m'oblige cependant à pouvoir répéter sur-le-champ ce que chacune m'a dit la dernière fois, l'avant-dernière fois, et, quand un homme est l'objet de mon observation, ses jeux de physionomie, ses mouvements d'âme ressuscitent instantanément devant moi, dès que je l'aperçois, même s'il y a longtemps que je ne l'ai vu.*

Il est bien tentant aussi de rechercher, comme le fait Frithiof Brandt dans son livre *le Jeune Sœren Kierkegaard*, quels de ses contemporains Kierkegaard a pris comme modèles? Mais pour cela, il ne faut pas oublier que selon Kierkegaard, *dans la réalité* on ne trouve aucun type pur, or l'écrivain doit représenter des personnages d'une seule pièce, parfaitement conséquents, et qui puissent devenir des types idéaux en bien ou en mal. Un auteur de la trempe de Kierkegaard s'efforce de *créer le total et le régulier de ce qui, dans l'individu, est toujours partiel et irrégulier*. C'est pourquoi il faut distinguer nettement entre ses *modèles* et les personnages de son œuvre.

Pourtant, Kierkegaard a effectué sur un homme déterminé, A. P. Adler, un essai direct d'analyse psychologique.

L'observateur ne doit pas se contenter de façonner des types idéaux. En pareil cas, son observation perdrait tout contact avec la réalité et deviendrait fantaisiste. Kierkegaard nous rappelle constamment qu'il faut revenir au réel. Aussi l'observateur doit-il imiter chaque disposition d'esprit, chaque état d'âme qu'il découvre chez un autre ; voir ensuite s'il peut tromper cet autre par son imitation et si, par la force de l'idée, il peut le faire entrer dans le cadre de sa propre intuition. Veut-on observer ainsi une passion, on choisit son individu. Il faut alors garder le calme, le silence, l'incognito, afin de surprendre le *secret* du sujet. Un observateur peut par ce moyen à la fois percer un autre à jour et vérifier l'exactitude de son expérience. Il percevra jusqu'aux plus intimes désirs et motifs de ses semblables.

On jugera sans doute que cette façon d'observer le caractère d'autrui est inhumaine, mais Kierkegaard a, dès le commencement, réfléchi au problème et établi le droit de l'observateur. C'est la sympathie qui lui fit faire sa première et sa plus importante étude dans ce domaine. Il n'a nui à aucun être humain par ses expériences. Il ne nomme pas ceux qu'il a observés particulièrement, sauf son père, Régine et plus tard Adler. Qu'avec une certaine perspicacité on puisse retrouver les personnes qui sont tombées sous le regard de l'observateur, c'est autre chose.

Kierkegaard garde toujours le sentiment de sa responsabilité. Il n'est pas un *expérimentateur arbitraire*. Mais, à force de connaître les hommes par le dehors et le dedans, il peut déceler les tromperies bien cachées et éclairer les conduites. Sur tout cet aspect de la question, il s'exprime très nettement quand il dit :

... je suis comme un espion au service de l'Idée — je n'ai rien de nouveau à proclamer, je ne fais qu'obéir. Trichant moi-même, je ne vais pas tout droit, mais indirectement, sournoisement, car je ne suis pas un saint homme; en résumé, je ressemble à un espion qui, en espionnant, en prenant connaissance des erreurs, des tromperies et du suspect, en exerçant une surveillance, se trouve lui-même sous la plus stricte surveillance.

Kierkegaard est donc convaincu que c'est Dieu *qui utilise son intelligence, et qu'elle se trouve par cela même sanctifiée et consacrée.*

G. MALANTSCHUK.

(Traduit du danois par Marguerite Gay.)

Actualité de Kierkegaard

KIERKEGAARD mourait en 1855. Vers 1900, il était encore presque inconnu en dehors des pays scandinaves. On avait pourtant traduit en allemand des morceaux choisis de ses œuvres ; en 1896, sous le titre *Attaque contre la chrétienté*, un gros volume était sorti de presse, accompagné de tous les documents relatifs à sa polémique contre l'Église. Mais il fallut quelque chose de plus sensationnel pour attirer l'attention d'un public étendu : en 1904, les éditions Insel publièrent des lettres et des récits concernant ses relations avec sa fiancée ; en 1905, ce fut le *Journal du séducteur*, et, la même année, sous le titre *Le Livre du juge*, traduit à Bâle par Gottsched, parut un choix du *Journal*, choix qui garde aujourd'hui encore toute sa valeur, et jette un jour singulier sur l'homme qu'il était. En 1909, Gottsched et Schrempf entreprirent d'éditer à Iéna ses œuvres complètes en douze volumes, leur donnant enfin une large diffusion. Kierkegaard devenait une figure de premier plan pour toute l'Allemagne intellectuelle. C'était une vraie découverte.

Mais avant 1914, son nom était à peu près passé sous silence par l'enseignement universitaire. Il ne figurait dans aucune histoire de la philosophie. Ce ne fut que peu de temps avant la première guerre mondiale que Kierkegaard se révéla à quelques jeunes gens qui se destinaient à la théologie ou à la philosophie. Aujourd'hui, il est traduit en français (1) et en anglais. Son importance va croissant dans le monde occidental tout entier et au Japon.

Son œuvre est l'inspiratrice de la théologie dialectique et de la philosophie dite existentialiste de toutes nuances. Elles ne peuvent renier cette origine de leurs conceptions initiales.

(1) Citons les traductions en français qui ont été faites à partir de 1929 :
1929. *Le Journal du séducteur*, par Jean GATEAU (Édit. Stock).
1932. *Le Traité du désespoir*, par Jean GATEAU (Édit. Stock).
1935. *Le Concept de l'angoisse*, par J. GATEAU et FERLOV.
En 1933, Paul Tisseau commence la série de ses traductions qui paraissent régulièrement chez l'auteur, dans un petit village de Vendée, à La Bazoges-en-Pareds. Cette suite de traductions comprend les œuvres les plus importantes de Kierkegaard.

Signalons encore les traductions de Paul Petit, celles de *Ou bien... ou bien*, *Étapes sur les Chemins de la Vie* et *Journal* (1834-1846), par Prior et Guignot (Édit. Gallimard), *Crainte et Tremblement* avec une préface de Jean Wahl (Édit. Aubier).

La jeunesse universitaire lui porte aujourd'hui un intérêt aussi grand qu'à Nietzsche. Les cours qui les prennent l'un ou l'autre comme sujet attirent immanquablement une nombreuse assistance.

Quant à savoir ce que fut réellement Kierkegaard, quelle est sa portée historique et son influence actuelle, il n'est nullement aisé de le dire. J'essaierai ici de donner brièvement quelques indications là-dessus.

★

Kierkegaard est un philosophe chrétien, mais d'une espèce surprenante : il ne se donne pas pour tel et déclare cependant que pour lui tout dépend de la vérité du christianisme.

Ses livres sont passionnants même pour les incroyants. Il est poète, penseur et maître écrivain. Aucun lecteur de *Ou bien... ou bien* — sa première grande œuvre, dont le succès fut immense à Copenhague en 1843 — ne dut s'apercevoir que ce texte avait été écrit par un chrétien.

Les pseudonymes sous lesquels il publiait la plupart de ses ouvrages lui permettaient de faire endosser à des penseurs de son invention ses différents points de vue : celui de l'artiste, à qui un détachement supérieur permet de goûter toutes les possibilités de la vie et de l'esprit ; celui du moraliste qui s'affirme dans une rectitude solidement établie de mari et de citoyen ; celui de l'homme religieux, bouleversé par l'exigeant appel de Dieu, qui fait taire toute préoccupation esthétique. Ainsi divisé entre les formes diverses de sa pensée existentielle, Kierkegaard voulait, comme il le dit, retrouver *le sens d'une relation existentielle humaine entre les individus et, si possible, redonner une signification à la tradition ancienne, familière, héritée des ancêtres.*

La chose paraît simple, belle, apaisante : le passage à travers les possibilités de l'homme, en s'élevant de palier en palier, conduit de l'esthétique à l'éthique, puis à une religion humaine et enfin jusqu'à la vérité ; et cette vérité, c'est le christianisme.

Mais la position de Kierkegaard n'est pas si nette. Il ne donne aucun enseignement systématique et nous prie de ne pas considérer comme sienne l'opinion de ses pseudonymes. Il ne montre que des possibilités et laisse au lecteur le choix de la décision. Si celui-ci veut s'en remettre là-dessus à Kierkegaard, ce choix lui est rendu infiniment difficile, du fait qu'il ne trouve pas chez son guide le sol ferme, l'élément objectif, énonçable, sur lequel il puisse établir sa conviction. Il est plutôt entraîné dans un tourbillon qui lui fait perdre pied.

Il est vrai que, jetant sur ses œuvres un regard rétrospectif, Kierkegaard a déclaré qu'elles avaient toutes été écrites pour amener les hommes, par une sorte de ruse, jusqu'au christianisme. En se plaçant sur un plan terrestre, celui qui les préoccupe, il voulait conduire les fils de ce monde au point où s'accomplit le saut hors de ces limites, là où brille la vérité chrétienne, et plutôt encore là où la foi nous est rendue possible par la grâce de Dieu.

Mais en même temps, Kierkegaard a refusé de dire qu'il était chrétien et qu'il possédait la foi chrétienne ; c'était là une si haute

ambition qu'il n'osait pas y prétendre, car sa vie n'y correspondait pas.

Nous nous demanderons donc ce qu'était ce christianisme auquel pensait Kierkegaard.

★

Le christianisme, c'est la croyance que Dieu s'est manifesté au monde en Jésus-Christ. Mais cette foi est inacceptable pour notre entendement. Un homme n'est pas Dieu et Dieu n'est pas un homme particulier.

Kierkegaard vit à notre époque, alors que personne peut-être ne croit plus littéralement, réellement, à l'Homme-Dieu, avec la certitude d'une foi inébranlable, indiscutable. On essaie d'une manière ou d'une autre de rendre cette idée supportable et compréhensible, on cherche à donner à cette foi une base historique en étudiant les textes bibliques, on voudrait trouver une conviction dans la dogmatique spéculative.

Mais pour Kierkegaard, il y a déjà dans tout cela une trahison de la foi chrétienne. Car la vérité qui est dans cette foi ne peut être perçue jusqu'au fond, n'est pas historiquement établie, n'est pas saisie par la spéculation. Elle ne sommeille pas en nous à la manière d'une vérité humaine, comme un germe caché qu'il suffit d'éveiller. Elle ne peut être communiquée, comme toute vérité humaine, de maître à élève, de sorte que l'élève découvre avec l'aide du maître ce qu'il aurait pu trouver dans son propre fonds. Bien plutôt, la foi chrétienne grandit sans le secours de la vérité humaine, ou même en opposition avec elle : elle nous vient d'ailleurs. Dieu seul nous met en condition de croire. Il suffit d'une phrase parvenue jusqu'à nous, de l'un des contemporains de Jésus : *Nous avons cru qu'en ces jours Dieu s'est montré à nous en prenant une forme de serviteur, qu'il a vécu parmi nous, qu'il est mort...* Cette phrase suffit à nous rendre attentifs. L'homme d'aujourd'hui, grâce à cette nouvelle transmise par les contemporains, croit comme s'il était lui-même un contemporain, en vertu de cette condition que Dieu rétablit pour lui. Sinon toutes les études, toutes les preuves, tout ce qui peut rendre la foi plausible et possible serait chose vaine.

Pour l'entendement, l'Homme-Dieu est un paradoxe. La foi est absurde, c'est pourquoi elle ne peut exister que par la subordination de l'entendement. Qu'il doive en être ainsi, Kierkegaard se l'explique : si Dieu veut se révéler à l'homme, il ne peut se montrer directement. Car il n'y aurait dans ce cas aucune liaison entre l'homme et lui, l'homme serait écrasé, anéanti. Par conséquent, Dieu doit se montrer et se cacher en même temps. Il ne doit pas se rendre connaissable en tant que Dieu. C'est pourquoi il se montre sous l'apparence d'un serviteur, à travers l'ignominie du criminel crucifié.

Dans cette révélation, Dieu se communique à nous indirectement. Même lorsque le Christ dit qu'il est le fils de Dieu, ce n'est pas l'énoncé direct d'un fait, puisque cette assertion, contredite

par son humanité, est manifestement absurde. Il faut déjà la foi pour la comprendre.

Kierkegaard se refuse à considérer comme foi chrétienne ce qui n'est encore que religiosité humaine : la foi en Dieu — l'Un, l'immuable, l'amour infini — la totalité du sentiment de la faute, la vie procédant d'une fin absolue, l'expérience intime de l'âme, tout cela est humain, mais n'est pas encore chrétien. Non, le fait unique, prodigieux, dépassant toute intelligence, l'apparition de Dieu lui-même anéantissant toute pensée, cela, on ne peut le croire que dans un élan ; il faut un saut, que seule la grâce divine rend possible, mais non les forces humaines.

Mais la foi étant acquise, le croyant dès lors — aspirant au salut éternel — est changé radicalement à l'égard du monde, et le monde à son égard. Le monde le reniera, il souffrira dans le monde, il sera anéanti, il se chargera de sa croix. Le fait d'être chrétien n'a pas pour seule caractéristique l'abdication de l'entendement (et *croire contre l'entendement est un martyre*), mais aussi le martyre en général, que ce soit dans des souffrances sans bornes ou dans la mort subie pour la foi. Tel est le signe nécessaire du chrétien. A cela se marque le fait qu'il n'est pas du monde. Le christianisme signifie rupture définitive d'avec le monde.

Une autre conséquence de la foi, c'est un déchirement au sein de l'humanité, entre ceux qui la possèdent et ceux qui ne l'ont pas. Nul autre que le croyant ne peut comprendre la foi chrétienne, humainement incompréhensible. C'est pourquoi cette foi *divise, sépare, oppose*. Sa vérité est exclusive. Le croyant éprouve *la douleur de la sympathie, parce qu'il lui est impossible de sympathiser avec chacun, et qu'il ne le peut essentiellement qu'avec le chrétien.*

Il peut donc arriver qu'il doive *haïr son père et sa mère*. Car *s'il a lié sa félicité éternelle à une condition qu'il sait être pour eux inacceptable, cela ressemble à de la haine.*

C'est ainsi qu'apparaît à Kierkegaard le christianisme qu'il appelle celui du Nouveau Testament. Mais qu'en est-il pour lui du christianisme de notre temps?

Le christianisme du Nouveau Testament, dit-il, n'existe plus. Aujourd'hui, tout le monde est chrétien, c'est-à-dire que personne ne l'est plus.

Tout en le constatant, Kierkegaard s'impose la tâche de montrer sans illusions ce qu'est véritablement le christianisme et de rendre difficile la voie du chrétien. Pendant dix ans, c'est dans ce sens qu'il écrit. Puis au cours de sa dernière année de vie, il passe à l'attaque ouverte, directe, contre l'Église, contre la chrétienté, afin qu'un christianisme authentique redevienne possible.

Aujourd'hui, dit-il encore, nous sommes nés chrétiens, nous sommes baptisés, confirmés, et tout est dans l'ordre. Mais la foi ne peut jamais être innée. De par sa nature, l'homme naît dans le mensonge. Il n'a aucun moyen d'y échapper de lui-même. Il ne change vraiment que lorsque Dieu le met en condition de croire ; alors seulement, il entre dans la vérité, et c'est par un saut. L'homme devient chrétien par une transformation : la nouvelle naissance. Son premier état, c'était de ne pas être réellement. Au

moment décisif, il est conscient de naître enfin à lui-même. Ce n'est pas par le baptême qu'il y parvient, car l'enfant ne sait rien du baptême. Ce n'est pas par la confirmation, car l'adolescent de quatorze ans n'est pas encore mûr. Il n'y parvient que par une seconde naissance.

Cette attaque contre l'Église, qui se produisit entre 1854 et 1855 à Copenhague, fut bien la plus dénuée de ménagements et la plus sérieusement méditée qu'eût vue le XIXe siècle. En montrant ce qu'était le vrai christianisme primitif, Kierkegaard voulait démasquer le nôtre. Son agression culmine dans des apostrophes d'une violence terrible :

Du moment que tu ne participes pas au culte tel qu'il est aujourd'hui, tu as une grosse faute de moins sur la conscience : ainsi tu ne collabores pas avec ceux qui se moquent de Dieu lorsqu'ils donnent, pour christianisme du Nouveau Testament, ce qui ne l'est pas.

Il va jusqu'à l'insulte : les hérauts du christianisme ont un intérêt pécuniaire à ce que les gens s'intitulent chrétiens, et continuent d'ignorer ce qu'est en vérité le christianisme.

L'État devrait faire de l'enseignement religieux une affaire privée. *Le Christ exige qu'on enseigne la doctrine « pour rien »; qu'on enseigne dans la pauvreté, l'abaissement, dans un complet renoncement, dans la séparation la plus absolue d'avec le monde.*

★

Quel mobile poussa Kierkegaard à passer à l'attaque? Il ne l'avait pas préméditée. Durant des années, il avait semblé se destiner au pastorat. L'attaque fut le résultat dernier d'une suite de circonstances. Il nous faut en rappeler quelques-unes.

Dès sa première jeunesse, les fondations étaient posées. A vingt-deux ans, il avait senti, écrivait-il dans son journal, avec quelle force presque irrésistible un plaisir en appelle un autre ; il avait goûté les fruits de l'arbre de la connaissance, éprouvé un instant la joie de savoir, mais la connaissance n'avait gravé en lui aucune empreinte.

Il importe *de trouver la vérité, ce qui est pour moi la vérité, c'est celle pour qui je veux vivre et mourir.* Il prend sa décision : *Dès maintenant je veux avoir une activité intérieure.* Le jeune homme est conscient d'avoir *franchi le Rubicon,* parce qu'il a trouvé le sérieux qui sera désormais la base de sa vie.

Mais en fait de réalisations, les années qui suivirent apportèrent une série de décisions négatives. Ces refus pesèrent lourdement sur la vie de Kierkegaard : il rompit ses fiançailles, le mariage lui était interdit — pour quelque raison intime, incompréhensible à lui-même, en dépit des nombreuses explications qu'il en donne — mais il garda une fidélité absolue à celle dont il s'était séparé. Il n'embrassa aucune profession ; chaque fois qu'il voulait devenir pasteur, après avoir depuis longtemps passé les examens nécessaires, quelque chose venait s'y opposer.

Toutefois, ce fut précisément de cet élément négatif que naquirent

sa pensée et son œuvre d'écrivain. Chaque *non* libérait une ivresse créatrice.

Kierkegaard le savait : celui qui fut malheureux en amour saura, s'il est poète, chanter comme nul autre le bonheur de l'amour. Celui qui n'osa pas épouser Régine, écrivit peut-être sur le mariage les choses les plus profondes que contienne toute la littérature du monde.

Il en est de même de la foi. Celui qui ne peut faire sienne une foi réelle peut la prendre pour thème de ses réflexions et de ses écrits : *Un poète a chanté l'amour, un autre a chanté la foi, tous deux ont trouvé les paroles envoûtantes que n'auraient pu prononcer ni un époux ni un prêtre. C'est sans faillir à la sincérité qu'il décrit ce qui est précisément son moi le plus heureux, le meilleur... Dans ses rapports avec la religion, c'est un amant malheureux, non point un croyant. De la foi, il n'a que ce qui la précède : le désespoir, et du fond de ce désespoir, il désire ardemment le sentiment religieux.*

Mais en qualité de penseur, il voyait bien qu'il n'y avait là rien de positif. Comme chrétien, il estime que toute vie consacrée à la poésie est vouée au péché, car cela signifie : écrire au lieu d'être, s'occuper en imagination du bien et du mal au lieu d'être, penser la foi au lieu de la vivre.

Tel est le sérieux de Kierkegaard qu'il ne peut se satisfaire du jeu de sa création poétique et spirituelle, si extraordinaire qu'en soit le résultat. Ce qu'il écrit naît de ce sérieux que rien d'écrit ne peut satisfaire. C'est pourquoi ses œuvres sont si poignantes. Car jamais elles n'obéissent à son plaisir ou à son caprice.

Une chose, pour lui, reste toujours claire : il s'agit de passer de la réflexion à l'action, mais ce fut son destin et son secret, que ce passage n'eût jamais pu s'accomplir dans sa vie.

Nous voyons dans son journal ces alternances continuelles : il veut, puis il ne veut plus — ce sont des velléités, des acheminements, des hésitations. Il ne parvint à se décider que dans deux ordres d'idées : d'abord, dans ses résolutions négatives, dans l'acceptation consciente de leurs conséquences, dans la fidélité à ce qu'il avait repoussé ; et ensuite, dans son travail littéraire soutenu, où, sous des formes qui varient, il garde pour but unique d'éveiller l'attention d'autrui, de faire appel à l'individu.

Ce n'est qu'à la fin de sa vie, par sa lutte ouverte contre l'Église, par cet acte audacieux, engageant toute sa responsabilité, qu'il parut sur le point de résoudre ce problème existentiel ; mais une fois de plus, son action comme telle n'était que négative.

★

Comment Kierkegaard put-il supporter une telle manière de vivre et de penser?

Bien au delà de son interprétation dialectique du christianisme, de la différence qu'il fait entre une religiosité humaine et une foi chrétienne, sa piété personnelle est simple et naïve, comme si toutes ces pensées et leurs subtiles tortures étaient oubliées...

Il écrit : *La meilleure preuve de l'immortalité de l'âme, de l'exis-*

tence de Dieu..., c'est au fond l'impression qu'on en reçoit dans l'enfance et cela s'exprime ainsi : c'est tout à fait sûr, car c'est mon père qui me l'a dit.

Et plus tard, il affirme encore : *Dès la plus tendre enfance, c'est là vraiment la chose essentielle...*

A plusieurs reprises, il assure qu'il a vécu en secret et tout naturellement avec Dieu, comme un enfant avec son père. Il voyait partout que sa vie avait été dirigée, même si cela ne s'exprimait que d'une façon confuse.

Sans cesse, il parle avec simplicité de l'amour de Dieu, de l'amour infini, qui subsiste à jamais : *Oh! pendant que je dors, tu veilles; et si je m'égare tandis que je veille, tu tires de mon erreur une issue meilleure qu'elle ne l'eût été sans cela.*

Sur son lit de mort, il répond à ceux qui lui demandent s'il peut prier en paix : *Oui, je le puis. Je prie d'abord... pour que tout me soit pardonné. Puis je prie que me soit épargné le désespoir, à l'heure de la mort... Puis je prie qu'il me soit permis de prévoir quelque peu l'approche de ma dernière heure.*

Il avait demandé que l'on gravât sur sa tombe les vers du poète danois Brorson :

Un peu de temps encore
Et tout sera gagné,
Notre combat sur terre
Aura pris fin.
Alors je pourrai boire
Aux sources de la vie
Et pour l'éternité,
Parler avec Jésus.

Mais cette piété ne formait pas le thème de ses pensées et de ses actes. Elle est à peine sensible dans son œuvre, sinon dans quelques phrases de ses entretiens édifiants.

★

Cependant l'intention de Kierkegaard, lorsqu'il attaqua un certain christianisme, procédait du fond de sérieux qu'il avait établi en lui dès sa jeunesse ; tout en l'amenant à ces négations destructrices, ce sérieux demeurait le même, par le recours à une piété ingénue et enfantine. Mais à l'origine de son agression elle-même, il y eut un mobile bien défini.

Il ne voulait d'aucune révolution. Il ne voulait pas, par exemple, fonder une nouvelle Église. Il ne voulait rien avoir à faire ni avec les socialistes ni avec les libéraux, avec aucun des politiciens et agitateurs qui projettent la transformation des conditions sociales. Il protestait n'avoir rien de commun avec eux, quand ceux-ci cherchaient à l'annexer comme un des leurs. Il ne voyait dans ces diverses tendances que les déplorables moyens d'accélérer l'écroulement de notre monde.

Voulait-il peut-être combattre en chrétien pour le christianisme, être un nouveau martyr? Il déclarait explicitement : *Non, si mes actes devaient me conduire au martyre, ce ne serait pas pour le*

christianisme. Il le mettait trop haut pour avoir l'audace de se poser en témoin de la vérité chrétienne ; il ne voulait pas être pris pour ce qu'il n'était pas. Que voulait-il donc? Rien d'autre que la probité. C'est pourquoi il s'écriait au plus chaud de sa polémique :

Je veux la probité... Si notre temps veut honnêtement, ouvertement, nettement, se révolter contre le christianisme et dire à Dieu : nous ne pouvons et nous ne voulons pas nous courber sous cette loi! — Eh bien! soit, j'en suis.

Si l'on veut reconnaître devant Dieu que de tout temps les générations se sont permis d'atténuer graduellement le christianisme, jusqu'à en faire le contraire de ce qu'était celui des apôtres, que l'on avoue aussi ce désir qui est le nôtre de faire passer cela pour le christianisme — eh bien! si c'est là ce que l'on veut, j'en suis.

Mais il y a une chose que je ne veux pas... c'est de m'associer à ce christianisme officiel qui se donne l'apparence du vrai, à l'aide de camouflages et d'artifices.

C'est pour cette probité que je m'expose, mais je ne dis pas que ce soit pour le christianisme lui-même...

Si je me sacrifiais, ce ne serait pas pour le christianisme, mais uniquement parce que je voulais la probité... Je n'ose pas m'intituler chrétien, mais je veux la probité et je risquerai tout pour elle.

Parce qu'il est honnête, Kierkegaard se sent l'instrument de la Providence. Il est absolument certain, et c'est la seule fois de sa vie, que la volonté de Dieu est qu'il agisse comue il le fait en attaquant l'Église.

La probité est-elle pour lui la suprême exigence? Nullement, mais elle est la condition indispensable. C'est pourquoi il estime sa propre action avec la plus grande humilité. Il n'est pas le témoin de la vérité, le martyr, le défenseur du christianisme, il n'a d'autre devoir que de démasquer le mensonge.

Pourquoi? Kierkegaard voit son époque se précipiter dans le néant qu'est une introspection sans fond, un nivellement total, des apparences qui ne recouvrent rien ; il voit des faux semblants, des façades derrière lesquelles ne se trouve la garantie d'aucune valeur, des simulacres sans foi. Un renouveau de sérieux, dit-il, il ne faut pas l'attendre des épidémies, des famines et des guerres ; seules les peines éternelles seraient capables de faire que l'homme redevînt sérieux.

Dans cette situation désespérée, Kierkegaard exige de l'Église qu'elle reconnaisse loyalement que son action et sa doctrine ne représentent qu'un christianisme affadi et non celui du Nouveau Testament. Que cette probité existe réellement, que ce minimum soit obtenu, et alors on verra. Il n'est pas au pouvoir des hommes de diriger la marche de l'univers. Cette probité, il la voit s'exprimer sous la forme d'une sorte d'interrogation adressée à la divinité :

Si les choses prennent cette tournure, on verra si elles ont l'approbation de la Providence. Sinon, tout doit casser, afin que dans cette épouvante, surgissent des hommes capables de faire revivre le christianisme du Nouveau Testament.

★

Cette attaque contre l'Église nous semble simplement désastreuse, tout autant que la façon dont Kierkegaard interprète le christianisme. Celui-ci, devant avoir une permanence dans le temps et une stabilité dans le monde, dépend de l'Église. Qu'il en découle une adaptation, une atténuation, une dévaluation, le chrétien le sait depuis les premiers siècles : l'Église n'atteindra jamais sa perfection. Ce qui est chrétien en elle, c'est une interrogation perpétuelle, une échelle des valeurs, une exigence, une tâche, et tout cela, étant dans le monde, ne cesse d'être contaminé par lui. Détruire la gardienne de la tradition chrétienne dans le monde, l'Église, ce serait détruire ces valeurs.

De plus, en admettant qu'une dialectique dans l'absurde d'une subtilité aussi artificielle fût le seul moyen de sauver la foi chrétienne, et même s'il était juste de comprendre le christianisme dans ce sens, celui-ci serait inadmissible sous cette forme pour un esprit à la fois sain et honnête.

Bref, si cette interprétation était la bonne, le christianisme n'aurait aucun avenir. Kierkegaard, en travaillant à le protéger, n'aurait fait qu'une œuvre de destruction pareille, quoique d'une autre espèce, à celle qu'accomplissent les erreurs et les compromis.

La vie et la pensée de Kierkegaard n'apparaissent-ils pas comme un contresens? Le fait de s'exclure du monde et de la société, de s'interdire toute réalisation dans le monde n'est-il pas une sorte de suicide puisque cette foi n'est caractérisée que par des négations? Et cela de trois manières distinctes : en s'attachant à ce qui, pour la raison, est non seulement trop haut, mais simplement inadmissible ; en montrant que le croyant ne s'affirme essentiellement que dans la souffrance et dans le martyre ; enfin, en opposant un refus à toute réalisation dans le monde, au mariage comme à l'exercice d'une profession, et en s'y dérobant.

Kierkegaard lui-même ne le nie pas : il n'est pas un modèle, il ne possède aucune autorité, il ne montre pas la voie à suivre, il n'est pas un annonciateur.

★

Nous nous demanderons donc avec surprise ce qu'il était en réalité, quelle sorte d'homme, chargé de quelle mission, destiné à accomplir quelle œuvre? Nous le considérerons d'abord dans sa personne.

C'était un homme malheureux, à qui tout fut refusé, à part le génie de la pensée et de l'expression, la joie profonde de créer.

A l'âge de vingt-cinq ans, il écrivait : *Comme un sapin solitaire, égoïstement séparé du monde, et m'élevant toujours plus haut, je me tiens sans donner d'ombrage, et seul le ramier construit son nid dans mes branches*. Et encore : *Combien ce serait affreux, au jour du Jugement, quand toutes les âmes reviendront à la vie, de me tenir là tout seul, solitaire et inconnu de tous, de tous...*

Et sur son lit de mort, comme Boesen lui disait tout ce qu'il y avait eu de miraculeux dans sa vie : *Oui*, dit-il, *je suis très heureux,*

et je m'attriste aussi, car je ne peux partager ma joie avec personne.

Il parle de lui-même comme d'un sujet d'expériences, d'un cobaye de la destinée et, très jeune encore, il se dit que peut-être à chaque génération, deux ou trois victimes sont vouées à découvrir dans des souffrances terribles ce qui sera bienfaisant pour d'autres.

Kierkegaard était conscient de son destin, de cette privation otale de tout ce qu'il y a au monde d'humain et de réel. Une note de son journal, parmi tant d'autres, le dit : ... *maintenant que je m'entends si bien à être un homme solitaire, sans lien avec qui que ce soit...*

avec une seule consolation : Dieu, qui est amour,

avec le seul désir d'un ami à qui je pourrais appartenir totalement : le Seigneur Jésus-Christ,

avec le regret poignant de mon père disparu,

séparé plus profondément que par la mort du seul être vivant que j'aie aimé d'une façon définitive...

★

Et maintenant, voyons l'œuvre. A travers toutes ses décisions négatives, Kierkegaard nous découvre l'ébauche de ce qui aurait pu être. Rien ne nous montre mieux, sous ses multiples aspects, ce que peut être une vie d'artiste, celle qu'il laissa se perdre ; nulle part nous ne trouvons de conception plus haute du mariage et d'une religion humaine, celle qu'il ne veut pas appeler chrétienne. Son œuvre d'une richesse inouïe désigne les situations essentielles et les données premières de la vie humaine. Nous ne saurions retracer brièvement les mondes de pensée qu'il ouvre ainsi devant nous.

Mais tout demeure, chez lui, sous la forme de possibilités ; ce sont des pensées attribuées à ses pseudonymes, présentées comme des imaginations poétiques. Nulle part, ce ne semble être la vérité. Il y a sans cesse une déperdition dans cette prodigalité des formes d'une vie esthétique. Même ce qui paraît achevé, comme la conception du mariage, strictement morale, métaphysiquement établie, ou celle de la religion humaine, tout a sa limite. Rien n'ose s'affirmer.

C'est pourquoi nous sommes ballottés d'une chose à une autre sans pouvoir prendre pied — ne serait-ce qu'en acceptant ce christianisme poussé à l'absurde et qui ne se manifeste dans aucune résolution positive ; partout nous est interdit l'accès à ces domaines, aussi vainement proposé qu'à ceux où Nietzsche nous invitait : l'éternel retour, la vie dionysiaque, la volonté de puissance.

Et même Kierkegaard se refuse à agir pour ce christianisme dont il nous parle, il s'en tient à la probité. Il répète constamment qu'il ne possède aucune autorité, qu'il n'est qu'un « correctif ». Il se compare à un agent de police, à un espion au service d'en haut.

En effet, Kierkegaard et Nietzsche tenaient à rester dans l'équi-

voque : ils éclairent et en même temps, ils égarent. Ils exigent le sérieux le plus pur et ils se laissent aussi bien citer en témoignage par les charlatans. Ils sont des maîtres d'honnêteté et ils mettent à notre disposition des méthodes de pensée capables d'obnubiler la vérité. Ils provoquent chaque homme à être lui-même et ils soulèvent le tourbillon destructeur du nihilisme.

De là vient qu'il est impossible de les prendre pour guides. Mais toute pensée moderne serait insuffisante, qui n'aurait pas passé par l'épreuve de leur purgatoire, par cette critique qui met tout en question et vous poursuit jusque dans les derniers recoins où vous pensiez vous abriter ou vous défendre.

★

Je suis persuadé que ni théologie ni philosophie ne peuvent se fonder sur Kierkegaard. Cette position qu'elles adoptèrent voici quarante ans, ce n'était pas la conquête d'une assise nouvelle, c'était l'éveil après la torpeur.

Si nous voulons nous assimiler son œuvre sans nous laisser contaminer par elle, nous ne devons pas oublier ce qu'il nous dit : *Intellectuellement, le capital que je laisserai ne sera pas mince; hélas! je sais aussi qui héritera de moi, c'est ce personnage qui m'est si profondément antipathique : l'universitaire, le professeur. Et même si le professeur vient à lire ces lignes, sa conscience n'en sera pas troublée; non, il en fera également matière à enseignement.*

En effet, nous n'échapperons sans doute pas à ce danger en nous risquant à parler de Kierkegaard. Pour nous en tirer de notre mieux, il faut que, sans nous en tenir uniquement au capital intellectuel, nous nous laissions saisir par le sérieux de cette pensée.

Aujourd'hui, dans la tempête que traverse l'histoire, nous regardons dans le noir. Il est accordé à quelques-uns d'entre nous de s'arrêter un instant, comme sur une île bienheureuse qu'éclaire le soleil, et d'y méditer. Cette méditation fait croître la portée de Kierkegaard et de Nietzsche. Ils sont devenus des étoiles de première grandeur, devant lesquelles pâlissent les nombreux philosophes des XIXe et XXe siècles, depuis Hegel.

Pour parler dans ce style *histoire universelle* que Kierkegaard abhorrait, nous dirons qu'avec Hegel, a pris fin une chose qui s'était poursuivie durant des millénaires en dépit de maintes différences; c'était un tout dont les assises actuellement ébranlées apparaissaient comme des évidences. Depuis plus de cent ans, nous subissons une déperdition de substance constante et, en même temps, nous en savons toujours plus long.

En avançant vers ce monde nouveau, nous voyons Kierkegaard et Nietzsche pareils à ces oiseaux des tempêtes, avant-coureurs de catastrophes : ils montrent de l'angoisse, de la hâte, ils ont soudain la force et la clarté d'une haute envolée, et de nouveau, ils tournoient, titubent et se précipitent.

Ils savent eux-mêmes qu'ils sont des présages sur la mer; on peut s'orienter d'après eux, mais en se tenant à distance. Les suivre, eux-mêmes nous l'interdisent.

Des hommes comme ceux-là veulent exercer une influence, mais de telle sorte qu'ils appellent les autres à l'autonomie, qu'ils attendent d'eux toute décision, qu'ils ne la leur dictent jamais.

Car plus une époque, laissant se dénouer les liens de la tradition, tombe dans l'état de servitude qui est celui de la masse, plus forte devient l'exigence à l'égard de l'individu comme tel : être lui-même. Tout homme est une individualité ; c'est là le dernier élément essentiel à qui puisse se révéler l'être véritable.

Mais, pour l'invividu, ce qui importe par-dessus tout, plus se fait précaire la vie que nous menons, dans ses décors et ses fictions, c'est la probité.

Être loyal, être vraiment soi, c'est le but de Kierkegaard, d'accord en cela avec Nietzsche, et jusque dans la lettre. Mais tous deux, ils acceptent cette exigence jusqu'en ses vertigineuses profondeurs : qu'est-ce qu'être soi? Et qu'est-ce que la probité? Tous deux ont fait le tour de ces questions et les ont méditées jusqu'au fond.

Et cette exigence est terriblement restreinte. Peut-être n'y trouvons-nous pas encore ce qu'elle pourra éveiller un jour. Quand Kierkegaard et Nietzsche la formulaient, c'était parmi les richesses spirituelles de la tradition européenne. Mais seule à présent leur exigence demeure dans sa simplicité inexorable, tandis que, par un jeu de princes, ils ont fait subir à toutes nos richesses une critique qui, de chacune, faisait l'objet ou l'instrument de leur doute.

★

Ou bien y aurait-il davantage, chez Kierkegaard? Si nous laissions tomber ce qu'il y a d'absurde dans la foi chrétienne telle qu'il la comprend avec tant d'intransigeance, et que nous mettions aussi de côté la multitude de possibilités qui nous égarent, peut-être verrons-nous que Kierkegaard nous restitue avec une merveilleuse pureté l'éternelle vérité d'une religion humaine? Cette vérité enseigne :

l'immutabilité de Dieu, auprès de qui, chose à la fois redoutable et rassurante, tout est résolu et rien ne change plus ;

le fait que nous avons toujours tort devant Dieu, que toutes nos révoltes échouent devant l'éternité de son insondable profondeur ;

le fait que Dieu est amour infini, de sorte que, même dans l'épouvante, subsistera notre confiance dans sa Providence, alors que, tendus vers ce qu'elle pourrait nous dire, nous ne comprenons pas, cependant, son message toujours équivoque.

Mais même ces vérités éternelles, à cause de notre insuffisance à les exprimer, ne font qu'indiquer la possibilité d'une plénitude intérieure. Elles nous échappent, leur sens se dérobe. Il n'en est que plus admirable qu'elles durent à jamais.

Et nous trouvons encore chez Kierkegaard d'autres vérités tirées du sol biblique :

Le monde n'est pas conforme à un ordre, on ne peut l'y astreindre, il doit se transformer sans fin, échouer toujours et renouveler d'âge en âge ses tentatives.

De là vient l'inquiétude de notre âme qui ne trouve en ce monde

nul séjour définitif. Nous sommes capables de nous demander à la fois ce qu'est le salut éternel et le sérieux absolu, mais notre question reste sans réponse, nulle certitude objective ne nous est donnée.

★

Si notre recherche philosophique prend aujourd'hui conscience du moment de l'histoire que nous vivons,

si nous savons qu'il s'est produit un phénomène irrévocable, par quoi toute la condition humaine est bouleversée,

si nous voyons qu'aucun homme, aucun peuple ne peut faire face à cet événement à l'aide d'une réalité religieuse et morale qui permettrait de suspendre la catastrophe et qui favoriserait l'essor de l'homme.

si nous croyons apercevoir dans ce monde de plus en plus stérile des signes précurseurs de la fin de notre philosophie occidentale, elle qui formait pourtant, de Parménide à Hegel, une seule chaîne,

alors nous sentirons, dans cette époque de périlleuse transition, la valeur originelle de penseurs comme Kierkegaard ou Nietzsche, qui, en possession de tous les moyens que leur transmettait la tradition, ont fait éruption, pour ainsi dire, et qui nous sollicitent, mais ne nous montrent pas encore le chemin ;

alors nous cesserons d'attendre de la philosophie spécialisée du siècle dernier les bases et les valeurs du monde à venir, si féconde qu'ait pu être cette étude pour l'histoire de la pensée ; mais Kierkegaard et Nietzsche nous provoqueront plutôt à redécouvrir enfin les éléments originels de cette tradition.

Désormais, ce qui nous reste possible s'ouvre à nous. Quiconque a perdu toute confiance dans l'avenir, peut voir dans Kierkegaard et dans Nietzsche les signes de la fin. Mais pour une confiance qui se fonde implicitement en Dieu et dans les possibilités humaines, ces penseurs marquent un commencement en même temps qu'une fin. Ils ne nous indiquent sans doute ni le chemin ni la teneur de la vérité. Mais ils appellent à un sérieux sans illusions.

Si la philosophie nous semble perdre son importance aujourd'hui, à l'époque de catastrophes spirituelles et matérielles qui s'ouvre pour nous sur le monde à venir, la cause en est dans notre insuffisance envers elle.

La philosophie est à tel point le propre de la condition humaine, qu'elle doit trouver une forme nouvelle. Si, au sérieux de sa tradition répond notre propre sérieux, nous n'avons pas à nous sentir désemparés comme si nous étions en face du néant, nous ne sommes pas livrés à une liberté sans contenu existentiel.

Nous pouvons retrouver une échelle des valeurs et faire briller la lumière de la philosophie. Kierkegaard et Nietzsche nous ont ouvert les yeux. Il semble à celui qui a connu cette expérience qu'on lui ait rendu la vue. Ce qu'il reste à savoir, c'est ce que nos yeux verront et ce qu'il nous reste à vivre et à faire.

KARL JASPERS.

(Traduit de l'allemand par Hélène Naef.)

Kierkegaard et le protestantisme

Ce titre promet promet beaucoup plus que nous ne pourrons tenir. Il faudrait, pour traiter le sujet, écrire un volume, et, en tout cas, une fort longue étude. Quelques notes marginales ne seront quand même pas inutiles pour montrer quelle est la descendance actuelle du grand penseur protestant danois. Kierkegaard n'est pas un docteur. C'est un prophète. On trouve chez lui un message, non une leçon, encore moins un système. Ces constatations évidentes donnent le secret de son influence apparemment contradictoire, sur la théologie protestante, influence qu'on nous a demandé de préciser ici.

Deux types de penseurs peuvent se réclamer de lui. D'une part, les libéraux et les mystiques, attirés par le peu de cas qu'il a fait des structures institutionnelles de l'Église, par son rejet de l'intellectualisme et par le fidéisme subjectiviste de sa croyance. D'autre part, les traditionalistes et les orthodoxes, qui retrouvent chez lui le pessimisme paulinien, la corruption radicale de l'homme, l'angoisse du salut, et la gratuité toute-puissante de la grâce. Dans les faits, c'est cette seconde tendance qui a prévalu. Par l'intermédiaire de Karl Barth, Kierkegaard est avant tout considéré comme l'interprète abrupt du désespoir et de l'irruption imprévisible et brutale de Dieu dans l'homme. Le devenir dialectique mis en forme par Hegel est évacué au profit d'un *hic et nunc* dont aucun processus historique ne saurait rendre compte. On ne forcerait pas les termes de l'attitude kierkegaardienne, en affirmant que pour lui la raison aussi est une grâce, entendons par là qu'à ses yeux le mécanisme rationnel n'a pas d'autonomie créatrice : ou bien l'intelligence fonctionne à vide, et elle n'est alors qu'un artifice ; ou bien elle opère sur le concret du donné existentiel, et elle n'est que le compte rendu ordonné du réel vécu.

Le tocsin sonné par Kierkegaard a remis en question l'optimisme plus ou moins triomphant du « vicaire savoyard ».

Aux uns, il a rappelé que l'Église n'est pas un *établissement*, et qu'elle est, tout comme le croyant, en perpétuelle situation eschatologique. Aux autres, il a rappelé que la vie est un vrai drame, dont l'issue victorieuse est la sainteté plutôt que le bonheur. Avant de consoler, le christianisme expose, compromet son fidèle. La logique de la foi, si elle en a une, est celle du sacrifice, non de la réussite. La foi elle-même, ne se justifie pas rationnellement ; elle se montre, « elle est là ». Scandale pour le conformisme des bien-pensants, défi pour la négation des rationalistes, elle n'a d'autre évidence qu'elle-même, c'est-à-dire une référence exclusive à la transcendance qui bouscule et brise une immanence secrètement en mal d'idolâtrie. A la limite, l'Histoire n'est pas une sagesse, c'est un répit, un temps accordé à l'homme pour saisir son salut. Mais ce répit reste un drame, car il est court, et les valeurs qu'il nous impose ont quelque chose d'effrayant.

★

Un grand nombre des idées lancées à la face du temps par Kierkegaard, sont, si l'on ose employer ce mot quand il s'agit de lui, *conformes* à « l'être » protestant fondamental, à son *éon* profond. Sur le plan œcuménique, il est bien heureux que de telles idées remontent, pour une part importante à saint Augustin, lequel est antérieur et au protestantisme et au catholicisme, au sens historique et confessionnel de ces mots. Sentiment accablant du péché, engagement personnel du croyant, son impuissance à « faire » son salut, son unique recours à la grâce, sa norme spirituelle trouvée dans la Bible, non pas révélation *par excellence* de Dieu, mais sa révélation *unique*, tout cela fait partie des traditionnels *loci communes* du protestantisme. Barth, Brunner, Karl Heim (1), W. Vischer, Roger Mehl, Oscar Cullmann, R. Niebuhr (2), sans parler des innombrables auteurs de théologies bibliques (3), de quelques grandes écoles de théologie comme celle de Lund (Nygren, avec « Éros et Agape ») ou de quelques grands penseurs œcuméniques comme Berdiaeff, tous ces théologiens, dis-je, ont travaillé ou travaillent sur cette base, non sans de sensibles différences, d'ailleurs.

Pour ne pas allonger une liste de noms et d'ouvrages qui donnerait à cette courte étude le caractère, inutile ici, d'un

(1) *Die Weltanschauung der Bibel*. Leipzig, 1928. Voir aussi : *Glaube und Denken*. Berlin, 1931.

(2) *Faith and History*. New-York, 1954.

(3) Par exemple les *Cahiers théologiques de l'actualité protestante*. Neuchâtel et Paris.

catalogue, dégageons certains des thèmes essentiels qu'a suscités l'influence de Kierkegaard, qu'elle soit consciemment acceptée, ou inconsciemment respirée dans le milieu théologique.

— Réintégration de la vision eschatologique du Royaume de Dieu, d'où tout progressisme humaniste et évolutionniste est exclu. La « fin » de l'histoire, aux deux sens du mot fin, sera un acte libre de Dieu.

— Élimination de la notion de droit naturel et universel, au profit de la seule révélation dans la Bible.

— Place centrale donnée à la Christologie contre toute théologie qui ne le proclamerait pas seul Seigneur.

— Lecture nouvelle de l'Ancien Testament (ou plutôt renouvelée !) par la typologie, qui saisit les types chrétiens fondamentaux dès les premiers mots de la Genèse.

— Accentuation de l'élément doctrinal dans la piété, sur la base de « l'Écriture ». D'où le rejet de la « théologie de l'expérience ».

— Restauration de la notion d'Église, conçue comme la société appropriée à la parole de Dieu, qui s'y fait entendre là et pas ailleurs.

— Par suite, renouveau liturgique (1), sacramentel (2), institutionnel (3), et communautaire (4).

— Effort œcuménique marqué par la confrontation des doctrines, le souci existentiel de l'incarnation sociale du fait chrétien, le tout axé sur la « Foi de Nicée », c'est-à-dire sur les documents (Nicée-Constantinople, Calcédoine) qui définissent la divinité métaphysique de Jésus.

★

Cette courte nomenclature, réduite à l'essentiel, souligne à elle seule le paradoxe kierkegaardien. Que le grand individualiste soit, pour une part, à l'origine du renouveau de l'ecclésiologie et de la dogmatique dans le protestantisme, voilà qui est bien fait pour nous étonner. En réalité, l'orthodoxie avant d'être un système, est un tour d'esprit. Psychologiquement Kierkegaard est un esprit absolu. Un théologien fidéiste et libéral, même s'il accepte une partie importante de son message ne peut donc vraiment être son disciple. Non

(1) Mouvement « Église et Liturgie » dès 1931. Lire *Traité de liturgique* par R. Paquier, 1954, Neuchâtel.

(2) *Travaux de O. Cullmann*, de Ph. Menoud, de Marc Boegner.

(3) *Travaux de J. L. Leuba*, de von Allmen, etc...

(4) *Travaux de Max Thurian*, Bonhoffer, « Frères de Tézé », communauté de Grandchamp, etc...

certes que le théologien libéral ne veuille pas croire à l'Absolu. Il y croit. Et il y croit si bien qu'il se refuse à en saisir la formulation adéquate dans des doctrines où la part de l'homme est trop grande. Pour lui les dogmes sont « militants », ils ne sont pas encore « triomphants ». Et les impératifs confessionnels dont ils sont souvent assortis ne les corroborent d'aucune manière. Car ce sont alors les fondements de l'autorité qui sont mis en cause. Et ils sont souvent d'une extrême fragilité...

Les théologiens protestants non-barthiens, — disons pour faire vite les théologiens libéraux actuels, — acceptent la conception dramatique et angoissante de la vie telle que Kierkegaard l'a décrite. Ils l'acceptent spirituellement au nom du sentiment du péché. Mais *doctrinalement* ils récusent les conséquences qu'on en tire.

Les théologiens libéraux se réclament aujourd'hui non seulement d'Augusta Sabatier, mais, eu égard aux problèmes actuels, d'Albert Schweitzer. On les groupe sous le nom « d'École de l'eschatologie conséquente ». Les principaux noms à connaître sont ceux de Martin Werner (Berne), Fritz Buri (Bâle) (1), Ulrich Neuenschwander (Berne) (2) et Henry Babel (Genève) (3). Le célèbre théologien de Marburg, R. Bultmann, leur a apporté une retentissante adhésion sur la question du mythe et sur la nécessité de « démythiser » (Entmythologisierung) le cadre temporel des Évangiles (4). Le monde quelque peu fantastique où se meut Kierkegaard n'est pas le leur. En insistant sur le côté éthique de l'engagement chrétien, ils restent fidèles à Kierkegaard, mais sans donner à la notion d'angoisse et de désespoir le caractère unilatéral et fabuleux où se complait le penseur danois. Ils estiment que l'homme n'est pas, devant Dieu, dans une attitude terrifiante de solitude absolue. Une telle attitude leur paraît ne pas tenir compte de l'enseignement du Nouveau Testament, plus simple et plus réaliste. Ils ne sont pas loin de penser qu'en affirmant théologiquement la corruption totale de l'homme il la supprime spirituellement. En effet : ce qui crée le drame, c'est la dualité, l'ambiguïté de l'homme, *en même temps* ange et bête. Faites de l'homme uniquement l'un ou l'autre, et vous supprimerez radicalement le drame en supprimant le problème. C'est l'affrontement intérieur des deux hommes qui détermine la vraie angoisse, et aussi le vrai

(1) *Theologie der Existenz*, 1954.
(2) *Die neue liberale Theologie*, 1953.
(3) *Pensée d'Albert Schweitzer*, 1954.
(4) Sur cette controverse, voir JASPERS, *Wahrheit und unheil der Entmythologisierung*, 1953.

désespoir s'il n'y avait pas l'issue de la transcendance. Ce n'est pas, bien au contraire, atténuer le sentiment du péché : c'est lui donner sa dimension authentique, en lui assignant sa vraie base.

Les théologiens dont je parle, s'ils se gardent à « droite », se gardent aussi à « gauche », du côté des disciples non chrétiens de Kierkegaard qui dépouillent le concept d'angoisse du caractère essentiellement éthique qu'il avait chez lui. Pour eux l'angoisse devient purement métaphysique : il s'agit de l'absurdité de la situation de l'homme devant le mystère de sa destinée et devant les antinomies auxquelles se heurtent les ultimes démarches de la raison. Le professeur Auguste Lemaitre l'a bien noté :

« Les *philosophies de l'angoisse* que nous présente l'existentialisme contemporain perdent souvent l'accentuation morale qui caractérisait la pensée de Kierkegaard, père de cet existentialisme. L'inquiétude de l'homme d'aujourd'hui ne s'exprime pas dans le style d'un Luther s'écriant : « Que ferai je « moi pécheur, pour me présenter devant le Dieu saint? » C'est bien plutôt le « pourquoi »? de la créature désemparée *(Hilflos)*, jetée dans le monde par une puissance inconnue, et invitée à se débattre tout au long d'une existence dont elle ne comprend ni la valeur, ni le but. C'est le trouble de l'être fini devant l'infini du réel et de la pensée. C'est l'émoi devant le mystère de la vie et de la mort. (*Sein zum Tode* d'Heigegger). L'angoisse est souvent plus métaphysique que morale. Qui suis-je? Qu'ai-je à faire ici-bas? La liberté par laquelle j'entends m'affirmer a-t-elle, en soi, ou hors de soi une loi qui lui soit imposée par un Dieu? Que signifie le péché si Dieu n'est plus qu'un vain mot (1)? »

D'autres réserves que nous formulerons à l'égard de la pensée de Kierkegaard tiennent au rôle très limité qu'il accorde à l'histoire (comme Barth) et même à l'histoire incarnée, concrète, que nous présente le Nouveau Testament.

Comment maintenir entre Jésus-Christ et moi un rapport de proximité comparable à celui qui m'unit à mes contemporains?

On fait volontiers à Kierkegaard l'honneur d'avoir dit avec force que devenir chrétien c'est *devenir contemporain du Christ*. Dans ce qu'elle a de juste, cette pensée se rencontre chez bien des théologiens de l'expérience, en particulier chez W. Herrmann et G. Frommel. Kierkegaard lui a, il est vrai, donné une forme originale. Pour lui, si tout homme peut devenir contemporain du Christ, c'est que la vie du Christ

(1) *Dogmatique protestante*. Genève, 1954, p. 210.

sur la terre, l'histoire sacrée, se trouve en dehors de l'histoire. Christ est l'absolu ; face à lui il n'est qu'un temps : le présent, qu'une situation : la contemporanéité. Les siècles écoulés ne changent pas Christ et ne révèlent pas davantage ce qu'il fut, ce qu'il est. Mais cette vérité n'est accessible qu'à la foi qui reconnaît en Christ une personne étrangère à l'histoire.

Cette argumentation du philosophe de l'absolu chrétien ne nous convainc pas. Elle se heurte à bien des objections :

Manifestation de l'absolu, le Christ n'est pas l'absolu au sens métaphysique du terme ; il est entré dans l'histoire pour y être et y demeurer agissant.

Le Christ est une personne humaine, qui appartient à l'histoire. En individualiste radical, critique des Églises établies, Kierkegaard n'a pas vu, à côté de l'Église qui nous voile le Sauveur, l'Église qui nous le montre, et nous en permet la rencontre, par la prédication, le témoignage, l'éducation religieuse.

Entré dans l'histoire, le Christ y pénètre pour la déterminer, l'orienter, l'enrichir, en même temps que pour la juger. Il y provoque, dans des individus et dans des groupes, des expériences morales et spirituelles, appelées à modifier le visage de l'humanité.

Nous n'avons besoin ni d'une métaphysique de l'absolu, ni d'une condamnation de l'histoire, pour dire : Jésus est un vivant, et pour connaître une situation qui nous permette le rapport personnel, et actuel avec lui, le regard salutaire vers le Sauveur (1).

« Je veux un corps » gémissait Kierkegaard. Cette plainte, qui s'explique peut-être par son propre physique, laid et contrefait, a cependant un autre sens : il faut un corps à l'idée, il faut une incarnation à Dieu. Mais Kierkegaard en a-t-il toujours compris les conditions réelles?

De plus, le christianisme sombre et amer qu'il décrit n'oublie-t-il pas l'une des valeurs les moins contestablement évangéliques, je veux dire la joie? Si l'on tient au mot, il y a une dialectique de la joie, tout comme une dialectique du désespoir. Albert Schweitzer ou Berdiaeff dont nul ne contestera qu'ils n'aient au plus haut point le sentiment du tragique de la vie, ont su montrer, à côté du tragique, et plus haut que lui, les grandeurs messianiques de la création et de la joie...

(1) Auguste Lemaitre, *op. cit.*, p. 146 et assim.

★

Nous ne pouvions apporter ici une critique ordonnée de l'œuvre de Kierkegaard, ni montrer en quoi les thèses de la néo-orthodoxie lui doivent leur part de vérité et leur plus grande part d'erreur.

Mais quelques réserves qu'on puisse ou doive faire sur cette œuvre, il faut saluer en elle l'un des plus puissants avertissements qui aient été donnés aux Églises chrétiennes. Faible sur le plan du système, elle est en un certain sens au-delà de la critique. Elle articule une immense exigence d'authenticité.

Ce grand anarchiste, ce prophète accusateur, ce puissant rhapsode a démasqué quelques-uns de nos plus redoutables démons : l'idolâtrie, l'intellectualisme, le bon-garçonnisme religieux, la profanation élégante ou codifiée du sacré. L'apocalypse sociologique et culturelle où nous sommes entrés réclame de rudes bergers plus que des hommes distingués.

En face des Joseph Prudhomme et des Homais qui encombrent les sanctuaires, — comme aussi les places publiques, — il nous faut, selon la forte expression de Hugo, l'injustement dédaigné, « des hommes qui pensent à autre chose ».

GEORGES MARCHAL

Pasteur, chargé d'un cours libre
à la Faculté de théologie protestante de Paris.

Le vrai visage de Kierkegaard (1)

*On sait le succès considérable obtenu depuis une vingtaine d'années dans tous les pays du monde par la philosophie de Kierkeggard. Cette philosophie s'est développée sous l'influence de la philosophie hégélienne et comme sa vivante antithèse. Il est d'autant plus remarquable que sa résurrection aujourd'hui soit contemporaine de la renaissance de l'hégélianisme, au moins dans son prolongement marxiste, qui, sous un aspect différent, en est aussi, d'une certaine manière, l'antithèse. Mais s'il est vrai qu'une dialectique de l'esprit s'est changée dans le marxisme en une dialectique matérialiste, l'originalité de Kierkegaard par rapport à Hegel, c'est au contraire de maintenir, contre la valeur absolue de l'idée, la valeur absolue de la conscience individuelle, de considérer l'être véritable comme se révélant non pas dans l'objectivité de la connaissance, mais dans la subjectivité de l'existence, de sacrifier le crédit accordé à l'histoire, dont tout être serait seulement un anneau, au profit de l'instant où s'opère pour chaque être la relation immédiate du temps et de l'éternité. C'est la philosophie de Kierkegaard qui est à l'origine de la doctrine que l'on appelle aujourd'hui l'*existentialisme *: celle-ci a reçu elle-même des formes très différentes dont certaines, par leur caractère fondamentalement négatif, sont très éloignées de la pensée de Kierkegaard, et, bien qu'elles soient dans leur inspiration essentielle à l'opposé du marxisme, cherchent souvent à obtenir avec lui une convergence qui se révèle toujours comme chimérique.*

★

Après tant de travaux consacrés à Kierkegaard, Pierre Mesnard dans son ouvrage le Vrai visage de Kierkegaard (2) *a cherché à nous en restituer le vrai visage. Il en a accusé les traits avec une singulière vigueur. Au lieu de rassembler d'abord les pièces dispersées de cette philosophie, de manière à y retrouver un système, Pierre Mesnard a appliqué à Kierkegaard une méthode qui se trouve pour ainsi dire exigée par le postulat fondamental de cette doctrine : c'est que, si la véritable philosophie est une philosophie de l'existence, il faut qu'elle exprime l'existence de celui qui l'a créée et qu'elle trouve dans cette*

(1) Ce texte est extrait des Comptes-Rendus de l'Académie des Sciences morales, séance du 20 juin 1949.

(2) Cf. Pierre Mesnard, *le Vrai visage de Kierkegaard*, Beauchesne édit. Paris, 1948.

existence même à la fois l'origine d'où elle dérive et l'expression qui la manifeste. Il importait donc tout d'abord de soumettre Kierkegaard, comme le disent les modernes, à un examen psychanalytique. Or nous voyons que Kierkegaard a subi sans doute un double traumatisme dont sa philosophie est le reflet : à l'égard de son père, ce fut la découverte d'une faute religieuse commise par lui autrefois, et qui consistait sans doute dans la malédiction de son créateur, qui devait faire peser sur lui et sur sa famille entière une angoisse invincible, la menace d'un châtiment inexpiable; à l'égard de sa fiancée, ce fut la rupture de sa propre promesse, qui devait le conduire pendant sa vie tout entière à méditer à la fois sur la triple antinomie du possible et du réel, du sensible et du spirituel, de l'obligation que le monde nous impose et de la grâce qui nous en délivre.

M. Mesnard a analysé ces différentes oppositions avec beaucoup de subtilité et de délicatesse. Il a montré comment la pensée de Kierkegaard se trouvait tout entière annoncée et préformée dans sa thèse de doctorat sur le concept d'ironie, *le propre de l'ironie étant d'être une dérision à l'égard de toutes les apparences que le monde nous montre, par une sorte d'évocation d'une existence plus profonde qui nous les fait toujours paraître misérables. De là cette sorte d'exercice de la négation pure qui nous permet de réaliser une parfaite libération de notre esprit à l'égard de la servitude de l'objet; et de goûter, par exemple dans le mythe,* le plaisir sans égal de la possession fictive, *en nous abandonnant à tous les jeux de l'imagination poétique. M. Mesnard nous montre, ce qui avait échappé à beaucoup de critiques, le rôle joué par le concept d'ironie dans tout le développement de la doctrine kierkegaardienne. C'est lui qui est à la base de la distinction fondamentale des trois stades de la vie : le* stade esthétique, *qui consiste dans une sorte de jeu perpétuel avec les apparences, qui ne connaît de l'instant que sa fugivité, qui a pour maxime le* carpe diem, *qui fait l'expérience de toutes les possibilités, de toutes les séductions, qui a un caractère* démonique, *et dont le modèle le plus pur se trouve réalisé par le Don Juan de Mozart; le* stade éthique, *qui introduit dans l'existence le sérieux de la réflexion et du vouloir, qui substitue au moment qui passe la promesse temporelle du* toujours, *comme on le voit lorsque l'amour se réalise dans le mariage, qui met en jeu le choix et l'engagement là où l'esthétique refusait l'un et l'autre*; le stade religieux *enfin, qui abolit l'instant et le temps en faveur de l'éternité, et qui dépasse la généralité de la loi en tant qu'elle est le domaine propre de l'éthique, par une sorte de retour apparent à l'esthétique, mais où l'individu, au lieu de n'avoir affaire qu'à lui-même, se trouve tout à coup en tête à tête avec Dieu. Comme dans le stade esthétique l'homme se détache du monde par la poésie, dans le stade religieux, il s'en détache par la souffrance. Mais la souffrance est l'ombre du bonheur des élus. Le poète dépasse tout ce qui lui est donné, mais par l'imagination et dans le sens de l'extériorité; l'homme religieux le dépasse par la souffrance et dans le sens de l'intériorité.*

Cependant l'originalité de Pierre Mesnard, c'est d'avoir essayé de situer la position de Kierkegaard à l'égard des trois stades de l'existence. Le stade religieux apparaît comme étant la fin et le

dénouement des deux autres. Mais Kierkegaard y est-il entré? Trouve-t-on dans son œuvre autre chose qu'une aspiration vers lui et qui montre assez que, s'il en a le sentiment, c'est comme d'un manque et non point comme d'une plénitude? L'éthique est une transition du poétique au religieux. Mais il y a des témoins de la vérité religieuse : et le propre de la religion, c'est d'avoir besoin de témoins. Or Kierkegaard a reconnu qu'il n'en était lui-même que le poète. *Poète de la religion, cette expression est une sorte de contradiction. En-deçà de l'éthique, le religieux retrouve ici l'esthétique. Et comme l'ironie était une dérision à l'égard de l'apparence, qui ouvrait un chemin de l'esthétique à l'éthique, l'humour est une dérision, mais chargée de sympathie, à l'égard du monde, et qui, au-delà de l'éthique, ouvre le chemin de la religion. Et Pierre Mesnard suggère qu'à mesure que le penseur s'approche davantage de la religion, le propre de l'ironie est de se convertir en humour.*

Comment conclure sur Kierkegaard? Pierre Mesnard a bien raison de relever cette comparaison ridicule qui ferait de lui le Pascal du Nord. *C'était d'abord un dandy impuissant et révolté. On ne s'étonne donc pas de la valeur qu'il attribue à l'existence, à l'individu, à l'affectivité, à un transcendant qui est hors d'atteinte, mais qui disqualifie toutes les démarches de la vie commune. Il est toujours en guerre contre le social, le général et le rationnel. Il emploie toujours avec prédilection les mots de paradoxe et d'absurdité. De là l'attrait qu'il inspire à beaucoup de nos contemporains. Il ne nous parle jamais que de lui; l'événement qui explique toute sa philosophie, ce sont ses fiançailles rompues avec Régine Olsen. Il en a tiré, il est vrai, une interprétation admirable, en montrant le rôle non seulement du ressouvenir, mais de cette transfiguration spirituelle qui donne aux choses que nous n'avons pas possédées une signification plus profonde et plus pure. Il s'est enfermé dans sa subjectivité, il a cherché à accroître jusqu'à l'éclatement la conscience de soi, mais il a senti l'intervalle qui la séparait de la conscience absolue, qui est celle de Dieu. Et il n'a cessé d'éprouver l'impossibilité de le franchir, comme on le voit par l'intensité même que prenaient en lui les sentiments négatifs, l'angoisse, le désespoir, l'expérience de la souffrance et du péché, où il apercevait sans doute une promesse de joie et de pardon, mais à laquelle il n'a jamais eu la force de s'abandonner. Pierre Mesnard a réussi à mettre en lumière avec une extrême probité et une extrême pénétration le visage de ce philosophe si célèbre et si méconnu : son livre marque une étape très importante dans l'étude d'un penseur qui continue à agir d'une manière puissante sur la philosophie de notre temps et dont le complexe, comme celui de beaucoup d'hommes, est fait d'une ambition spirituelle sans mesure, associée au sentiment d'une misère personnelle où il se complaît encore quand il aspire à s'en délivrer.*

Louis Lavelle.

Points d'interrogation

De toutes les questions qu'on peut être tenté de se poser à l'occasion du centenaire de Kierkegaard, il en est une qui surpasse toutes les autres en importance. Personne à la vérité ne peut se flatter d'avoir à sa disposition tous les éléments nécessaires pour y répondre en connaissance de cause. On peut d'ailleurs observer que l'historien le mieux informé n'est probablement pas particulièrement qualifié pour la résoudre. C'est celle de savoir jusqu'à quel point, au moment précis de l'histoire de la philosophie où nous sommes parvenus, l'influence du philosophe danois a chance de s'exercer encore de façon décisive.

Si je crois devoir poser cette question, c'est qu'en principe je peux apparaître à certains comme tenu de prendre ici personnellement position. Dans la mesure où on s'est obstiné à m'appliquer l'épithète « existentialiste chrétien », on a admis — de façon en réalité assez inexacte — que j'avais la prétention de me présenter à quelque degré comme un continuateur de Kierkegaard. J'ai cependant toujours pris soin de remarquer que j'ai connu son œuvre très tardivement et de façon, d'ailleurs encore aujourd'hui, très incomplète.

Il me semble qu'il faut partir ici de certaines données difficilement contestables. Il est impossible de nier qu'en fait depuis trente ou quarante ans en Allemagne, depuis un peu moins longtemps en France, l'influence de Kierkegaard s'est exercée à la façon d'un ferment, ou en un autre langage qu'elle a contribué de façon effective à l'élargissement de l'horizon philosophique.

D'autre part, je serais fortement tenté de dire que cette action s'est exercée avec une efficacité maxima dans le domaine théologique ou dans les régions philosophiques limitrophes. Cela est vrai, me semble-t-il, de tous les théologiens protestants contemporains de quelque importance, mais aussi, bien que dans une mesure sans doute moindre, des théologiens catholiques pour autant que ceux-ci ont refusé de se cramponner à certaines positions traditionnelles. Je serais porté à penser que sur ce terrain les avertissements fondamentaux de Kierkegaard conserveront longtemps leur valeur, car on ne voit que trop dans quel « sommeil dogmatique » risquent toujours de s'engourdir les théologiens essentialistes. Ceci ne veut d'ailleurs nullement dire selon moi que la théologie puisse s'engager à fond et sans réserve, sans contrepartie, sur la voie ouverte par

le penseur danois ; et personnellement, j'avoue même que je ne le crois pas. Je serais porté à penser que le message de l'Église tel qu'il a été élaboré par les docteurs en connexion avec les témoignages des Saints, dépasse en tous sens les positions définies par Kierkegaard. Mais il aura eu le mérite insigne d'appréhender plus profondément, plus intimement peut-être qu'aucun philosophe avant lui la nature et les implications du « Je crois ». Peut-être à cet égard, ne serait-il pas absolument faux de comparer l'influence de Kierkegaard sur le plan de la foi à celle de Descartes sur le plan de la pensée rationnelle. Mais cela, bien entendu, demanderait à être nuancé.

Il me paraît, en revanche, que plus on s'éloigne de ce foyer, plus l'action possible de Kierkegaard aujourd'hui apparaît problématique. Se tromperait-on en disant que dans ce cas comme dans celui de Marx de façon convergente, la réflexion philosophique sera appelée, au cours des années qui viennent, à s'attacher avec une attention renforcée à l'examen des positions centrales de Hegel? Heidegger, cet été, dans les explications qu'il a été amené à donner à Cerisy-la-Salle, a rappelé opportunément que la pensée de Kierkegaard, malgré les oppositions si souvent signalées, reste enracinée dans celle de Hegel. On sait bien, d'ailleurs, qu'elle communique directement avec celle qui s'exprime dans les écrits de jeunesse de Hegel. Je ne veux d'ailleurs pas dire par là qu'il puisse s'agir pour la philosophie d'un retour à Hegel : je pense seulement que les philosophes-créateurs, bénéficiant des éléments nouveaux dont on dispose depuis un certain nombre d'années, auront à s'attacher à un examen critique plus précis, plus rigoureux des positions hégéliennes que celui auquel il a été procédé jusqu'à présent. Sans doute devra-t-il porter aussi sur la dernière philosophie de Schelling, sur laquelle vient de paraître un livre d'une extrême importance et qui aux yeux de Heidegger renouvelle entièrement la question.

C'est à partir de là qu'il conviendra d'examiner, en admettant, ce qui est certain, que ces positions doivent être dépassées, si c'est dans le sens historiquement représenté par Kierkegaard que ce dépassement devra s'effectuer — et cela peut paraître assez douteux. Je me bornerai à mentionner un point qui me paraît d'une très grande importance : je veux parler de l'inter-subjectivité. Peut-on dire qu'elle ait réellement sa place dans la pensée kierkegaardienne? Dans son volumineux ouvrage, *Kierkegaard et le Séducteur*, Walter Rehm, parlant du problème des pseudonymes chez le philosophe danois, a pu dire comme allant de soi que ce dernier ne connaissait pas la relation authentique, profonde entre un *moi* et un *toi*, celle qui comporte des obligations et des responsabilités. (Loc. cit. page 59.) Or il m'était arrivé de me demander si, en recourant aux pseudonymes, il n'avait pas en quelque manière anticipé sur la philosophie dramatique d'un Dostoïevski ou sur les tentatives faites plus récemment en France pour réaliser une conjonction du théâtre et de la philosophie. Mais il est à craindre que ce rapprochement ne soit sans fondement. Kierkegaard semble bien s'en tenir à un jeu de miroirs, d'ailleurs infiniment

subtil, à un théâtre d'ombres ; et par là il reste prisonnier d'un idéalisme d'ailleurs profondément renouvelé. Mais cet idéalisme, je suis porté à croire que nous avons toutes les raisons de le tenir pour profondément suspect, car, en définitive, il ne peut aboutir qu'à une philosophie de l'échec. Mais peut-on s'établir, comme l'a cru par exemple Jaspers, dans une semblable philosophie? N'est-elle pas en dernière analyse le simple retournement d'une philosophie du succès qui contient en elle-même sa propre condamnation, non sans entraîner avec elle ce qui n'en est que le contre-pied?

A moins que je ne me trompe, et qu'il n'y ait dans cette pensée dont les détours et les sinuosités volontaires sont innombrables de quoi dépasser l'idéalisme ; mais cela, il faudrait le démontrer.

GABRIEL MARCEL,
de l'Institut.

Le mythe du séducteur

Mais donnez-moi donc un corps !
S. K.

En 1840, Sören Kierkegaard, qui a vingt-sept ans, se fiance à Régine Olsen qui en a dix-sept. Un an plus tard, il rompt ses fiançailles — et écrit le *Journal du Séducteur*. Désormais, pour reprendre la formule de Ruttenbeck que Karl Koch cite à son propos, il sera encore *dans le monde*, mais ne sera plus *du monde*, menant une existence d'ermite laborieux.

En fait, toute l'aventure intérieure de Kierkegaard gravite autour de ces fiançailles rompues, et rompues sans motif apparent, sans explication clairement formulée.

Kierkegaard aimait Régine Olsen. Du moins aimait-il surtout son amour pour elle — qui ne l'empêchait pas de voir en face les risques qu'il comportait. Peut-être était-il effrayé par l'abîme qu'il pressentait entre sa conception de l'existence et celle que pouvait se faire une jeune personne de dix-sept ans, probablement assez futile, sinon simpliste ; c'est en tout cas l'une des explications que lui-même donnera de son attitude : *Je suis tel un tireur dont l'arc est tendu comme rarement arc le fut, mais auquel on propose un but à cinq aunes de distance. Pour pouvoir aimer, j'ai dû éloigner l'objet...* Toujours est-il que, feignant d'avoir agi en séducteur cynique, il va jouer la comédie de la cruauté gratuite, de la désinvolture, pour éloigner Régine de lui : ainsi naît le *Journal du Séducteur*. Ce qui ne l'empêchera pas, deux ans plus tard, lorsqu'il apprendra le mariage de son ex-fiancée avec Fritz Schlegel, de *marquer le coup* assez durement. Il a voulu que Régine ne fût pas sienne ; il ne peut se faire à l'idée qu'elle soit la femme d'un autre.

Ce n'est pas la seule étrangeté de cette affaire, dont çà et là, dans son œuvre, certains demi-aveux suggèrent une autre interprétation : *Il y a quelque chose d'incorporel en moi... Au fond, je vis dans un monde d'esprits... Mais donnez-moi donc un corps!* Et n'oublions pas cette *écharde dans la chair* qu'il confesse à mots couverts, et qui a incité plus d'un psychanalyste à parler, à son propos, d'impuissance caractérisée.

★

A mon sens, cette impuissance n'est guère douteuse. Encore convient-il de s'entendre sur le sens et la valeur des mots.

L'impuissance n'est qu'un mot en effet. Je veux dire que, dans

la mesure où elle ne s'explique pas par un état ou un accident *physiologiques* (ce qui ne semble pas être le cas pour Kierkegaard), elle est non point une cause, mais un effet. La psycho-pathologie sexuelle a démontré à suffisance que toute impuissance est un phénomène second, d'origine essentiellement psychique (au même titre par exemple que l'homosexualité, qui peut être d'ailleurs considérée comme l'une de ses formes).

Il arrive fréquemment que l'impuissant psychique refuse lui-même d'avouer, de s'avouer son *infirmité* et sa nature véritable comme ses causes, se leurre sur les unes et les autres, leur veuille des *raisons supérieures,* leur propose des interprétations qui satisfassent son complexe d'infériorité ou de culpabilité — et finisse par y croire en toute sincérité, quitte à bâtir de toutes pièces un *système* qui les justifie. Parlant précisément de Kierkegaard, le psychanalyste danois Kort Korsten note : *Concevoir son existence comme une œuvre finalisée déroulant son scénario suivant une intention progressivement dévoilée, c'est la manifestation la plus nette du délire d'interprétation, maladie mentale consistant en ce que le malade explique les événements de sa vie par un seul point de vue, faux et unilatéral, posé* a priori. Il semble bien qu'on puisse voir une manifestation de cette *Auslegungspsychose* dans la *littérature* dont Kierkegaard enrobe sa rupture avec Régine, dans l'acharnement qu'il met à la détacher de lui en se faisant passer à ses yeux pour un cynique *séducteur,* dédaignant de jouir de sa victime une fois qu'il l'a réduite à merci.

Jusque sur son lit de mort, Kierkegaard s'emploiera ainsi à expliquer, à justifier sa rupture avec Régine d'une manière qui permette de l'interpréter comme une décision et une victoire spirituelles : *Je n'ai pas pu entrer dans les catégories humaines ordinaires,* dira-t-il à son ami Boesen... *J'en ai conclu que ma tâche était celle de* l'extraordinaire. *Là était l'obstacle à mes rapports avec Régine. J'avais cru que cette situation pourrait changer, mais c'était impossible, et c'est pourquoi j'ai rompu...* Et M. Pierre Mesnard, dans *le Vrai visage de Kierkegaard,* note à son tour : *Dans le* Journal *de 1847 et de 1849, « l'écharde dans la chair » est devenue un complexe psychologique, rançon de toute vie spirituelle authentique. Cette écharde a brisé son existence une fois pour toutes, dans le sens du fini, mais il ne s'en meut que mieux dans le sens de l'infini : « Grâce à cette épine dans le pied, je saute plus haut que ceux qui ont la jambe intacte... »* Le psychanalyste est au moins habilité à parler, en l'occurrence, de tentative de *sur-compensation...*

★

Il est d'ailleurs permis de se demander si cette attitude ne se retrouve pas, jusqu'à un certain point, dans le comportement de tout séducteur.

Parlant de don Juan, Alfred Fabre-Luce note non sans pertinence : *Ses plaisirs appartiennent davantage à l'esprit. La possession physique n'est plus une ivresse ardemment convoitée, mais seulement un moyen de vérifier son pouvoir et de libérer son imagi-*

nation. Il joue des parties figurées... Et sans aucun doute y a-t-il là le signe de quelque infirmité, de quelque impuissance plus ou moins caractérisée. Mal assuré de ce pouvoir sur autrui, le Séducteur ne chercherait-il pas à l'affirmer d'abord à ses propres yeux? Séduire, c'est aussi se rendre réel et se rendre nécessaire : le Séducteur est celui avec lequel on ne peut pas ne pas compter. Sa *conquête* assurée, il arrive alors qu'il se dérobe — donnant à cette dérobade les apparences d'une suprême liberté, d'une désinvolture supérieure. Ainsi fait le Johannès du *Journal du Séducteur*. Ainsi fait Kierkegaard lui-même, rompant avec Régine Olsen. Relisons la lettre dont il acocmpagne le renvoi à la jeune fille de son anneau de fiançailles ; la *littérature* y cache mal un embarras trop évident :

Pour ne plus faire d'autres tentatives en vue de ce qui doit pourtant arriver, de ce qui, une fois arrivé, donnera les forces dont il est besoin — que ce soit donc fait. Oublie surtout l'auteur de ces lignes; pardonne à un homme qui, bien qu'il pût quelque chose, n'a cependant pas pu rendre heureuse une jeune fille. En Orient, l'envoi d'un cordon de soie signifiait au destinataire son arrêt de mort. Ici, l'envoi d'un anneau signifie pour celui qui l'envoie son arrêt de mort...

Il est plus que vraisemblable que Sören Kierkegaard, *faux* Séducteur, fut avant tout la victime de cette double impuissance — impuissance d'aimer d'un simple amour humain, impuissance d'exprimer, de réaliser physiquement cet amour — dont tantôt un Benjamin Constant et tantôt un Frantz Kafka ou un Amiel nous livreront, à leur insu, d'autres images.

CLAUDE ELSEN.

Kierkegaard et Kleist, poètes tragiques

KIERKEGAARD et *Kleist* appartiennent tous deux à cette catégorie d'hommes du XIXe siècle, dépossédés soudain de la sécurité intérieure du chrétien traditionaliste et du cartésien.

L'un et l'autre, ils trouvent en eux-mêmes les germes du désespoir, l'un et l'autre sont affligés de ce que Kierkegaard appelle *une nature profondément mélancolique.* L'un et l'autre souffrent d'un mal de vivre indéfinissable, auquel ils tentent vainement de donner un nom pour l'exorciser :

Kierkegaard : Un péché devait peser sur la famille entière, une punition de Dieu planait au-dessus d'elle : elle était condamnée à disparaître, à être effacée par la main puissante de Dieu, exterminée comme une expérience manquée... (1).

Ce que l'on veut, on le peut, sauf une chose : la suppression de la mélancolie au pouvoir de laquelle je me trouvais (2).

Kleist, bâtard déshérité d'une famille quasiment reniée : *Tu as fait pour moi je ne dis pas ce qui était au pouvoir d'une sœur, mais ce qui était au pouvoir d'un être humain pour me sauver. La vérité, c'est que personne ne pouvait rien pour moi sur cette terre* (3).

L'un et l'autre nous les voyons rompre tous liens avec leur famille : *Kierkegaard* en 1837, *Kleist* au moment où, ayant épuisé la fortune de sa sœur, il se verra repoussé par celle-ci.

Et, partant de tels éléments personnels, l'un et l'autre tenteront l'objectivation de ce désespoir foncier qui les habite, afin de s'en délivrer.

Dès lors, le thème de la faute prend place au centre des deux œuvres. Nul écrit de Kierkegaard, mieux que *le Reflet du tragique ancien sur le moderne*, (4) ne suggère la parenté avec *Kleist*. Cet essai, sous les apparences d'une comparaison des deux formes du tragique (l'ancien et le moderne), est en réalité une méditation sur le thème de *la faute* et du *secret*. Toute faute, dans la tragédie antique, écrit *Kierkegaard*, est toujours *faute originelle* et *c'est une faute tout en ne l'étant pas* (5). La tragédie résulte de la cohabitation, dans le même homme, de la faute et de l'innocence.

Dans cette perspective, toute l'œuvre de Kierkegaard apparaît comme une tentative pour transcender cette *croix du cœur*, cet écartèlement de sa propre existence entre un sentiment de culpabilité fondamentale et une innocence tout aussi fondamentale, par le salut religieux, *croix de la pensée*.

(1) *Journal*, cité in *Ou bien... Ou bien...*, éd. Gallimard, introduction, p. XI.
(2) *Point de vue explicatif de mon œuvre*, trad. Tisseau, p. 62.
(3) *Lettre* à sa sœur Ulrique, citée in *Marthe Robert : Kleist*, éd. de l'Arche, p. 94.
(4) In *Ou bien... Ou bien...*, pp. 109-128.
(5) P. 117.

Or, définissant ainsi la tragédie — sa propre tragédie — *Kierkegaard* décrit du même coup la tragédie de *Kleist* et l'essence même de tout théâtre tragique. Dans son essai, *Marthe Robert* signale dans l'œuvre de *Kleist* cette coexistence *d'une faute et d'une innocence infinies* (1). A l'image de son propre personnage, tous les personnages de *Kleist* (Hombourg, Penthésilée, Catherine, Michel Kohlhaas...) sont prisonniers d'un *état de culpabilité* dont ils ne sortent que par le châtiment, le pardon ou la mort.

La vision de l'existence est la même chez *Kierkegaard* et chez *Kleist* : essentiellement tragique.

Une seule différence : alors que *Kleist* mène une *Penthésilée* jusqu'au bout d'une passion fondamentalement destructive, et qu'il accepte jusqu'au suicide la décomposition de sa propre existence, *Kierkegaard*, à tout prix, sauvera son âme (disons : choisira l'âme) en accomplissant le saut dans l'irrationnel de la vie religieuse.

Mais tous deux restent pour moi l'image même du vrai poète tragique, celui dont *Nietzsche* dira plus tard qu'il ne détourne pas les yeux du mal, de la faute, et que son œuvre peut être condensée dans cette formule sommaire : *Tout ce qui existe est juste et injuste, et dans les deux cas également justifiable* (2).

Avec *Kleist*, comme avec *Kierkegaard*, on est face à un homme en qui tout le poids du désespoir tragique repose *peut-être* sur une faute réelle, concrète, sur un fait dont on ne connaîtra jamais l'existence avec certitude.

A savoir, pour *Kierkegaard*, cette *chute sensuelle*, au cours de l'hiver 1835-1836, dont aucune exégèse n'a jamais pu percer la nature. Chute dont l'écrivain a peut-être exagéré l'importance, chute qui tombait à pic dans un terrain préparé par l'éducation paternelle, par le protestantisme plein de démons propres à frapper l'imagination, chute qui prend pour nous l'importance de la rencontre d'*Adrian Leverkuhn* avec *Esmeralda*, dans *le Docteur Faustus* de *Thomas Mann* (3). Chute nécessaire qui consomme une sorte de pacte avec le démon des tragédies, chute qui, d'avance, détermine la rupture des fiançailles avec Régine, chute qui fera d'une vie entière une contradiction tragique.

De même nous ignorons la nature exacte du mal qui ronge *Kleist*. Et, néanmoins, *Kleist* ne s'explique pas seulement par quelques

(1) *Op. cit.*, p. 84.

(2) *Origine de la Tragédie*, p. 95. C'est en ce sens que Léon Chestov, dont on doit signaler les remarquables études sur Kierkegaard, a compris l'œuvre du Pascal nordique.

(3) Je crois intéressant de noter que, lors du long colloque avec le diable, le musicien de *Thomas Mann* est justement en train de lire *l'Essai de Kierkegaard sur le don Juan de Mozart* (p. 286). Et que l'un des signes de son appartenance à Satan, c'est un *mal de tête* qui rappelle *l'écharde dans la chair* par laquelle *Kierkegaard* désigne la racine de son désespoir mélancolique.

Il faut insister d'ailleurs sur le rapprochement de *Kierkegaard* et d'*Adrian Leverkuhn*. Le héros du *Docteur Faustus* peut nous aider à comprendre l'écrivain suédois : à cette différence près qu'*Adrian* vit, lui, jusqu'au bout, l'expérience esthétique.

Je crois utile de citer un passage du *Docteur Faustus* qui éclaire peut-être cette *chute* de *Kierkegaard* en 1936 (si toutefois elle fut un premier contact avec la femme, ce qui n'est pas prouvé) : *Jusqu'à ce jour*, note le narrateur,

tentatives littéraires ratées; lui aussi, *peut-être*, porte dans sa chair *une écharde* dont aucune recette ne peut le délivrer.

Nous rejoignons ainsi, face à ces deux hommes, une expérience plus générale de *l'homme romantique :* ils sont légion, ceux qui nous effraient par une vie tragique, dont nous ignorons si elle plonge ses racines dans un fait précis. Le mystère reste entier, le *secret* est bien gardé.

On sait que *Kierkegaard* a imaginé la tragédie d'*Antigone* à sa manière (1). *Antigone* connaît le secret de ses origines (l'inceste de Jocaste), elle est seule à le connaître, et sa propre tragédie, laquelle éclate à propos de l'ordonnance arbitraire de Créon, n'est autre que le devoir de conserver pour elle seule ce qu'elle sait.

Bien des romantiques ont été de ces *dissimulateurs* dont l'œuvre révèle, tout en la masquant, une mélancolie fondamentale. Nous voyons leur œuvre entière et leurs actions proclamer qu'ils ont un secret, mais qu'ils ne sauraient nous le révéler. Amiel écrit dans son *Journal* (2) que *toutes les origines sont des secrets :* ce mot s'applique exactement au poète romantique. L'origine de sa mélancolie est un secret qu'il garde jalousement, tout en publiant qu'il est détenteur d'un secret monstrueux. Cette jalousie (cet hermétisme) est à la fois sa raison de croire en soi et de désespérer de soi. Et il n'écrit peut-être que pour tromper ce désespoir. Ou pour s'en libérer : quand on s'appelle *Kleist*, on écrit *Penthésilée;* quand on se nomme *Kierkegaard*, on se raccroche à une œuvre plus intellectuelle, plus ironique, avant de se jeter dans l'expérience religieuse. On écrit pour tromper son désespoir.

On peut diviser toute entière (notre époque) *en deux sortes de gens*, notait *Kierkegaard* dans son *Journal* (3), *ceux qui écrivent et ceux qui n'écrivent pas. Les premiers représentent le désespoir*. Et, dans le *Traité du Désespoir*, il note, à propos de la forme supérieure du désespoir : *Cette sorte de désespoir ne court pas les rues, des héros de son genre ne se rencontrent au fond que chez les poètes, chez les plus grands d'entre eux qui confèrent toujours à leurs créations cette idéalité « démoniaque » au sens où l'entendaient les Grecs* (4).

De telles œuvres donnent l'impression d'un rêve qu'on a tenté de fixer, auquel on a imposé les limites de l'écriture. Elles suent la nostalgie du système par manque de système, la nostalgie de l'universel par excès d'individualité, la glorification de la contradiction

Adrian n'avait point encore « effleuré » la femme, j'en avais et j'en ai la certitude absolue. Et voilà que la femme l'effleurait, et il fuyait. Dans cette fuite non plus il n'y a rien de risible, je puis l'assurer à ceux qui seraient tentés de s'en divertir. Risible, à la rigueur, la dérobade l'était au sens amer et tragique de son inutilité. A mes yeux, Adrian ne s'était pas évadé, et ne s'était fait que très passagèrement, sans doute, l'effet d'un évadé. L'orgueil intellectuel venait de subir le traumatisme d'une rencontre avec l'instinct privé d'âme. Au lieu où l'Imposteur l'avait conduit, Adrian devait un jour revenir. » (P. 190.)

(1) in *le Reflet du tragique ancien...*, *op. cit.* Il en parle également dans le *Journal, du 20 novembre 1842 à mars 1844*, p. 175, IV A 114.

(2) Éd. Scherer, t. II, p. 198.

(3) in *du 20 novembre 1842 à mars 1844*, p. 185, IV A 165.

(4) Éd. Gallimard, p. 155.

pour expier le désespoir d'une contradiction intérieure dont on n'a pas eu la force de se défaire.

Et l'on voit *Kierkegaard*, dans ses dernières années, accomplissant un ultime effort pour surmonter le « flou », l'incohérence apparente de ses écrits antérieurs, donner le livre le plus inattendu qui soit : *Point de vue explicatif de mon œuvre*, retour en arrière explicatif, essentiellement dialectique, qui oppose à la dialectique idéaliste de *Hegel* une dialectique existentielle tout aussi rigoureuse. Ce dernier acte apparaît comme un effort pour limiter par cette dialectique une œuvre tragique qui échappait jusqu'ici à toute limitation. *Point de vue explicatif de mon œuvre* représente le suicide du poète tragique.

Nul doute que, dès les premières années de publication, les œuvres poétiques fussent contrebalancées par les œuvres édifiantes. *Deux discours religieux* paraissent deux ou trois mois après *Ou bien... Ou bien...* (1843) (1). Il semble toutefois peu probable que le projet dialectique développé dans *Point de vue explicatif de mon œuvre* (à savoir que l'esthétique et le religieux devaient mutuellement s'épauler pour mener le lecteur à une vue exclusivement religieuse de l'existence) fût déjà concerté chez l'auteur. Cette double et contradictoire production nous apparaît bien plutôt comme le signe d'une *conscience déchirée*.

Kleist, lui aussi, contrebalance ses œuvres poétiques par les rigides et ridicules règles de vie qu'il édicte périodiquement à son propre usage. Mais *Kleist* use, pour tenter de s'affranchir du mal, d'un stratagème qui ne pouvait réussir : employant le langage kierkegaardien, nous dirons qu'il essaie d'échapper au stade esthétique en inventant une éthique. Seule une vue religieuse du monde, une vie selon l'amour du Christ, pouvait peut-être venir au secours de l'homme tourmenté.

Kierkegaard a gagné parce qu'il a compris cela (après avoir tenté, puis abandonné, au moment de ses fiançailles, une solution purement éthique qui l'eût sans doute acculé aux mêmes extrémités que *Kleist*).

Kleist aspirait à un salut pour échapper au monde et à son désespoir, mais un salut par les moyens du monde (une morale). Si bien que *le poète tragique Kleist* s'est perdu par excès de confiance en soi, tandis que *Kierkegaard*, en se perdant comme poète tragique, s'est sauvé comme chrétien. Il n'y a peut-être pas d'autre solution pour le romantique enfermé dans une solution dont il n'est pas responsable. Elles mènent toutes deux à une certaine forme du suicide, que nous n'oserions pas, toutefois, considérer comme un échec. Le romantisme. ressemble à *Epaminondas*, dont *Kierkegaard* nous rappelle lui-même la fin (2) :

Lorsque Epaminondas fut blessé à la bataille de Mantinée, il laissa la flèche dans la blessure jusqu'à ce qu'il eût appris que la bataille était gagnée, car il savait qu'il mourrait dès qu'elle serait enlevée.

JEAN-JACQUES KIM.

(1) *Kierkegaard* en fait la remarque in *Point de vue explicatif...* (p. 16) pour appuyer la démonstration que l'auteur est à la fois *auteur d'ordre esthétique et religieux*.

(2) In *le Reflet du tragique ancien...*, cit., pp. 127-128.

Autour du Congrès pour les recherches Kierkegaardiennes

(COPENHAGUE 10 AU 17 AOUT 1955)

Du 10 au 17 août 1955 s'est tenu à l'Université de Copenhague un congrès international pour les Recherches kierkegaardiennes, organisé par la société danoise Soren Kierkegaard. Le thème du congrès était : le monde d'idées de Soren Kierkegaard, sa signification dans le passé et dans le présent. Ce thème fut éclairé par une série de conférences, accompagnées de discussions souvent longues et variées. Un ensemble de penseurs éminents des pays de l'Europe occidentale, des États-Unis et du Japon avaient été convoqués, et la Société Soren Kierkegaard eut le plaisir de constater que la plupart se trouvèrent en état de venir. Les invités avaient accès aux conférences et aux discussions, et il en arriva plusieurs des pays scandinaves, des États-Unis, du Japon, de l'Allemagne et de l'Autriche. Le monde anglo-saxon fut le plus faiblement représenté.

Philosophes, théologiens, psychologues et historiens de la littérature qui se sont occupés de l'œuvre de Kierkegaard furent invités au congrès, qui se forma en groupement libre, sans empreinte « confessionnelle ».

A toutes les discussions qui ont suivi les conférences ont pris spécialement part le professeur Hermann Diem et le professeur Pierre Mesnard. Parmi les autres participants aux discussions, on peut signaler le professeur N. H. Soee (Copenhague), président de la Société Soren Kierkegaard, le professeur F. J. Billeskov Jansen, vice-président (Copenhague), le professeur W. Leendertz (Santport, Pays-Bas), le Dr B. Delfganuw (Harlem), le Dr F. C. Fischer (Lübeck), le professeur Walter Lindstroem, le Dr P. Loenning (Oslo), le Dr L. Richter (Berlin), le Dr H. Sorainen (Helsingfors).

Nous ne pouvons mentionner ici les diverses conférences et discussions (1), *mais nous pouvons, par contre, donner quelques indications sur les points de vue méthodiques et critiques qui ont été formulés au congrès.*

(1) Citons pourtant les titres de quelques conférences : « Text und komenterungsproblem Soren Kierkegaard betrefend », par le professeur Walter Rest (Münster) ; « Kierkegaards Hinterlassenschaft an die Theologie », par le professeur Hermann Diem (Tübingen) ; « Die dänische Voraussetzungen kierkegaards », par le chargé de cours à l'Université de Copenhague Niels Thulstrup ; « Die Theologie der Nachfolge von

On note une différence très nettement marquée, dans les points de vue méthodiques dirigeant les recherches kierkegaardiennes, entre les participants allemands et quelques Nordiques d'un côté, et de l'autre les Scandinaves et les Français. Tandis que du côté allemand, presque sans exception, on voudrait traiter l'ensemble du problème Kierkegaard sous un angle systématique, théologique ou philosophique, du côté scandinave et français on juge que la méthode générale philologique et historique doit aussi être employée avec Kierkegaard. On soutient qu'il est important, pour une œuvre imprégnée de polémique comme la sienne, de connaître le milieu moral où a vécu l'auteur, et qui en partie l'a formé, en partie l'a rebuté et a soulevé ses protestations. Les deux groupes se sont accordés cependant pour trouver que l'attention doit se concentrer avant tout sur le monde d'idées de Kierkegaard, et non pas sur sa personnalité. Contrairement aux chercheurs *plus anciens qui s'étaient occupés de Kierkegaard, ils pensent que les études psychologiques sur ce philosophe ne présentent qu'un faible intérêt.*

Les points de vue critiques au sujet de Kierkegaard sont donc tantôt immanents, tantôt transcendants. On discuta aussi la question de savoir si son œuvre forme un ensemble cohérent, sans contradictions intérieures, ou si l'on peut parler de fluctuations dans ses opinions, de changements dans sa définition des concepts. Du côté théologique et philosophique s'élevèrent des objections contre la justesse de ses théories, par exemple, sa théologie de l'imitation.

Il est difficile de parler d'un résultat palpable à propos du congrès qui a eu lieu. Les échanges de vues entre des chercheurs *si largement différents, que rapproche seulement le fait qu'ils étudient tous Kierkegaard, et l'occasion d'une rencontre personnelle entre ces penseurs, voila le profit le plus important de ce congrès. En tout cas, ce fut pour les organisateurs danois du plus grand intérêt et d'un profit personnel de pouvoir échanger des idées avec tant de penseurs éminents, dont les écrits et les discussions sur Kierkegaard sont hautement prisées au Danemark.*

NIELS THULSTRUP,

chargé de cours à l'Université de Copenhague,
secrétaire de la Société Soren Kierkegaard.

(Traduit du danois par Marguerite Gay.)

Soren Kierkegaard », par le professeur Walter Lindstroem (Aabo) ; « Kierkegaard en France », par Pierre Mesnard, professeur à l'Université d'Alger ; « Das existensphilosophische Motiv im Denken Kierkegaard », par le professeur d'Université Johs Stök (Aarhus) ; « Kierkegaard and England », par le révérend T. H. Croxall (Copenhague) ; « Le catholicisme en face de Kierkegaard », par le professeur Cornélio Fabro (Rome).

Difficultés de Kierkegaard

Il est impossible de se méprendre sur Kierkegaard. Qu'est-ce que c'est donc?... Ce n'est pas très obscur, malgré l'apparence. Kierkegaard est un bon lecteur de Hegel, mais non pas un disciple. Il prétend que, pour une conscience de soi, les idées de Hegel ne sont que des possibilités, des enchaînements logiques; par exemple une théorie de la conscience malheureuse n'est pas une conscience malheureuse; la propriété principale d'une telle conscience, c'est qu'elle existe. De même le temps n'est rien s'il n'est pas le passé, le présent et l'avenir d'une conscience malheureuse.

Serrons un peu; ce qui fait la conscience malheureuse (stoïcienne, sceptique ou chrétienne) ce ne sont pas des difficultés dialectiques. Non. C'est le sentiment que je suis au monde, que le monde m'attaque continuellement, et qu'il est bien plus fort que moi. Où trouver secours contre le monde? Le mépriser? Se mettre au-dessus de cela? Mais, dit Kierkegaard, ce n'est ni sérieux ni sincère. Au reste, il s'en prend aussi bien aux ministres du culte, qui manient avec élégance quelques idées philosophiques, et qui pourtant ne sont aux prises avec le réel qu'en écoutant quelque femme en confession, qui pleure et qui souffre. Les œuvres de Kierkegaard sont ainsi un long pamphlet contre la religion et la philosophie.

C'est d'après cette critique qu'il est arrivé à décrire l'angoisse, que l'on peut deviner d'après ce qui précède. L'angoisse est le sentiment continuel de l'existence avec ses menaces qui ne sont même pas formulables ni prévisibles. Eh bien? Que faut-il penser de cela?

★

Que faut il en penser? Est-ce une philosophie? Je ne le crois pas. C'est plutôt un accès de religion mystique; une épouvante de cette mission d'exister qui m'est donnée sans la moindre explication. Que penserait Épictète?

Je suppose qu'il dirait que le premier effort à faire est de dominer cette angoisse par le ferme jugement que ce monde est

raisonnable et ne nous veut aucun mal. Nous dirions, nous, qu'il faudrait ici la foi. C'est une affaire d'oraison de faire la part de l'angoisse dans la foi. Il est religieux de ne pas trop croire en sa propre foi. Il s'agit donc d'un entretien sérieux avec Dieu, qui lui non plus ne nous veut pas de mal. C'est demander compte à Dieu du malheur de penser, dans lequel nous sommes jetés. Là-dessus Kierkegaard a plus d'une lueur. Il s'irrite contre le Dieu des philosophes et des théologiens, avec qui l'on ne finit pas de raisonner. C'est une présence que nous exigeons, et un secours personnel, oui! Un secours à moi par une personne plus puissante que moi, à laquelle je puis tout dire. Bien avant Gabriel Marcel, Kierkegaard demande à Dieu d'être non seulement un autre moi, mais un toi, *c'est-à-dire que Dieu doit répondre de son église, qui n'est pas un toi; et qui devrait l'être. C'est dire que Kierkegaard use de familiarité avec Dieu. N'importe quel humble fidèle reconnaîtra ici le pasteur qu'il espère et qui lui enlèvera cette peur indéterminée qui est l'angoisse. Quand Pascal pensait : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie », il traduisait l'angoisse religieuse, chose qui est un scandale par exemple pour Paul Valéry. Et en effet la moindre sagesse consiste à accepter tout simplement les espaces et les étoiles. On dira que ce n'est pas facile. Je dirai qu'il le faut sans attendre, ou bien que l'on n'est pas un homme. Les héros, qui sont innombrables, sont des gens qui savent porter le ciel étoilé. Il le faut ou n'être rien. Parbleu, Lagneau éprouvait quelquefois l'angoisse. Mais il tendait tout l'effort de sa réflexion à dissiper ce sentiment, à se résigner courageusement à l'existence; par exemple en ce disant à lui même : « Qu'est-ce qu'exister? »,comme il l'a fait si vigoureusement dans la fameuse leçon sur l'existence de Dieu, où il est dit que Dieu ne peut être dit exister, attendu qu'exister c'est dépendre d'une nécessité sans limites; en ce sens Dieu serait presque homme. Hegel a aperçu de ces choses, disant que Dieu a besoin des hommes, etc... Lisez le* Phédon, *vous y lirez que nous sommes mis à un poste de garde et que nous devons en prendre notre parti. Être heureux malgré notre orgueil, voilà une idée humaine universelle et qui, ce me semble, tient ferme contre la révolte kierkegaardienne. Je m'en tiens là. Évidemment cela ne répond pas à tout. Mais faut-il répondre à tout?*

★

La guerre, dans laquelle nous avons plongé une fois de plus de 39 à 45 (l'année où j'écris) nous offre un exemple des mêmes difficultés. Car que répondre au simple soldat qui se voit sacrifié? Il ne faut rien répondre. Telle est la situation humaine. Avoir

un corps, c'est être jeté dans une aventure où l'on ne trouvera ni secours ni consolation. Ici, par un renversement remarquable, c'est l'existence qui devient le bien suprême, lequel ne peut jamais être pris comme moyen. L'opinion universelle honore un brave comme Ney. Il est vrai que l'homme prudent peut se plaindre du grand vide des étoiles de ne pas être doué d'un tel courage. L'expérience fait voir qu'il n'est pas bon de penser à ces choses-là. Évidemment le nourrisson (image du bonheur) pleurerait s'il soupçonnait sa destinée de simple soldat. J'ai trouvé dans Kipling : « Il faut dormir quand on est couché, a dit le sergent-major. » Et Claudel : « Il faut dire son chapelet quand on ne dort pas et ne pas ajouter la nuit au jour, à qui sa propre malice suffit. »

ALAIN.

(Journal, 1945.)

Vérité de Kierkegaard : « On ne peut pas vivre » dans un monde où le désir n'atteint pas son objet. Il faut désirer d'une autre manière pour que le désir atteigne infailliblement son objet, et c'est le seul problème important. Mais de quelle manière? Il ne l'a pas su. Dans le passage d'un désir à l'autre, vide. (Et il ne voulait pas du vide.)

SIMONE WEIL. *Cahiers.* T. II. (Édit. Plon).



N. B. — Le texte de J. HOHLENBERG : *Kierkegaard tel qu'il était* est extrait d'un ouvrage *Kierkegaard* (Bâle 1949) qui va paraître prochainement en français aux éditions Albin Michel. Nous signalons que le texte de Karl Jaspers doit paraître aux éditions Desclée, de Brouwer et Cie, avec d'autres études, sous le titre *Bilans et perspectives.*

SOMMAIRE

Presque une vie

Sur Corrado Alvaro

La Calabre où il est né, l'Europe qu'il a parcourue en tous sens, voilà Alvaro, l'un des écrivains les plus représentatifs de l'Italie d'aujourd'hui, malheureusement trop peu connu en France. De son Midi natal, il tient l'âpreté, le don de l'observation visuelle, l'amour de la forme. Il a conservé aussi de ce pays lointain la nostalgie de l'enfance et d'une sorte de sagesse patriarcale et paysanne. Quant à l'Europe, Alvaro l'aime par attirance de primitif pour la civilisation, d'exclu pour le groupe, par besoin de déboucher dans l'universel. Regret d'un temps où tout ce qui se faisait d'italien avait des résonances partout. Mais que découvre-t-il à Berlin, à l'époque de la République de Weimar, à Moscou où il séjourne quelques années plus tard? Rien d'autre que les signes désastreux d'un repliement, les séquelles d'une crise dont il a lui-même vécu le premier acte : la Première Guerre Mondiale.

Homme de deux zones géographiques, Alvaro est donc aussi l'homme de deux temps. Celui de la survivance du passé, de l'éternité des valeurs qu'il devine ne pouvoir se conserver que par l'art. Celui du monde moderne, exaltant et décevant, où tout est à créer, à nommer, à définir, où tout se défait en même temps que tout se fait : champ de bataille du moraliste qu'Alvaro s'obstine à être envers et contre tout avec un acharnement, une honnêteté bien rares.

Voyageur volontaire, qui ne veut être ni d'ici, ni de là, ni d'hier, ni de demain, Alvaro est finalement, et tout au fond de son être, un errant. On comprend que Dante l'émeuve tant.

L'œuvre issue de cette expérience découle naturellement de la double nature de son auteur. L'alternance y règne. C'est d'une part *l'Uomo nel Labirinto*, vieux de trente ans, qui évoque les problèmes du premier après-guerre, ou *l'Uomo è forte*, paru chez Plon sous le titre de *Terreur sur la Ville*, inspiré à Alvaro par son séjour à Moscou. Il y analyse, mais sans la moindre complaisance métaphysique, la tragédie de l'oppression. C'est d'autre part *Gente in Aspromonte*, bref roman calabrais, à la fois réaliste et baigné de légende ou *l'Età breve*, paru chez Robert Laffont sous le titre *la Brève Enfance*, qui a pour sujet le drame de l'adolescence, vécu au sein d'un milieu paysan immobile.

Quant aux pages qui vont suivre, elles sont tirées de *Quasi una Vita, Presque une Vie*, à paraître chez Amiot-Dumont, avec le sous-titre *Journal d'un Écrivain*. Mais ce sous-titre ne doit pas nous induire en erreur. Il ne s'agit en aucune façon d'un de ces exercices d'introspection, mi-examen de conscience, mi-existence à l'état résiduel qu'on lit si souvent aujourd'hui. Pas non plus d'un essai de Mémoires écrits au jour le jour. Bien que ce livre se présente sous forme de notes, Alvaro n'y parle guère de lui-même. Il dit simplement ce qu'il voit. Un pêcheur, un oiseau, Rome en 1943, la Volga à Stalingrad, une femme qui pleure, Mussolini dans une loge de théâtre. Mais de cette nomenclature truffée de remarques à la fois perspicaces et tortueuses, sort et s'élabore peu à peu, comme d'un puzzle en train de se faire et qui ne sera jamais terminé, une image extraordinairement complète

de notre siècle : l'Italie provinciale, l'Italie fasciste, comme personne ne les a peut-être évoquées ; la femme sans cesse retrouvée et perdue au hasard de mille rencontres ; le paradis perdu de l'enfance ; la culture menacée et toujours resurgente. Mieux encore, à la manière d'un aimant qui rend compte de son magnétisme d'après ce qu'il attire à lui, Alvaro dessine de lui-même, sous l'anecdote, le croquis, le détail de mœurs, un portrait peut-être plus ressemblant que tout autre parce qu'il n'est pas voulu, mais enfoui sous le texte.

On remarquera enfin à quel point chaque note, chaque tableau s'organise spontanément en quelque chose de littéraire, récit, schéma de roman ou chapitre de nouvelle. Nous sommes à un niveau du travail artistique, presque abouti et pourtant au stade du ramassage de documents, bien peu illustré jusqu'ici. Je ne vois guère que Victor Hugo qui puisse donner, dans ses notes, une impression si vive de plénitude dans l'inachevé.

GEORGES PIROUÉ.

L'essentiel de ce qui distingue les patries, c'est la femme qui parle, prie, gémit, commande, te rappelle que la langue dont elle use est celle aussi de grands poètes. Les femmes conservent les traditions, connaissent les pensées les plus secrètes de l'homme. Pour elles le monde est sensible ; pour elles naissent les saisons nouvelles et les heures de repos. L'homme les écoute comme la voix des champs, des cités, des légendes, des guerres, des générations victorieuses ou vaincues. Parées de couronnes, de casques, de tours sur la tête, elles sont les symboles des nations. Vient un moment où tu dois tourner autour d'elles sur la pointe des pieds, car tu es tout proche de quelque chose de sacré, d'où sortiront les combattants de l'avenir. Leur force est leur faiblesse. En elles, comme devant leurs drapeaux, se reconnaissent et se rencontrent les différentes patries. Si les hommes sont limités, les femmes sont à la fois universelles et autochtones. Quand la femme pleure, elle pleure les larmes de sa race, et leur cause t'échappe tant est intime et national le langage de la douleur. Tu ne peux que te distraire à remarquer combien les larmes sont limpides sur les joues des blondes, combien celle que tu as devant toi manifeste ses sentiments d'une manière inattendue.

★

Il faisait un temps d'avril déjà chaud, mais la terre était encore humide. L'homme la porta sur une hauteur où le sol était sec. Il se mit à l'embrasser tandis que, par-dessus son épaule, elle contemplait la campagne étendue sous la lune. « Oh, regarde les brebis !... » murmura-t-elle sous ses lèvres. On eût dit tout d'abord des tas de pierres brillants, éclairés par la lune, mais c'était les brebis rassemblées. On distinguait le berger assis, à peine aussi les arbres, les fourrés, les cailloux, tous également immobiles et semblables : aux brebis qui mettaient bas, personne ne pouvait porter aide. Et il n'y en avait pas deux, mais cinq, dix, vingt en gésine dans la campagne déjà trop peuplée. La brebis baissait le

museau sur un petit paquet blanc, et ce paquet blanc, c'était l'agneau à peine né, un agglomérat blanc et rose de sang que la mère se mettait à nettoyer à coups de langue. Ainsi partout, comme si l'on allumait des feux. Puis la brebis relevait le museau et sans bouger regardait autour d'elle les étoiles, les cailloux, les arbres, le berger, impuissants à lui porter aide. L'une d'elles attendait, pareille aux étoiles, à la Grande Ourse par exemple, qui doit rester ce qu'elle est parce que Dieu l'a faite ainsi. L'agneau se dressa péniblement sur ses jambes qui étaient faibles, puis resta agenouillé sur ses pattes de devant. De la tête, il heurta la mamelle de sa mère. Un petit ruisseau de lait lui inonda exactement le museau et le lava, le laissant tout blanchi. La brebis demeurait immobile et flairait la douceur de l'air, les grandes ombres de la lune.

★

Capri.

Le philosophe Stump. Son chien noir l'aime, le contemple de dessous la table, a peur de le perdre, est fier de lui. Il est tout seul à l'estimer. Les chiens se rendent compte rarement de la pauvreté, du déséquilibre, de la défaite. Celui-ci est le luxe de Stump, son ami, son esclave et la preuve de son pouvoir. Lorsque quelqu'un se penche pour caresser la bête et que celle-ci y prend plaisir, son maître la traite de lâche, la tire brusquement par sa laisse et l'animal s'aplatit en baissant les oreilles. La nuit, quand le pays est sombre, qu'on n'entend ni ne voit la mer, le chien hurle sous les coups de cravache. La nuit est pleine de ses aboiements. Plus noir que la nuit, noir sur la route grise, entre les pans de ténèbres, il se tord sous les coups comme une racine noire. Son maître est un philosophe incompris.

★

La rage de n'être pas aimé, voilà la clef de notre temps. Les anciens ne demandaient pas à l'être, mais seulement à aimer. L'homme d'aujourd'hui est redevenu enfant, il veut qu'on l'aime. Tous ne pensent qu'à cela, à la solitude de leur corps, de leur âme, sans comprendre que tout tient à leur incapacité d'inventer l'amour.

★

Dans un village de province, une femme qui n'est pas belle va se faire regarder de loin par les voyageurs des trains. Elle porte une petite écharpe rouge. C'est le seul plaisir de sa journée.

★

Porto d'Ischia.

Quand Luigi Angelis vint pour la première fois à Porto d'Ischia, en 1928, il exerçait encore le métier de coiffeur et exposait ses tableaux dans sa boutique. Arrivèrent un ou deux journalistes de Rome, puis quelques étrangers qui lui achetèrent ses premières toiles, à bas prix. Dès lors la triste et pauvre boutique du coiffeur,

condamné à faire de mauvaises affaires dans un pays peuplé de coiffeurs, se transforma en un lieu presque gai, car la misère, doublée d'une vocation d'artiste, est plus facile à supporter. En passant devant la porte, on voyait le père à son chevalet et les grands fils jouant de la guitare. Et les rasoirs mal effilés déchiraient les joues des clients malvenus.

Un grand nombre de vocations d'artistes naissent ainsi en Italie. Cependant, le cas de l'artiste spontané et qui ne dépendrait d'aucune culture pose chez nous un problème difficile. Il existe toujours chez l'Italien un fonds de culture, hérité des parents, du milieu, de la tradition et qui, s'il n'est développé et perfectionné, favorise le provincialisme, jamais l'originalité. Pour l'artiste italien, rien d'autre n'a de poids que la culture et son règne universel. Mais beaucoup sont victimes de dispositions naturelles qui se transforment vite en conventionnalismes, parce qu'il leur manque un vrai fonds de spontanéité primitive et barbare. Peut-être est-ce pour cela que depuis de nombreuses années aucune culture ne fleurit en Italie qui puisse servir de guide et soit européenne.

★

L'artiste a une grande énergie vitale. Il sait qu'il l'épuisera en s'épuisant lui-même, quand il l'aura mise au jour. Il sait que de cette manière il se précipite lui-même vers la mort, sinon physique, du moins intellectuelle. L'artiste qui ne s'exprime pas prolonge sa vie, reculant devant le sacrifice que l'homme de talent fait de lui-même en se mettant tout entier dans ses œuvres. L'artiste qui s'exprime se limite, il ne peut être autre chose que ce qu'il donne à voir aux autres. L'artiste sans œuvres reste pareil à un enfant ou à un muet. En général, la critique préfère ce second type.

★

S'apercevant qu'elle n'est pas aimée, la jeune fille fait une scène qui pourrait paraître conventionnelle et qui est au contraire sincère. Elle imite dans ses attitudes ce qu'elle voit au cinéma, mais le sentiment est vrai. Elle n'a pas d'autre moyen de s'exprimer, voilà tout.

★

(1939).

Certains personnages se contentent des apparences, de la figure qu'ils font, de ce que croient les autres. Leur dignité est celle que les autres leur confèrent, dans la crainte et l'adulation, et peu importe qu'eux-mêmes soient humiliés de leur côté par leurs supérieurs. Cela est fondamental pour comprendre certaines crises actuelles et l'écroulement de certaines sociétés. La conscience de soi est détruite. On le remarque tous les jours dans les rapports qu'ont ensemble personnalités allemandes et italiennes.

★

(1943).

J'assiste tous les soirs à un phénomène émouvant. Condamné pendant des années à ne plus pouvoir exprimer sa pensée, réduit à se soumettre au ton imposé par la petite feuille de papier qui contenait les ordres de service à la presse, un rédacteur politique m'apporte l'article qu'il est chargé d'écrire, comme s'il attendait le jugement d'un professeur, avec les mêmes gestes que des années de servilité lui ont appris. Cela me fait peine comme de voir une belle image, presque divine, outragée et souillée. Il est intelligent, cultivé, il a des opinions, c'est un écrivain politique de premier ordre. Je loue ce qu'il fait et il me regarde étonné, avec un sourire de satisfaction où brille l'éclair d'orgueil de se retrouver intelligent et la joie d'être soi-même.

★

Il n'y a pas chez Dante que la nostalgie des lieux, mais aussi le sentiment des routes, de l'errance. En effet, nous ne regrettons pas tant certains endroits pour eux-mêmes qu'à cause de la route qui nous y conduit et qui les revêt de son propre mystère.

★

Il est plus facile de supporter une souffrance en laquelle s'exprime notre choix et notre résolution. Avis à ceux qui craignent la douleur.

★

Chez nous, en Calabre, la vie des pères de famille résidait tout entière dans l'espoir qu'ils plaçaient en leurs fils qui entreprenaient des études et pourraient atteindre à une situation indépendante. C'était leur revanche sociale, qu'ils poursuivaient à travers leurs enfants. C'est pourquoi j'ai très bien compris ce brave vieillard qui faisait s'indigner tout le monde, car après avoir assuré les études de ses fils, au prix de grandes privations, et les ayant vus partir pour toujours, il crut redonner corps aux mêmes illusions en entretenant les enfants d'une femme qu'il aimait, revivant ainsi la plus belle page de son existence, celle de sa jeune paternité, avec le départ des garçons, puis l'attente de leur retour et de leur triomphe. Mais les enfants de la femme aimée, ses nouveaux fils, étaient des voyous féroces, avides et grossiers.

★

...Ce premier soir, ce fut la petite fille qui me servit ; elle portait mon assiette de soupe, très attentive à ne pas la renverser. L'idée me vint à ce moment que le soin qu'elle mettait à porter cette assiette, avançant le pied avec précaution, était un exercice d'attention par lequel elle s'initiait à la vie. Tout devait s'identifier pour elle à une série d'exercices semblables, terriblement dispro-

portionnés, dans leur durée, avec la vie, mais dont elle se souviendrait plus tard comme d'instants pleins de charme, d'idées vagabondes, de curiosité, de découvertes. Ils seraient devenus alors des actes et des gestes quotidiens. Timidement, à voix basse, comme on sollicite une confidence, je lui demandai : « Comment t'appelles-tu? — Nara », dit-elle, habituée à son nom. Elle me regarda un instant de ses yeux noirs, grands, encore brouillés d'enfance, étendus comme une eau sous son front, ouverts au jour depuis peu, mais accoutumés déjà à saisir l'aspect d'autrui dans ses détails. J'aurais voulu savoir ce qui l'avait frappée en moi, car elle abaissa ses grands cils et se ferma sur son secret. Je tremblais que ce qu'elle pensait ne fût défavorable. Cependant, il me fallait dépenser cette petite monnaie de propos qui lie les hommes entre eux comme la promesse d'une trêve. Elle avait un visage brun, où transparaissaient encore quelques veines qui le rendaient bleuté, sous la couche de miel de la peau.

Trente ans au moins avaient passé depuis que j'en avais fini de vivre en pensionnaire, et voici que ces trente ans s'abolissaient d'un coup, n'avaient jamais existé, et je me reprenais à découvrir dans le repas qui m'était servi les marques de considération et d'attention de mes hôtes, la personnalité de la cuisinière elle-même. Jadis ces choses m'étaient aussitôt perceptibles et un plat qu'on m'apportait était déjà un lien entre la patronne et moi, dont je devinais presque le caractère à la saveur des mets. Je mangeais plus ou moins volontiers selon que je la regardais et qu'elle me plaisait plus ou moins. Mais le repas de ce jour-là était conventionnel, comme tous les premiers repas d'une pension, un peu réticent, j'allais dire pudique, avec tout à coup un goût de menthe timidement insinué comme un appel à la confidence : si par hasard cela vous plaisait et si l'on pouvait se mettre d'accord sur ce petit goût de menthe...



Ce phénomène mériterait d'être expliqué : l'Italien, quand il pense à ses affaires, qu'il résout ses problèmes quotidiens, mène la lutte pour sa vie, sait ce qu'il veut, est original, prompt à se décider ; mais lorsqu'il s'élève, devient quelqu'un, prend place derrière un bureau et commande, il perd le sens des réalités, se gâte, se montre obtus, méprise le peuple d'où il est issu. Le génie italien, d'un réalisme admirable, est capable, s'il théorise, d'abstractions et de dogmatismes qui lui font perdre le sens du vrai. Ce divorce entre la théorie et la réalité, la culture et l'expérience, qui est une déformation de l'éducation religieuse, n'atteint pas exclusivement les politiciens ; c'est un mal qui se retrouve également dans une bonne part de l'art, de la littérature et de la pensée italienne. C'est aussi un trait caractéristique de la société, perpétuellement en quête de modèles imaginaires, étrangers et abstraits, ce qui l'éloigne du peuple qui, lui, reste fidèle à sa tradition historique.

★

(1944).

La guerre change la valeur des monuments. Elle les exalte ou les humilie comme elle fait des vainqueurs et des vaincus. L'armée ennemie qui entre dans une ville vaincue n'ébranle pas seulement les valeurs intimes d'une civilisation, mais également ses symboles réputés immortels, si grands qu'ils puissent être. Qu'est-ce que le Capitole représente pour les troupes d'occupation? Tout s'éloigne dans une histoire reculée, parmi des légendes puériles. C'est l'impression même qu'on éprouve lorsqu'on entre dans un temple d'une autre religion et qu'on vous dit en vous montrant une image étrangère : « Ça, c'est Dieu ! » A Porta Flaminia, une pancarte noire portant en lettres blanches une inscription anglaise indiquait que cette ville était Rome, fondée en telle année, d'abord monarchie, puis république, puis empire, avec César suivi d'Auguste, tombée en telle année : en dix lignes, comme sur un tombeau, nos vingt-cinq siècles d'orgueil sont évoqués pour l'instruction de soldats qui n'en ont jamais entendu parler. Lus sur cette pancarte avec leurs yeux, les noms de César et d'Auguste pouvaient évoquer, je ne dis pas Washington ou Taft, mais un quelconque président d'une petite république.

★

L'autre soir, sur la place Navone. La brume de certaines soirées romaines régnait, brume qui semble s'élever du gris des pierres, des vieilles salles, des nefs des antiques églises, dont l'atmosphère forme, même dans les plus splendides, mêlée au ciel des peintures anciennes, une sorte de nébulosité mi-encens, mi-poussière. Comme dans une perspective de décor, cette brume rendait lointains l'obélisque, les fontaines, l'église, et seul le pavé humide, au sein de cette incertitude, restait le dur pavé de Rome. Personne ne passait. Cette heure étreignait le cœur, impression si fréquente à Rome, où certains moments ont une résonance de catastrophes, mais si éloignées, silencieuses et sereines qu'elles ne font plus souffrir, sinon comme le signe de l'infélicité vague de l'histoire. Personne ne passait. Soudain déboucha dans la brume la silhouette d'une religieuse dans son costume ancien. Avec sa robe blanche et noire, et de son pas viril, elle traversa la place, tandis qu'une vieille cloche sonnait l'heure pour elle. C'est une apparition que j'ai souvent vue, mais ce soir-là, je fus saisi comme d'un vertige, de la frayeur d'être rejeté loin en arrière dans le temps, au milieu d'une de ces villes antiques, que j'ai visitées en si grand nombre au cours de ma vie : Broussa, Konia, Novgorod où, pris d'angoisse, je me demandais, éperdu : « Mais où suis-je donc? » et aucun nom ne me venait à l'esprit, mais seulement le temps, le temps, le temps qui passe.

CORRODO ALVARO.

(Traduit de l'italien par Claude Poncet et Georges Piroué.)

La Genèse des « Destinées »

(La Colère de Samson.)

« LA *Colère de Samson* », dans son état définitif, est datée du 7 avril 1839. Ce même jour, Vigny notait dans son *Journal :* « *Depuis longtemps j'avais le sentiment de la conception de ce poème dans la tête, mais le dessin ne me satisfait pas. En voyageant et en passant à Tours, j'ai écrit, dans une auberge, au mois de décembre, une esquisse en prose dont le mouvement est bien jeté. Je l'ai crayonnée et je l'ai oubliée en portefeuille. Un jour, à Londres, je l'ai regardée comme un peintre regarde l'esquisse d'un autre peintre, et, la jugeant comme œuvre d'art, je l'ai approuvée et me suis donné l'autorisation de peindre le tableau. Hier, ici, j'ai pris la toile et je l'ai peinte en deux jours.* »

Voici l' « esquisse en prose » à laquelle se réfère Vigny dans les lignes qu'on vient de lire. On notera qu'elle est de novembre et non de décembre (1).

Tours, 17 novembre 1838.

DALILA

Samson la regarde jouer à ses pieds et dit : « Je t'ai vue ainsi bien souvent, et tu es à présent ainsi pour me tromper. » Elle dit :

— Je veux que tu me dises le secret de ta force.

— Je te connais, dit Samson. Tu m'as deux fois trahi. Tu veux le savoir pour le redire. Tu ne le veux que pour cela. Mais n'importe, je te le dirai.

Alors elle s'endormit sur son sein comme un enfant.

Il la regarde s'endormir et chante à demi-voix ce sombre cantique sur un air oriental sorti de la gorge et triste comme la mort :

— Dors, perfide enfant. Tu t'es glissée dans mon cœur et, je ne sais pourquoi, j'aime ton regard de vipère, tout faux qu'il est, et ton sourire voluptueux et méchant.

(1) A l'encre, au surplus, et non « crayonnée ». Quant à l' « auberge », il s'agit de l'*Hôtel de l'Univers*, à Tours.

Dors, et respire la vie par tous les pores. Moi je n'aime pas à vivre, parce que je vois trop la vérité de chaque chose.

L'homme a besoin de caresses dès l'enfance. D'abord les caresses de sa mère, puis de sa maîtresse; le plus fort est le plus faible près des femmes, parce qu'il est ému plus violemment par les désirs insensés. La femme est froide et réfléchie. Elle sait comment il faut faire attendre ses voluptés et les vend toujours, sinon pour de l'or, pour le rang, ou seulement pour montrer qu'elle dédaigne l'amour et sait se faire aimer sans aimer elle-même, comme s'il y avait grandeur et gloire à ne pas éprouver l'ardeur céleste, et comme si la pierre froide et dure était plus noble que le feu qui donne la lumière, la chaleur et la vie.

Il dit cela et l'éveilla pour lui dire le secret de sa force au milieu de baisers.

Puis, avec calme, il s'endormit et ne l'entendit même pas quand elle se déroba et se glissa hors du lit pour aller le dire aux Philistins qui vinrent le lendemain, lui crevèrent les yeux et le mirent entre deux colonnes pour rire de lui pendant le festin où Dalila se coucha couronnée de roses, mais tremblante et disant : Il ne me verra pas!

O ciel et terre, vous avez tressailli de joie lorsque le jeune homme a saisi les colonnes et a écrasé cette race de traîtres avec la maîtresse, la menteuse impudique!

Ciel et terre, donnez toujours la vengeance à l'homme trahi, et faites ainsi justice de la délation des secrets du cœur, arrachés par des baisers menteurs!

Dans l'angle supérieur gauche du feuillet, ceci : « *Bien. A faire. Londres, 26 décembre 1838.* »

Sur un autre feuillet, d'une écriture postérieure, ces premiers tâtonnements pour la mise en vers :

Une lutte éternelle, en tout temps, en tout lieu
Se livre sur la terre en présence de Dieu.
Les anges en gémissent et se voilent
C'est elle
et de l'âme
La bonté de l'homme et la ruse de la femme

Quelquefois, hommes, nous rions de nous-mêmes entre nous. Nous ne plaignons pas les victimes et nous nous laissons immoler les uns aux autres.

Mais cette force qui renverse les murailles, les temples, les palais, écrase moins les Philistins que notre bonté
N'écrase en se livrant l'être faible et menteur.

L'homme a besoin de caresses.

Quand ses yeux sont en pleurs, il leur faut un baiser.

Quand l'éternel combat de la vie l'a fatigué, il demande du repos. Mais il trouve un secret combat, plus terrible que l'autre, un combat lâche et traître qui se livre sous son bras et lui perce le cœur.

Le crime féminin : se donner sans amour.
Et plus ou moins la femme est toujours Dalila.

Une ébauche du poème avait été tentée, dès le mois de mars 1839 par Vigny. Au haut d'un feuillet où s'inscrivent, fort raturés, les vingt premiers vers de la pièce, on lit :

« *Le 12 mars 1839,* à *9 heures du soir, pendant que toute la famille parle anglais et prend le thé autour de moi.* »

★

(Mont des Oliviers.)

Le seul manuscrit jusqu'ici connu du *Mont des Oliviers* (publié pour la première fois dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juin 1843) est sans date. Dans son édition critique des *Destinées* (1), M. Verdun L. Saulnier croit pouvoir affirmer : « C'est vers 1840, semble-t-il, que le poème est mis en chantier. »

M. Marc Sangnier possédait un manuscrit complet (transcription définitive) de ces vers ; ce manuscrit était daté du « *12 novembre 1839* ».

★

(La Sauvage.)

Ce qui devint « *la Sauvage* », et parut sous ce titre dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1843, avait eu, d'abord, un thème fort différent. Les papiers d'Alfred de Vigny contiennent en effet une feuille au coin de laquelle (en haut, à gauche) le poète a inscrit la date de « *décembre 1839* » et qui nous offre les lignes suivantes :

POÈME

(Question de l'héritage.)

LE SEIN DE LA MÈRE

Que dit le sein de la mère à son fils? Que disent les veines azurées qui se gonflent pour le nourrir? Que dit le cœur qui bat et qui envoie son lait à larges flots?

Le sein et le cœur disent à chaque battement, répondent à chaque baiser cruel, à chaque morsure douce de l'enfant : « — A toi est mon sang, à toi est ma chair, à toi est ma vie, à toi est mon âme; en moi s'est formée ta chair arrachée à la mienne et c'est pour cela que je t'appartiens. »

« Tu sais que ta mère est ta possession et tu regrettes de n'avoir pas pris sa vie tout entière. Tu dévores son sein; tu la manges, tu la bois. Tu fais bien. Elle est à toi. C'est elle

(1) Chez Droz, 1947, p. 152.

qui est ton pain et ton vin. C'est elle qui est ta terre, que tu as le droit de fouler aux pieds. Et si des autres biens de ce monde je possède quelques-uns, à qui sont-ils, s'ils ne sont pas à toi?

« *Périssele mon de, si mon fils n'y doit pas posséder ce que j'y possède. Personne ne mérite, que lui; n'est beau, que lui; aucun n'est parfait, que lui. Un seul existe et les autres êtres de la société ne sont pas, à mes yeux.* »

Sur la même feuille, d'une autre encre, et au-dessus du mot : « *Poème* », Vigny a noté, postérieurement, ceci : « *L'Onéida. Beau. A faire. 15 novembre 1840.* » Il vient donc de relire, ce 15 novembre 1840, les lignes écrites un an plus tôt et songe à en utiliser l'idée dans une autre pièce, conçue entre temps, et qui mettrait en scène une indienne de l'Amérique du Nord. Au bas du texte écrit en décembre 1839, il ajoute alors ce paragraphe : « *Ah! sauvage, tu péris dans les bois parce que tu as dédaigné la propriété et son héritage, parce que tu as méprisé le travail et que tu l'as imposé à la femme faible que tu devais adorer!* » Il se suggère également à lui-même le projet de dédier sa pièce « *à un saint-simonien* » et sa prose, relue, lui fournit un alexandrin qu'il met en réserve, au bas du feuillet :

A toi mon sang, à toi ma chair, à toi ma vie!

Puis, le 16 juin 1841, Vigny trace une esquisse en prose de ce qu'il se propose encore d'intituler « *l'Onéida* ». L'année suivante, enfin, je suppose (car le feuillet que voici n'est pas daté ; mais le manuscrit définitif de *la Sauvage* portera cette indication : « *écrit dans la nuit du 27 au 28 mars 1842* ») le poète rédige le développement qu'on va lire :

L'ONÉIDA

Éclogue (1) *américaine*

Une femme sauvage errait avec ses enfants sur le dos, fatiguée d'avoir fait chauffer les viandes de la chasse. Vieille à vingt ans. Elle porte ses enfants sur son épaule; enveloppée d'une couverture blanche, la misère et la liberté sur le front. Elle traverse la forêt vierge. Elle arrive au fond des bois, où demeure un Américain.

Faire le tableau tel que je l'ai esquissé le 16 juin 1841 (livre de notes).

Au fond des grands bois, on n'entend rien que le bruit du vent. On ne voit ni le ciel ni la terre tant la voûte des feuilles et des branches est épaisse, tant les plantes entrelacées couvrent le sol. Mais une lumière lointaine trahit une habitation. Une Indienne y va lentement, accablée de fatigue, portant

(1) *Sic.*

ses enfants sur son épaule. Elle porte un enfant sur son épaule, un autre est suspendu à son sein et pleure. Elle tire derrière elle une pauvre vache maigre, par sa corde. Elle l'attache à un arbre. Un dogue aboie; une barrière se présente, qu'elle n'ose passer. Les Anglais d'Amérique l'ont construite. Les Anglais libres et républicains. Elle voit un intérieur anglais élégant. Le père de famille ouvrait son grand journal. Ce journal était une longue feuille de papier qui pouvait servir de tapis au besoin, tant elle était grande. Il était tout vêtu de noir. Une jeune femme était assise auprès, de la table. Sur cette table était Shakespeare *entreouvert à côté de* Milton. *Un domestique en livrée. Il est neuf heures. L'horloge sonne lourdement. Le charbon de terre pétille dans ses montagnes noires et volcaniques et devient ardent comme une forge sous le poker dont le laquais frappe les blocs noirs en versant une pyramide de nouveaux morceaux.*

Vigny s'en tient là, pour le moment. Sans doute dressera-t-il encore, selon son usage, un plan en prose, complet et détaillé, du poème avant de passer à la fabrication des alexandrins.

★

(La Flûte.)

Le manuscrit de *la Flûte* (parue le 15 mars 1843 dans la *Revue des Deux Mondes*) que possédait M. Louis Barthou n'était pas daté.

Une première version, incomplète, de ce poème figura longteups dans la collection Marc Sangnier. Elle était datée du « *9 novembre 1840.* »

★

(La Maison du Berger.)

Le 9 juillet 1842, et sous la rubrique : « *Pour la Maison du Berger* » (le titre de cette pièce est donc déjà fixé à cette date), Vigny prend note de ce qu'il appelle une « *idée à mettre en stances* » (1).

Le cœur est en nous comme une lampe pleine de parfums divins. Elle s'allume tard et s'éteint bientôt. L'enfant ne sait pas pleurer les morts; il faut réprimander et gourmander son insensibilité pour qu'il paraisse et devienne ému de la perte éternelle et pour qu'il comprenne l'amour, pour que les larmes coulent de ses yeux sur autre chose que lui-même. Il faut des leçons données à la fois par la beauté et par la souffrance.

(1) M. Pierre Flottes, dans son ouvrage de 1927, *la Pensée politique et sociale d'Alfred de Vigny* (p. 215) a donné de ce texte, une version un peu différente, plus courte, incomplète, et sans date. Le *Journal d'un poète* (Pléiade, II, 1316) reproduit cette version et la situe parmi les textes de 1854.

L'âge mûr s'efforce de voiler la flamme céleste et réussit à la faire mourir.

Le vieillard ne sait plus pleurer les morts. Il est rentré dans l'esprit d'enfance et la lampe de son cœur s'est éteinte, soufflée par des vents opposés et violents, par les orages de la vie publique, desséchée par les passions avares et égoïstes.

Celui qui, jusqu'à la fin de ses jours, conserve toujours brûlant le feu sacré de son cœur est le plus grand et le plus malheureux des mortels. Une jeunesse éternelle flamboie dans sa poitrine et attire à lui, d'âge en âge, les générations jeunes; mais, plus elles l'adorent et plus la génération sa contemporaine l'abhorre et s'éloigne de lui, avec une haine profonde et incurable.

C'est celui-là qui est le grand poète en qui l'amour ne cesse de brûler.

Au bas du feuillet, une remarque, de deux ans postérieure : « *Relu, 31 mars 1844. Je doute que ce soit mieux en vers que ce n'est venu en prose. Je l'avais oublié.* » De fait, *la Maison du Berger*, telle que Vigny la composa pour la publier dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1844, ne conserva rien de l' « idée » enregistrée le 9 juillet 1842.

★

(Wanda.)

Le manuscrit de *Wanda* fournit la date d'achèvement du poème : 5 novembre 1847. La collection Sangnier révèle une première esquisse en prose, qui remonte à juin 1845 :

A Madame de Kosawoska,
sœur de la princesse Troubetzkoï

22 juin 1845.
(Relu le 4 juillet. Bien.
Bon à écrire en vers.
Cela pourrait être très beau.)

POÈME

Gardez bien ces bagues, tous ces bracelets d'Orient!

Votre glorieuse sœur vit dans l'infortune, mais elle sera immortelle sur la terre par le mérite de son action, et, dans le Ciel, couronnée comme une martyre.

Heureux son mari, heureux, trois fois heureux, celui qui a reçu de telles larmes sur son front! (celui qui sent tomber ces larmes sur son front.)

Quelles sueurs n'en seraient apaisées? Quelles plaies ne seraient fermées par ce baume divin?

★

Qu'il travaille avec les mineurs. Qu'il mette, s'il le faut, le tablier de cuir et fouille la glace de Sibérie avec la pioche!

Travaillez au son de la cloche, vous qui avez commandé tant de grenadiers au son du tambour!

La tête rasée, et debout humblement, répondez à l'appel : « — Serge est présent! » Vous qui êtes prince d'un sang aussi souverain que celui des empereurs et aussi antique que les Romanofs.

★

Après avoir passé toute la nuit dans les caveaux et tout le jour sous la terre, le front noir de charbon, les yeux aveuglés, les genoux ployés et la poitrine sur les genoux, portant une torche sur votre front et une chaîne à vos pieds. Deux heures vont sonner à l'heure de l'Angélus. Vous êtes le plus heureux des mortels.

★

Car alors vous pouvez vous reposer aux pieds d'une sainte et baiser ses pieds en pleurant.

Elle travaille et prie auprès de vous. Elle élève ses fils qui sont nés esclaves et qu'elle n'a pas le droit d'enseigner comme les hommes libres.

Dieu ne les lui avait pas donnés princes et n'a fécondé son sein que lorsqu'il a été sanctifié par le dévouement.

Chaque année d'esclavage est marquée par les années de vos enfants; chacune de leurs années est un anneau de votre chaîne. Sinistre chapelet qu'ils comptent le soir en pleurant.

(La suite manque.)

★

(La Bouteille à la mer.)

Le « *21 novembre 1846, la nuit, de minuit à une heure* », en son château du Maine-Giraud, Alfred de Vigny dessina, en prose, strophe par strophe, le plan minutieux de ce qu'il nommait « *la Bouteille sur l'Océan — poème* » :

> *Lorsqu'un marin voit son vaisseau près du naufrage, lorsque le savant capitaine a fait tout ce que l'homme sait faire pour le salut des siens, il se résigne et s'incline; il adore, il prie, il se recommande au Dieu tout-puissant qui peut ouvrir à sa grande âme fatiguée le port éternel d'où les tempêtes ne l'arracheront jamais.*
>
> ★
>
> *Ensuite il pense à la terre qu'il va quitter et pour lui laisser le souvenir de son passage parmi les hommes, de ses combats*

contre les orages et de ses savants travaux, il prend une feuille de papier et écrit :

★

Il est minuit, nous périssons, démâtés et faisant des voies d'eau; la mer entre sur nous de tous côtés. Nous étions cent et restons trois. Nous avons découvert un passage dans les glaces du pôle Sud entre le   degré et   antarctique (1).

★

Ensuite, froid comme le pôle même, il ouvre une bouteille d'un verre noir et y cache son papier roulé. Il la regarde un moment et se rappelle qu'elle contint le vin joyeux d'Aï. Il sait qu'il l'ouvrit à la fête du Roi et porta la santé de la France. Ses braves officiers, qui sont à présent sous les vagues, se levèrent.

★

Les matelots répondirent « Hourrah » du haut des mâts en ôtant leurs chapeaux vernis. Ce jour-là, le soleil souriait et dorait les blanches voiles du navire. Chaque homme au fond de son verre voyait la France lui sourire.

★

L'un voit la France sous la forme de sa mère dont la main tremblante lui attache un ruban rouge sur le cœur. L'autre la voit sous l'image de sa maîtresse qui lui tend un mouchoir blanc du rivage, un mouchoir encore trempé de larmes.

★

Cette bouteille fut ainsi vidée, la dernière, ce jour-là, par les joyeux officiers, et lui, le capitaine, il en versa sur son ongle la dernière goutte pour montrer que la libation entière était accomplie.

★

Où sont-ils, à présent, ces trois cents braves? Ils sont tombés homme à homme avec leur vieux navire qui tombait planche à planche au fond des eaux (2).

★

A présent, le capitaine tient la bouteille et tandis que la mer monte jusqu'à ses genoux, il est assis devant sa table

(1) Vigny a laissé deux « blancs » dans son texte.
(2) Ici, en marge, cette acclamation que Vigny s'adresse à lui-même, en grosses lettres rouges : « *Bien!* »

couverte de cartes géographiques, aussi calme que lorsqu'il y traçait ses découvertes.

★

Cependant la nuit est noire et une montagne de glace a brisé le navire au milieu du corps. L'avant a coulé tout entier dans les eaux froides. L'arrière est monté comme un château sur ce mont glacé qui l'entraîne, et chaque coup de mer fait crouler un membre de ce corps dont il ne reste plus que le torse debout.

★

Le capitaine roule le papier de son adieu à la terre et glisse lentement le rouleau dans la bouteille. Il allume à sa lampe une cire rouge et cachète avec soin le bouchon qui la ferme. Il la marque d'un sceau où son nom est gravé.

★

Il sourit en songeant que, dans cette frêle barque, sa pensée sera portée aux hommes et que la race humaine saura qu'il a découvert un passage d'un océan à l'autre.

★

Toute sa vie il avait vécu enfermé dans ce réduit flottant et, son compas devant lui, il avait regardé la tremblante aiguille qui devait le guider. Sa vie n'aura pas été perdue si la bouteille est sauvée.

★

L'eau monte jusqu'à sa poitrine. Il regarde à la fenêtre et ne voit que la montagne de glace et les flots autour de lui. Il jette un dernier regard et lance loin de ses débris la bouteille sacrée.

★

Il craint qu'en sombrant le bois grossier du navire ne la brise, et son dernier regard voit avec bonheur qu'elle surnage.

★

Dieu lui soit en aide à présent! Elle est seule au milieu des mers, la bouteille merveilleuse qui porte quelques mots.

★

Les courants l'entraînent, les glaces l'arrêtent, les vents la roulent. Pendant un an, elle est prise dans les neiges. Le soleil les fond; elle avance en roulant.

★

Un jour elle était au milieu de l'océan Pacifique. Un navire l'aperçoit et s'arrête. Le calme était si grand alors qu'on eût pris la mer pour un immense lac d'huile. Le vaisseau s'avance. Il lance en mer un canot qui va l'atteindre, mais un vent frais s'élève. Le canot est rappelé, la bouteille reste en mer.

★

Un autre jour, un courant la saisit et la jette contre des sables. Elle s'y enfonce et y demeure sans mouvement jusqu'à ce que la marée descendante l'emporte encore au milieu des eaux.

★

Enfin un vent d'Occident se lève, qui la porte jusqu'à un port de France. Là où finissent nos terres, et s'ouvre Brest, du côté de l'Amérique. Elle entre lentement sans qu'on l'aperçoive. Longtemps encore elle est repoussée par les canots lorsqu'un enfant par hasard l'amène à bord.

★

Les hommes la saisissent. On l'ouvre. On admire. Le martyre (1) *de la science est porté au ciel.*

★

Le ciel de la gloire doit être ainsi conquis. O poète, c'est ainsi que tu dois jeter ton œuvre, avec un esprit calme, sur l'océan des âges. Ne t'inquiète jamais des courants contraires. Que tu vives heureux ou malheureux, que tu meures avec honneurs ou malheureusement, qu'importe! La Bouteille qui porte ta pensée se nomme Imprimerie. Les vents contraires et les courants la porteront au port, au port de l'immortalité.

Sur le manuscrit définitif, ceci : *189 vers. Écrit le 24 septembre 1847;* puis, d'une autre encre : *Relu le 7 février 1848. Je n'en suis pas mécontent. On le publiera ainsi. A. de V.*

La pièce paraîtra dans la *Revue des Deux Mondes* le 1er février 1854.

Le manuscrit original comptait, on vient de le voir, 189 vers; la publication, dans la *Revue des Deux Mondes*, n'en compte que 182. Voici les 7 vers de la strophe (qui était la quatrième) à laquelle, finalement, Vigny renonça :

La foi superbe et grave est l'humaine science
Semant et récoltant les fruits de la Raison;
L'Homme, roi de sa vie et de sa conscience,
Le Droit dans la cité, le Droit dans sa maison;

(1) *Sic.*

Le Progrès en tous lieux, partout la découverte ;
La plaine de la mer et de la terre ouverte
Au laboureur du globe errant dans sa prison.

★

(Les Destinées.)

Du fameux poème « *Les Destinées* », qui donna son titre au recueil des « *Poèmes philosophiques* », une première esquisse en prose, datée du « 19 avril 1847 », existait dans la collection Marc Sangnier. Le manuscrit autographe du poème complet, sous sa forme définitive, porte l'indication : « *Écrit au Maine-Giraud, Charente, 27 août 1849.* »

Le 12 juillet 1847, Vigny avait rédigé le projet que voici, au coin duquel il a noté : « *Ceci est la forme la meilleure de l'idée de la Fatalité et de la Grâce.* »

> *Les Destinées de la Fatalité pèsent comme des statues de plomb sur le front des hommes. Leurs pieds d'airain sont posés sur les têtes humaines.*
>
> *Les Destinées de la Grâce ont des ailes. L'Esprit-Saint les fait descendre des pieds du Christ. Elles se posent près du cœur de l'homme. Puis le souffle de la Liberté soulève leurs ailes.*
>
> *La liberté de chaque homme fait mouvoir çà et là sa destinée : comme un ange familier, elle s'élève, elle remonte, elle porte aux pieds de Dieu la palme de sa vertu et laisse tomber en passant sur la terre la couronne de sa gloire humaine* (1).
>
> *Mais quelquefois aussi la Destinée envoyée par l'Esprit-Saint s'attriste profondément et, humiliée de n'avoir que du mal à rapporter en haut, accompagne le mortel jusque sur le seuil de la mort et, là, baisse la tête et, se sentant condamnée, elle gémit, elle pleure, et meurt en même temps que lui.*

★

(L'Esprit pur.)

On ne connaissait, jusqu'ici, aucun manuscrit de l'*Esprit pur*. J'en possède un, partiel, sans date, contenant trois strophes numérotées 1, 2, 3, correspondant aux strophes 1, 2 et 9 du poème sous sa forme définitive.

Le titre primitif était : « *le Musée idéal* », auquel, sur ce feuillet, Vigny a substitué ceci : « *l'Épreuve du temps* » ; puis, ayant modifié les deux premiers vers de la strophe 1 :

Si l'orgueil prend *mon* cœur quand le Peuple *me* nomme
Que de *mes* livres seuls *me* vienne la fierté.

(1) Cf. dans le *Journal d'un poète* (Pléiade, II, 1299) une espèce de résumé de ce texte, sous la date inexacte du 12 juillet 1852.

pour substituer « ton » et « te » à « mon » et « me », il a ajouté, en haut du feuillet, ce sous-titre : « *A Éva.* »

La strophe 2 est exactement dans ce manuscrit ce qu'elle sera dans l'imprimé. Quant à la troisième strophe (qui deviendra la neuvième), j'indique ici en italiques les variantes qu'elle nous offre par rapport au texte définitif :

Seul et dernier anneau de deux chaînes brisées,
Je reste *et* je soutiens encor dans les hauteurs
Parmi les maîtres purs des *glorieux* musées
L'IDÉAL du poète et des *libres* penseurs
J'éprouve sa durée en vingt ans de silence
Car toujours, d'âge en âge encor, je vois la France
Contempler mes tableaux et leur jeter des fleurs.

★

La composition des onze pièces qui formeront le recueil posthume des *Destinées* s'ordonne donc de la façon suivante :

1. *La Mort du Loup.* La pièce a été écrite les 30 et 31 octobre 1838. Elle peut avoir été retouchée par Vigny avant sa publication dans la *Revue des Deux Mondes*, le 1er février 1843.

2. *La Colère de Samson.* Première esquisse en prose : 17 novembre 1838. Achèvement : 7 avril 1839.

3. *Le Mont des Oliviers.* Achèvement : le 12 novembre 1839.

4. *La Sauvage.* Vaguement conçue dès le mois de décembre 1839, la pièce a été achevé le 28 mars 1842.

5. *La Flûte.* Première version, incomplète, le 9 novembre 1840 ; achèvement, novembre 1842.

6. *La Maison du Berger.* La date d'achèvement de cette pièce ne nous est pas exactement connue ; elle se situe probablement à la fin de l'année 1843 ou au début de l'année 1844. (La pièce fut publiée dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1844).

7. *La Bouteille à la Mer.* Canevas en prose, le 21 novembre 1846. Achèvement : 24 septembre 1847.

8. *Wanda.* Première esquisse en prose, 22 juin 1845. Achèvement, 5 novembre 1847.

9. *Les Destinées.* Première esquisse en prose, 19 avril 1847 ; seconde esquisse, 12 juillet 1847 ; achèvement, 27 août 1849.

10. *Les Oracles.* La pièce, d'après le manuscrit, aurait été terminée le 24 février 1862.

11. *L'Esprit pur.* Esquissé, semble-t-il, dès 1843. Date de l'achèvement, inconnue ; peut-être 1863.

★

Un relevé des versements (« compte des travaux de rédaction ») effectué par l'administration de la *Revue des Deux Mondes* en

faveur de « M. le comte Alfred de Vigny » nous apprend que le poète avait reçu, pour *la Sauvage* (8 pages) 100 francs, pour *la Mort du Loup* (4 pages) 50 francs, pour *la Flûte* et pour *le Mont des Oliviers* (6 pages chacun), deux fois 75 francs, et 150 francs pour *La Maison du Berger* qui occupait 12 pages de la *Revue*. La page lui rapportait donc 12 fr. 50. En janvier 1841, il avait touché 412 fr. 50 pour les 33 pages de son étude sur Mlle Sedaine.

★

A bien des reprises, Vigny s'efforça, en vue du recueil qu'il se proposait de publier (et qui ne vit le jour qu'après sa mort), d'établir une unité, plus ou moins factice, entre ses poèmes successifs.

a) Il avait, un moment, songé à en faire une série de « *Lettres à Éva* », ce qu'il appelait un « récitatif » introduisant chaque poème.

Pour *la Sauvage*, il n'avait trouvé que ceci :

> *L'homme est grand dans sa majesté quand il dompte la nature tyrannique. Viens dans le nouveau monde...*

Pour *la Colère de Samson :*

> *Hélas! si nous souffrons, les femmes n'en sont-elles pas toujours cause? laisse-moi rouler encore* (1) *notre maison vers l'Orient. Elles veulent du dévouement, mais ne savent pas s'élever aussi haut qu'un grand homme, et le Livre saint le savait lorsqu'il nous laissa cette histoire pour leçon. Les sables de Judée ont pu recouvrir des villes; ils n'ont pas recouvert la trace de cette histoire. Ouvre tes beaux yeux et regarde :*

Le « lien » de *la Mort du Loup* avec le poème précédent eût été celui-ci :

> *La vie est triste et l'éternité douteuse. Mais l'homme, s'il voulait seulement voir près de lui, puiserait partout la force de supporter la vie et de lutter contre elle. Regarde ce qu'hier j'ai vu. C'était en France, au milieu des bruyères que tu aimes et près du vieux château qui t'est cher :*

Quant à *la Flûte*, le récitatif prévu, tracé par Vigny au crayon, s'est effacé jusqu'à devenir indéchiffrable. On distingue seulement :

> [...] *âme immortelle* [...] *Un jour que notre maison était sur la montagne* [...] *J'aime à rendre la vie aux esprits abattus (au-dessous, à l'encre) : Virile volupté d'une grande âme qui se dévoue.*

(1) Allusion, sans doute, à la *Maison du Berger*, ou, plus exactement, au schéma intitulé *Les sept douleurs, ou les mâles douleurs :* « Si ce soir tu « gémis en rêvant à la mort, viens, roulons notre maison dans l'Orient « splendide... » (*Journal d'un poète*, Pléiade, II, 1188).

b) Le 4 avril 1840, alors qu'il n'a encore en portefeuille que *la Mort du Loup, la Colère de Samson, le Mont des Oliviers*, et *la Sauvage*, mais toutes sortes, aussi, d'autres projets, il écrit :

> *Eschyle, Sophocle, Euripide ont fait un éternel reproche au ciel dans leurs livres. Là, comme dans Homère, le destin se joue de l'homme et le livre aux dieux.*
>
> *Dans le christianisme, l'homme est livré au diable, et Dieu savait qu'il succomberait; pourtant il ne cesse de le faire tenter.*
>
> *De même, ces Poèmes, comme le poème du* Déluge, *doivent être une protestation de l'homme contre la création et un reproche désespéré au créateur.*
>
> *Passions déçues, crimes commis, faiblesses. Laver l'homme de ces fautes; lui rappeler sa grandeur et le fortifier par le sentiment de sa fierté.*

Puis, sur le même feuillet, cette adjonction sans date :

> *Le doute est la destinée de l'âme et la volonté de Dieu est formelle puisqu'il n'a rien révélé à l'homme de ce qui précède le berceau et suit la tombe.*
>
> *Le courage de l'homme est d'étouffer en lui cette vaine curiosité, mère du spleen, et de mener vigoureusement sa vie, saine d'âme et de corps, et laborieuse surtout, selon sa condition et son siècle.*

c) Du 28 octobre 1840, sous l'indication : « *Poèmes* », les six paragraphes que voici :

> *Souffre et trouve des délices dans la souffrance, dit le christianisme.*
>
> *Souffre et abstiens-toi, dit le stoïcien.*
>
> *C'est toujours la souffrance, accommodée d'ingrédients différents.*

★

> « *Notre monde est formé de ruines. Que nous le prenions, ce monde, dans le temps ou dans l'espace, sous ces deux dimensions c'est un réseau de mal, de destruction et de carnage, si bien tissé et si plein que cela ressemble à ce tableau de Salvator où tout tue et est tué en même temps, où hommes, chevaux et jusqu'à un oiseau qui passe sur le champ de bataille, tout est frappé, tout meurt, sous un ciel pâle, dans un affreux ravin, tandis que le soleil s'éteint tristement à l'horizon.* »
>
> LEROUX.
> *(De l'humanité.)*

★

C'était l'idée d'Héraclite, développée.
Il y a là un poème entier à faire.

★

Épicure restreint la vie au présent, sans passé et sans avenir, comme un accident sombre entre deux sommeils infinis.

Le christianisme peint la terre maudite entre l'Éden et le Paradis.

★

L'amour. Platon dit : Aime, en cherchant Dieu dans ton amour. Épicure dit : Aime-toi; ce chasseur de fantômes nous ramène à nous-mêmes. Saint Paul n'aime que Dieu. Aimer est donc la vie présente et future, pour tous les sages.

★

Ah! c'est avec effroi qu'on voit passer les choses
Au flambeau tremblotant qu'on nomme la Raison.

d) Après mars 1842 (puisque *la Sauvage* y figure) et avant 1844 (puisqu'il n'est pas encore question de *la Maison du Berger*), Vigny avait rédigé le texte suivant :

Enchaînement et suite des idées philosophiques de ces poèmes.

L'inertie de Dieu dans les affaires humaines est la pensée du poème le Mont des Oliviers. *Jésus lui demande la certitude; il se tait.*

Que pensera l'espèce humaine?

1. *Abandonné à moi-même, mon devoir est de m'organiser, pour me perfectionner, me conserver, et de conquérir le globe étroit qui m'est accordé, et de ne pas souffrir que l'homme tombe à l'état de singe comme les sauvages l'ont laissé dégénérer. Pour preuve de cette idée :* la Sauvage.

2. *Contre un destin immuable et inconnu, à quoi bon les soupirs, la prière? Il s'en rirait ou y serait insensible comme un rocher. Puisqu'il a voulu que le doute fût ma destinée, j'obéis. Je ferai ma tâche et je m'efforcerai de souffrir et de mourir sans parler, comme le loup. De là le poème* la Mort du Loup.

3. *Que l'inutilité du travail ne rende pas honteux le faible, malheureux et courageux, qui est aussi laborieux que le fort! Son âme est l'égale des plus illustres, mais les organes qu'elle emploie l'empêchent dans son vol et traduisent mal sa pensée, comme une mauvaise flûte rend mal un chant délicieux.*

Les âmes sont égales entre elles, avant et après la vie, hors des entraves du corps. N'ayez point d'orgueil, hommes inspirés qui avez réussi; n'ayez point honte, hommes faibles et incapables qui avez échoué : la Flûte, *ou l'Égalité des âmes.*

Puis, au-dessous :

Éva. Ainsi nous avons parlé de la Grâce et de la Fatalité : Toi qui es si parfaite, que je vois au-dessus de moi entre la terre et le ciel, toi qui me réponds d'égale à égal (a-é n'est pas plus dur à l'oreille que dans aérien).

Femme qui n'est pas née et ne mourra jamais.

(dernier vers)

e) Le 1er avril 1847, Vigny dresse le projet que voici :

LES DESTINÉES

Poèmes philosophiques.

Épigraphe : Ante omnia Musae.

Prologue : La Maison du Berger.

Première partie : Les destinées envoyées par la Fatalité. Ces destinées sont inscrites au livre du Sort.

Deuxième partie : Les destinées envoyées par la Grâce. Ces destinées sont inscrites au livre de Dieu.

★

Lire tout ce qui a été écrit sur la Grâce et la prédestination chrétiennes et faire conclure le livre par la réponse d'Eva. Fin du volume : que l'idée de l'inflexibilité du Destin est ineffaçable parmi les hommes, puisque le christianisme n'a pas pu la détruire.

f) A une date que j'ignore, et sous la rubrique : « *Les Destinées. Poèmes philosophiques* », Vigny dessine un schéma pour la fin de son livre :

Derniers vers des Poèmes.

Ainsi sont arrêtées, dans le livre inconnu, le Livre de Dieu, les destinées des nations et des hommes.

Les idées sont jetées au vent et tombent au hasard dans une terre féconde ou sur un aride rocher. Elles sont étouffées quelquefois; quelquefois elles croissent vite. Un inévitable et invisible enchaînement des choses les unit. Les anneaux sont comptés, et chacun a son rang et son chiffre sur les registres immortels.

En vain les hommes cherchent à faire éclore plus vite l'aigle ou l'hirondelle. L'heure de l'éclosion est marquée d'avance. Les philosophes solitaires meurent en léguant leurs systèmes inutiles; ils cherchent en vain à l'horizon si leur pavillon

s'est noyé dans les mers ou perdu dans les brumes avant que leurs yeux soient fermés par la mort.

C'est en vain que les chefs du combat politique coupent les têtes et massacrent les innocents et les faibles. Nul d'entre eux ne peut hâter la croissance du fruit social.

L'heure de tout est marquée, et la ponctualité des plantes est aussi celles des événements. Leur lente maturité n'est point hâtée par nos efforts, mais les éclaireurs sont toujours glorieux parce qu'ils auront pressenti l'avenir et posé l'idée comme un jalon d'or sur la grande route des nations.

g) Enfin, sous la date du 4 mai 1856, ceci, qui s'intitule : « *Plan et ordre* ».

C'ÉTAIT ÉCRIT

Poème.

La Fatalité et la Grâce.

1er poème : Les Inflexibles (1).
2e poème : La Maison du Berger.
I. Poème : Le Mont des Oliviers.
Rêverie (l'inertie de Dieu, apparente seulement, frappa de désespoir Dieu même revêtu d'une chair humaine et périssable).
II. Poème : Dalila. La Colère de Samson.
Rêverie (réflexion sur la force).
IV (2). *Poème :* La Sauvage.
Rêverie (La civilisation).
V. Poème : La Flûte.
Rêverie (l'égalité des âmes).
VI. Poème : La Mort du Loup.
Rêverie (le courage).
VII. Poème : La Bouteille à la Mer.

On constatera qu'à cette époque (mai 1856), Vigny envisageait de faire suivre chacun de ses poèmes — exception faite du Prologue et de l'Épilogue — d'une « rêverie » qui se substituerait au « récitatif » antérieurement projeté. Le 4 mai 1862, il dressera même la liste suivante (3) :

1. *Les Destinées.*
2. *La Maison du Berger.*
3. *Le Mont des Oliviers*, suivi d'une « *rêverie* » sur « *le désespoir* ».
4. *La Colère de Samson*, suivie d'une « *rêverie* » sur « *la force* ».
5. *La Sauvage*, suivie d'une « *rêverie* » sur « *la Civilisation* ».
6. *La Flûte*, suivie d'une « *rêverie* » sur « *l'égalité des âmes* ».

(1) Autrement dit : *les Destinées*.
(2) Vigny a bien écrit : « IV », sans indiquer de III.
(3) Publiée par M. Pierre Flottes dans son ouvrage sur *la Pensée politique et sociale d'Alfred de Vigny*, p. 318, note 3.

7. *Wanda*, suivie d'une « rêverie » sur « *le pouvoir* ».
8. *La Mort du Loup*, suivie d'une « *rêverie* » sur « *le courage* ».
9. *La Bouteille à la Mer*.

Ni les *Oracles* ni l'*Esprit pur* ne figurent dans cette liste, ce qui inciterait à croire que ces deux pièces n'étaient pas encore composées (1).

Ce classement établi par Vigny en 1856 et maintenu par lui en 1862, Louis Ratisbonne ne pouvait l'ignorer. S'il ne l'a point respecté dans l'édition des *Destinées* (1864), c'est donc, je pense, qu'il avait sous les yeux un autre feuillet, aujourd'hui perdu, et sur lequel Alfred de Vigny, entre le mois de mai 1862 et le mois de septembre 1863, indiquait, pour ses onze *poèmes*, un ordre définitif.

HENRI GUILLEMIN.

(1) La date du *24 février 1862*, anniversaire de la Révolution de 1848, qu'on lit sur le manuscrit des *Oracles*, cette pièce si furieusement antirépublicaine, est un peu trop bien adaptée, en effet, pour ne point se laisser soupçonner d'avoir un caractère symbolique.

LUCIEN BECKER

OU

Le Baiser au paysage

PARMI les poètes qui ont eu vingt ans aux environs de 1935, il en est peu que la découverte de Paul Éluard et de Jules Supervieille n'a pas marqués de manière décisive. Après les premières batailles du surréalisme, et les ricanements de mise dans ce genre de révolte, le côté idyllique et tendre de la poésie amoureuse d'Eluard apportait aux jeunes gens comme un répit, comme un sursis de rêve avant la tyrannie volontaire du rêve. Grâce à l'auteur de *Capitale de la douleur* on pouvait à nouveau, comme ce fut le cas au temps de Musset, de Verlaine ou de Samain, flâner agréablement autour d'une chair et faire dix fois le tour d'un soupir moelleux. L'avant-garde devenait compatible avec la sensiblerie, où elle mettait assez d'imprévu pour paraître à la fois audacieuse et grave. Comment résister à ce qui, dans la précosité, faisait figure de provocation? Le mythe Eluard contenait en germe un poncif Eluard que seuls quelques poètes, dont Lucien Becker et Alain Borne, ont pu éviter, au sein d'une génération assez peu personnelle.

Jules Supervielle leur apportait une autre tendresse, celle du grand large. Jursque-là, les éléments cosmiques dont Rimbaud et Lautréamont avaient parlé, faisaient trembler les plumes les plus braves. On ne riait pas de l'océan! On ne tutoyait pas impunément la Voie Lactée! On luttait avec eux, les armes à la main. Avec simplicité, avec une charmante maladresse même, Supervieille est venu leur dire que le ciel est on ne peut plus sociable, et que les volcans sont obéissants comme des chats. Il les a conviés à venir boire de la limonade dans Altaïr. Désormais, on caressait l'horizon et on écrivait à la belle étoile.

Si Lucien Becker a fait ses classes chez Eluard et chez Supervielle, il n'en a pas moins trouvé sa voie véritable, plus rapidement que d'autres. Ce qu'il a pris de charnel chez Eluard, il l'a transposé dans le paysage de Supervielle; et les fragments d'espace sidéral qu'il a empruntés à Supervielle, il les a greffés sur la chair verbale d'Eluard. C'est là, bien sûr, une simplification extrême, et comme le résumé trop rationnel d'une opération où la part de fantaisie, de nouveauté et de voyance personnelle transforme sans cesse le bien d'autrui. Il est des facilités que Lucien Becker a tout de suite rejetées : il ne voulait pas de cette mollesse syntaxique, de cette élasticité de la langue qui, chez Eluard, allait jusqu'au démontage de la phrase.

Lucien Becker est plus ferme, plus exigeant dans sa facture; s'il s'émeut, il ne se laisse pas aller; et s'il se laisse aller, il sait où l'impossible l'arrêtera. Il est grave, austère, souvent d'une dureté qui est le signe le plus certain de sa démarche fière. Il ne peut pas non plus consentir à cette sorte d'humour indigo dont Supervielle pare quelquefois ses poèmes : quand Lucien Becker parle du soleil, c'est sans le chatouiller. L'amour est pour lui une affaire sérieuse, et non un abandon où les mots joueraient à cache-cache, et non une plaisanterie où on attacherait des comètes à la queue des chiens.

La rencontre du baiser et de tout ce qui, d'un horizon à l'autre, échappe à jamais au baiser, a lieu dès lors avec une simplicité des plus convaincantes (1) :

Tu cherches mes lèvres avec la soif
de quelqu'un qui a traversé le monde
pour aller voir la neige fondre
sur les sommets moins hauts qu'un baiser.

Ce qui chez Eluard était séduction et moiteur, ce qui chez Supervielle était ivresse acrobatique, devient chez Lucien Becker nécessité, loi, dépouillement. On le sent peu intellectuel, ennemi des hantises, amateur de clartés riches : celles qui étouffent les illuminations soudaines et se bâtissent de mystères résolument passés au tamis d'une raison assimilatrice. Plus étonnant, plus singulier que bien des poètes de son âge qui passent pour des novateurs hardis, il n'étonne pourtant guère, tant ses trouvailles sont à l'aise dans sa syntaxe prudente et son imagerie débarrassée de la moindre pirouette. C'est comme si sa poésie, avant même d'être exprimée, avait subi une longue cuisson au soleil, ce soleil implacable et sûr qu'il a connu des années durant à Dakar, ce soleil qui, aux dépens de tous autres attributs, a exigé qu'il prît pour meubles la mer, le sable, le vent, la nuit, le palmier :

Pour aller d'un horizon à l'autre,
le ciel suit les mêmes routes d'eau,
pris parfois dans un arbre si haut
qu'il n'en sort qu'à la tombée de la nuit...
...Si l'on colle l'oreille contre les champs,
on entend le bruit que font les racines
pour étreindre le plus de terre possible
sous les forêts d'où naît sans cesse le printemps.

Lucien Becker ne prétend pas expliquer les énigmes de l'univers visible; il les accueille en tant qu'énigmes donneuses de poésie; il n'en dissèque par les organes; il les accepte comme il accepte son pouvoir à les traduire, sans se demander si ce pouvoir-là les déforme par un processus de métamorphose dont il ne serait le maître qu'en apparence. Quand il rentre chez, il prend cet le bras, sans ostentation

(1) Les principaux poèmes de Lucien Becker ont été réunis dans trois recueils publiés aux éditions Gallimard : *le Monde sans joie, Rien à vivre* et *Plein amour.*

ni vantardise. La planète est son épouse, et son épouse est aussi planète :

Il n'a plus que la ressource
de ramener les limites de l'horizon
à celles de son lit où, plomb,
il descend au fond de la plus noire des sources.

Il pose des « pièges de chair » pour prendre le monde dans un baiser. Mais il y parvient sans ruse.

ALAIN BOSQUET.

POÈMES de LUCIEN BECKER

LA terre monte vers les collines
pour jeter ses moissons dans le ciel
et pour voir de quel côté vont les hommes
qui dorment à midi contre ses flancs.

Le plus bel arbre est seul avec sa joie
d'avoir quitté la grande ville des forêts
où, jeune plant, il a vécu des nuits
que l'air même n'arrivait pas à traverser.

Il est le premier à bouger dans le matin
où de loin en loin pense un village
et lorsque le soleil se couche
il est sûr de l'avoir suivi tout le jour.

L'oiseau s'élance de sa cime
comme un bouquet de feuilles vivantes
qui reprendra bientôt sa place sur une branche
pour se fermer, le soir, comme un simple bourgeon.

Le temps devient si calme autour du village
qu'il suffirait d'un éclat de voix
pour que se fendent les tuiles des toits
et que naisse le seul enfant de la journée.

La forêt n'ose pas franchir les blés
qui l'enferment dans leur cercle de feu
et chaque épi tient sa flamme à bout portant
au bord des champs rêvant sous la luzerne.

Le pont qui cherche à étouffer la rivière
part comme une flèche sous les chemins
avides de connaître une eau moins pure
que les gouttes de pluie d'un été sans fond.

Chaque fleur garde un peu de soleil
pour que la nuit ne soit pas tout à fait noire
et les oiseaux dont l'ombre courait au sol
se posent sur le dernier arbre élevé dans le noir.

En hiver, le soleil se laisse prendre dans la main
comme un oiseau qui vient de naître
et il perd jusqu'au souvenir des midis
qui étouffaient en été tout écho sur la terre.

Il ne peut plus revenir sur ses pas
le long de la plage de sable
dont il éclairait l'horizon lorsque, se couchant,
il faisait se lever la mer d'un autre monde.

Les pierres le réclament à grands cris de gel
elles ont beau se hisser jusqu'aux plus hautes maisons
elles ne voient plus qu'un front découronné
qui pourrait appartenir à n'importe quel homme.

En plein jour, la nuit le chasse des ruisseaux
qui s'en vont pensifs dans les plaines indifférentes
au cheminement des taupes vers leur cœur,
seul au milieu de toutes les racines mortes.

Aucun vivant ne peut échapper à la mort
aucun mort s'évader des cimetières
aucun amour ne peut être éternel
tant que l'horizon ne sera pas raccordé au ciel.

Le soleil a beau passer ses doigts
sur la tête bien peignée des bois,
il ne peut voir à travers les branches
l'herbe gagner les sources à marches forcées.

Il ne connaît pas la fin de l'homme
sur qui par hasard il pose une lueur
qui l'enfièvre de tout l'amour d'un monde
auquel il ne tient que par un filet d'air.

Malgré ses montagnes de lumière,
le jour n'est qu'un sursaut dans la nuit
où les lampes continuent de veiller
le malade toujours mourant du silence.

LUCIEN BECKER.

ACTUALITÉS
par
Thierry MAULNIER - Daniel MAUROC
Louis CHAIGNE - Pierre GRENAUD

★

L'agenda de la Table Ronde

★

" *Journal d'un écrivain* "
par
Emmanuel BERL

★

" *Vérités littéraires* "
par
André THÉRIVE

Le moissonneur d'épines

J'AI, depuis plusieurs années déjà, abandonné la critique littéraire qui m'imposait, chaque semaine, la lecture au moins approximative de plusieurs romans. Le nombre des romans est décourageant et je ne suis pas sûr de les aimer. Peut-être, en ce qui concerne un livre comme *le Moissonneur d'épines* de Georges Govy (1), si je dis que j'aime ce livre, si je dis que je ne l'ai pas lâché jusqu'à la dernière page — quand tant de romans me tombent si facilement des mains — mon témoignage aura-t-il plus de poids?

Je ne puis prédire à coup sûr que ce grand livre aura l'audience qu'il mérite. Dans leur majorité les lecteurs de romans demandent à être sinon rassurés, du moins inquiétés dans de sages limites sur des sujets qui ne sont que modérément inquiétants. Il me faut donc dire tout de suite que *le Moissonneur d'épines* n'est pas un roman de jeune fille, j'entends un de ces romans de jeune fille dans le goût du jour, qui nous racontent les jeux pourtant bien connus déjà dans tous leurs détails de la sexualité adolescente, entre un appartement de Passy et une plage italienne, avec quelques dépravations familiales comme toile de fond, sur le ton de cynisme ennuyé de Marie-Chantal. *Le Moissonneur d'épines* n'est pas confortablement installé sur le pont des premières classes du navire terre : il descend dans les soutes et dans la chaufferie, dans la cave aux odeurs d'huile chaude et de sueur humaine ; d'acier et de sang, où tourne le moteur infernal de l'histoire. Non pas les beaux quartiers, les parties mondaines, les petits drames enflés par une imagination complaisante pour tromper l'ennui de vivre trop tranquille, mais la fièvre sourde des attentes révolutionnaires, les marches de la faim des squelettes vivants des Indes, le terroriste qui refuse de parler pendant que devant lui sa mère hurlante meurt sous les coups des policiers, le vieux docker qui un jour s'écroule et tombe sous le poids du sac de charbon, les quartiers de prostitution où des écriteaux, à la porte des femmes, indiquent l'âge, le prix et la spécialité, et, à l'est de l'Europe, le pas lourd et las des patrouilles totalitaires dans le silence de la peur. La *réalité*.

Je crois que ceux qui ont aimé *la Condition humaine*, aimeront aussi ce livre. Parce que ce livre, lui non plus, ne nous ménage pas. Parce qu'il nous prend au collet, et nous jette sans ménagements, sans avertissement, en plein milieu de l'angoisse du monde, glacée et huileuse comme l'eau nocturne d'un bassin de port.

(1) Édit. de la Table Ronde.

Le sort de milliers d'hommes, sur la terre, c'est celui qui nous est montré dans ces pages qui serrent notre gorge presque jusqu'à l'asphyxie : une fatalité que la victime subit comme une bête impuissante, tandis qu'elle regarde celui qui vient lui tuer ses petits avant de la tuer elle-même, avec la même résignation à l'absurde ou la même haine sans espoir.

Sans espoir? Je me trompe. Il y a bien un espoir dans le livre de Georges Govy. Mais non pas l'espoir un peu trop optimiste qui pousse à une action courageuse et simple les militants révolutionnaires que Georges Govy nous peint avec une sympathie paternelle. Un espoir indécis, tremblant et difficile. Le malheur des hommes est un malheur contre lequel nous pouvons quelque chose, et contre lequel nous ne pouvons pas tout. Puis, la partie serait trop belle, vraiment trop belle pour notre espèce, s'il suffisait de faire la révolution pour mettre fin au malheur. L'homme n'en aura jamais fini avec la mort, ni avec la solitude, ni avec l'*à quoi bon*... inscrit au cœur même de la conscience. De l'humiliation à l'action, de la soumission au monde à la transformation du monde, de l'instinct animal à la conscience, l'être vivant ne fait que changer d'angoisse, à moins qu'il ne revienne toujours à la même angoisse, au point de départ et d'arrivée de toute vie. Et pourtant *il faut* changer le monde...

D'une composition à la fois savante et simple, le roman de Georges Govy nous fait avancer d'un même pas dans la voie d'un dénouement dès le premier instant tout proche et prévisible et dans l'approfondissement de son héros. Ce Richard Stanley que nous trouvons aux premières pages, muni d'un faux passeport soviétique, sur le quai d'une gare polonaise d'où il va tenter de rejoindre, pour s'y abriter ou pour s'y perdre, le pays de son enfance (son père était Russe) et de sa foi révolutionnaire, nous savons déjà qu'il est un condamné. Mais les péripéties même de la marche qui va le conduire vers le fleuve aux bords duquel deux rangées de gardes forestiers en armes attendent qu'il se décide vont déchirer et ouvrir pour nous, l'un après l'autre, les grands pans de son passé, nous livrer les expériences qui l'ont mêlé, de l'Égypte à l'Espagne, aux humiliés, aux opprimés, aux affamés de la terre. L'action s'éclaire ainsi en même temps qu'elle avance. Richard Stanley a nagé à plusieurs brasses dans la honte de la souffrance et de l'espoir humains, toujours engagé et toujours étranger, ni d'ici, ni d'ailleurs, tour à tour attiré, aspiré par l'impérieuse exigence de la paternité combattante des misérables, et rejeté par ses propres scrupules, ou par la méfiance de ses compagnons eux-mêmes. Le mal et le bien sont inextricables. L'amour — l'amour de la femme — n'est qu'une diversion à la solitude dans la tiédeur d'une complicité provisoire. Toute existence est séparée à jamais. Reste la mort. Elle, du moins, *dénoue*.

Ne valent sans doute la peine d'être écrits et d'être lus que les livres qui nous placent face à face de *l'insuffisance* ridicule de la vie. Je suis sûr — *sûr* — que le roman de Georges Govy est de ceux-là.

THIERRY MAULNIER.

« Croissez et Multipliez »

ou

Les Paradoxes de la vertu (1)

PIÈCE DANGEREUSE, comme l'auteur le dit dans sa postface, *Croissez et multipliez* n'est pas une pièce à thèse, mais une pièce à problème (2) — et il n'était peut-être pas superflu que Gabriel Marcel soulignât ce problème.

Car nous verrons que le spectateur (ou le lecteur) profane risque de se méprendre sur ses données; nous verrons aussi que cette pièce est justement *dangereuse* dans la mesure où elle ne le rèsoud pas, où elle respecte la liberté de son public avec celle de ses héros. Gabriel Marcel s'engage et nous engage plus par les questions qu'il pose que maints auteurs engagés par les réponses qu'ils proposent... C'est ici tout un théâtre à thèse, héritier du théâtre dit psychologique du début de ce siècle, qui est en danger.

Agnès Lemage de Pierrefort, mère de cinq enfants et enceinte à nouveau, conçoit sa maternité comme une *école d'abrutissement*. Elle joue du piano entre deux accouchements. Sa sœur Corinne a la même horreur du mariage et de la maternité; les scrupules religieux, cependant, la gênent moins, et ne l'empêchent point d'être la maîtresse du mari de sa cousine Chantal, qui, elle, ne rêve que d'adopter les enfants qu'elle n'a pas eus.

(1) Éditions Plon.

(2) Plus sans doute qu'aucune autre de mes pièces, celle-ci est une pièce à problème, je ne dis pas une pièce à thèse, la distinction est essentielle et j'y reviendrai. Bien que je me rappelle à vrai dire assez mal les conditions dans lesquelles cet ouvrage a germé en moi, je puis affirmer que je ne suis pas parti du problème pris par lui-même ; c'est plutôt après avoir écrit la pièce que j'ai été amené au cours de conversations particulières, à constater son ampleur sur le plan social.

Je suis sans doute parti d'un personnage qui s'est imposé à ma conscience, et cela sans que je puisse désigner un prototype que j'aurais d'abord rencontré dans la vie. Agnès est, à coup sûr, parmi les personnages de mon théâtre, un de ceux dont la réalité est pour moi la plus indubitable. Quand on se décidera, à une date encore indéterminée, à représenter cette pièce dangereuse, tout me donne lieu de croire que je recevrai des confirmations personnelles venant d'inconnues, à supposer bien entendu que les intéressés fassent violence à une pudeur non seulement naturelle, mais parfaitement honorable. *Croissez et multipliez.* — Post face.

Curieusement, ces femmes-là ne sont nullement jalouses l'une de l'autre, non plus que de leurs amours. Elles ne le sont que des enfants qu'elles ont ou qu'elles veulent. Et Chantal finira par s'emparer des enfants d'Agnès, qui la considère comme sa vraie sœur.

Face à ces mères, à ces femmes qui ne sont plus que des mères, les hommes *font leur métier*. Thierry Courteuil est l'homme-maman. Bigot, sorte d'éclaireur prolongé, qui n'est sorti du collège que pour un camp de prisonniers tout aussi religieux, il ressemble à son beau-père, diplomate raté en mal de Mémoires, et Madame-mère, pourtant si bien pensante, nous dira qu'ils *font l'amour comme on tette*. Reste Guillaume, athée, presque insignifiant — c'est avec lui qu'on s'enfuira, et c'est lui qu'on fuira.

S'il pouvait y avoir des prêtres-femmes... soupire Agnès. *Ce qui est authentiquement tragique dans le cas d'Agnès*, précise l'auteur, *c'est qu'elle en vient inévitablement à mettre en question la signification d'une vie comme la sienne, et même la valeur de la vie en général, pour autant qu'elle se transmet dans des conditions aveugles. Cette chose indéfinissable dont la transmission s'effectue selon un mécanisme propre à éveiller la répugnance et même la dérision, cette « chose » a-t-elle vraiment un sens? Ici Agnès reprend à son compte, mais dans des conditions beaucoup plus graves, plus tragiques, la question qu'il y a plus de trente ans dans « Un homme de Dieu » j'avais mise dans la bouche de la jeune et intransigeante Osmonde : « Recevoir quoi? Donner quoi? Et puis justement, si c'est pour transmettre à d'autres qui transmettront à leur tour, à quoi bon ce jeu? cette course perpétuelle dans le brouillard? »*

Cette question est d'autant plus angoissante pour Agnès que celle-ci, musicienne passionnée, participe pour autant à ce qui lui apparaît comme un autre monde — un monde intelligible où tout a sens et raison. Seulement les servitudes qui pèsent sur sa vie de mère de famille, en l'empêchant de donner du temps au piano qui est son instrument, réduisent à tel point cette participation qu'Agnès se sent exilée de ce qui est ou pourrait être la vraie vie. *Reprenant, non sans en altérer le sens, la phrase fameuse de Rimbaud, j'avais d'abord voulu intituler ma pièce* la Vraie Vie est absente.

Ajoutons que cette relativement jeune mère s'interroge à un moment qui est déjà le bout de sa vie et qu'elle marque en la circonstance trente ans de plus qu'Osmonde.

Dialogue des sexes-dialogues des âges : Thierry, lui, a toujours ses quinze ans. Ils sont tous *dans* la vie, et tous la rejettent, faute de l'avoir trouvée. *Agnès n'a vraisemblablement jamais lu Schopenhauer, mais l'épreuve particulière qui est la sienne l'a conduite, si je puis dire, à vivre les formules terribles de la métaphysique de l'Amour.* Pour elle dès lors, l'opposition vécue entre Thierry et Bruno se charge, d'un sens redoutable. Le dominicain Bruno retrouve peut-être la vie lui qui ne cesse de s'absenter. Il est, au second acte, l'homme des révélations. Les fils de l'intrigue se croisent. Bruno est-il une conscience déguisée en témoin? Il est, en tous les cas, le premier à croiser les dialogues dans cette *espèce de théâtre* (celui qu'on nous montre sur la scène) où chacun ne discute qu'avec soi et ne retrouve dans les autres que ses propres contradictions. Agnès voit en lui l'absolu de la pureté... Or, il serait contraire à toute vraisemblance qu'Agnès, nous dit G. Marcel, en face de Bruno pût s'en tenir au respect à à l'admiration.

Or la pureté, pour absolue qu'elle soit, est provisoire. Elle ne l'est en vérité jamais autant que lorsqu'elle atteint, à l'absolu du renoncement, à cet autre absolu qu'est la tentation. Agnès souhaitait des prêtres-femmes... Bruno a aimé Guillaume, son cousin et camarade d'enfance, d'un amour que Dieu ne réserve qu'aux femmes, *mais celui-ci, non sans le secours invisible de la Grâce, s'est évertué à dépasser, ou à transmuer cette impureté, cette anomalie, comparable à l'aiguillon dans la chair dont parle saint Paul. Or, dans sa perspective à lui, Agnès sans pouvoir aucunement s'en rendre compte vient jouer un rôle troublant, non qu'elle éveille en lui un désir quelconque, mais parce que, en s'émerveillant de le voir libéré des servitudes de la chair, elle le rappelle douloureusement à la conscience de ses anomalies.*

Le danger est là; le danger du théâtre, de la vie, est que nous portons chacun la question de l'autre, et qu'il nous est interdit d'entrer dans sa réponse. *Exister*, s'écrie Agnès, *je ne sais pas, c'est porter un fardeau tellement lourd qu'on n'est plus à certains moments qu'un cri rentré qui vous déchire.* Paradoxe du théâtre : l'impossibilité pour le spectateur de se placer à l'intérieur des personnages leur interdit tout dialogue véritable, mais cette impossibilité même est le ressort du drame, que vit le spectateur. Elle fait jaillir le cri.

L'auteur a choisi pour nous — il n'a choisi pour ses personnages que leurs interlocuteurs. Corinne et Thierry ne font que s'expliquer. Guillaume part avec son amante, Agnès est prête à son tour à quitter son mari, et Chantal à adopter ses enfants. Quant à Bruno, *le plus haut amour est celui qu'on ne sent plus* — son départ pour une mission héroïque en Europe orientale (il évoque « Sud » de Julien Green) sera le sacrifice édifiant auquel Agnès et Thierry devront de se retrouver... est-ce Chantal qui veillera sur leurs enfants?

Ils le devront encore à cet abbé Petitpaul, ami de Thierry et son directeur de conscience, que nous ne connaîtrons qu'au dernier acte, et qui n'est, devant le mystique dominicain, qu'un professionnel de la religion, mais dont l'influence s'inscrira constamment au verso de la sienne, avant de la rejoindre...

Gabriel Marcel intervient : *J'ai soudain pensé que mon abbé, n'ayant péché que par naïveté et par ignorance, lorsqu'il s'apercevait que Thierry est resté un enfant, prendrait conscience de ses propres responsabilités et déciderait de s'effacer devant ce ménage dont il a peut-être en quelque façon arrêté le développement. Pour prévenir les malentendus qui pourraient être graves, je tiens à préciser la position de l'abbé à la fin de la pièce. Il ne se permet en aucune façon de donner tort à la hiérarchie, il découvre seulement que sans doute jusqu'alors il n'a pas su comprendre* du dedans *des difficultés qu'il était trop enclin à résoudre* du dehors *et que d'ailleurs son intrusion a fait beaucoup plus de mal que de bien.*

Drame de la Pureté, drame de l'Absolu, le problème ne se résoud dans la tête d'Agnès que par une ultime question : Thierry, en ne péchant pas, en ne concevant pas le péché, ne pèche-t-il pas beaucoup plus subtilement que Bruno? Le mariage, comme le sacerdoce, ne doit-il pas être une crucifixion?

Tout le drame se passe dans la tête et le cœur des personnages, et ce qui s'y passe, davantage que psychologique et philosophique, est *épique*. Et, comme toute épopée, une telle œuvre ne manque pas

d'humour (je pense surtout à la tante Fanny, cynique d'Action française, qui pleure en Bruno son fils volé). Ni d'actualité :

Tout cela peut-il être entendu par un lecteur ou un spectateur non catholique? A vrai dire je n'en sais rien. Cependant l'écho qu'ont trouvé des œuvres telles que le Dialogue des Carmélites, Sur la terre comme au ciel, *ou* Port-Royal *semblerait montrer que très paradoxalement, au milieu de l'effroyable désarroi contemporain et comme en réaction contre un avilissement sans nom de tout une partie de la littérature, une mystérieuse polarisation des consciences tend à s'effectuer autour des affirmations les plus hautes qui aient jamais été proférées, celles dont le sujet et j'oserai dire le lieu ne se situent pas sur la terre.*

Assurons-en Gabriel Marcel.

DANIEL MAUROC.

« Aux frontières de ce monde »

M. JEAN LOISY reproduit, dans ce recueil, en une version nouvelle, la remarquable suite intitulée « Les Pays de la nuit » que nous connaissions déjà, ainsi que deux importants poèmes, assez sensiblement remaniés, sur le Printemps et sur la Montagne. Cet effort continu vers la perfection formelle n'étonne aucunement chez un poète qui cependant atteint souvent son but dès le premier état. Les deux premières parties, inédites, de son récent livre Aux frontières de ce monde, *le désignent encore parmi nos plus purs poètes d'aujourd'hui. Fidèle à une route poétique jalonnée par les noms de Malherbe, de Racine, de Chénier, de Vigny, de Moréas, il embellit son itinéraire personnel par le recours à des images qui tiennent toutes à une pensée profonde et rare. Le sentiment y demeure surveillé par l'idée, mais sans subir d'apparente contrainte : tout se passe comme si ce sentiment évoluait en pleine liberté, acquise dès le départ grâce à une fière soumission aux lois indispensables.*

Un visage tendrement aimé et ravi au regard, une présence dont la mort n'a ni aboli la substance ni détruit les effets : l'essentiel de ces chants nouveaux réside en ces évocations. Le refus décidé des témièvres et ténèbres impose partout sa marque. Le poète ne se satisfait pas de faciles consolations. Son exigence s'inscrit à la suite de celle d'une grande mystique :

Si mourir est gravir
Des hauteurs de lumière
Dans le ciel d'Avila,
S'échapper de la sphère
Que tourmente le glas,
Découvrir l'autre terre
Où rien ne pourrira,
Comme je veux mourir !

Le deuil humain apparaît désassombri dans les perspectives de ce lyrisme vrai et sincère. La lumière demeure, que suscita, en son bref passage terrestre, la femme élue entre toutes. Un ciel spirituel commence aux horizons de la terre. Le bal nervalien continue ses tournoiements enchantés. Les chemins gardent une âme de printemps. Les moindres objets familiers, communs aux deux époux, recèlent une paix définitive. Tout exprime cependant l'attente d'une éternelle et enivrante démesure.

M. Jean Loisy manifeste une souveraine aisance à passer d'un rythme à un autre, à se plier aux cadences de la chanson populaire (Petite danse macabre) *comme à développer de hardis vers d'une longueur insolite :*

C'est un matin soudain que ce matin criblé de coqs :
La mousse a resplendi sur le seuil gris de notre chambre ;
La neige a resplendi parmi les dômes et les rocs.
On se croirait au cœur du mois de mai, n'était la chute
Des fruits dans les chemins bronzés, puis cet envol chétif
Des pâles papillons vers le feuillage où le vent lutte,
Puis cette odeur de tombe et ce déclin du jour hâtif !
Qui glacent nos plaisirs entre nos corps que la Mort scrute.

Les mots ici s'approprient strictement aux réalités qu'ils concernent, sans que le chant secret soit jamais interrompu (1).

LOUIS CHAIGNE.

Citons deux poèmes inédits de Jean Loisy :

PORTRAIT DE CHACUN

Ce printemps que voici, tu ne l'as pas aimé!
Il est vif et suave;
Tu l'as guetté, mourante et le front fatigué,
Comme au cœur d'une cave;
A peine ses rameaux se gonflaient, son soleil,
Tu devins pâle et froide;
Le jour des perce-neige et d'un ciel de réveil,
On jetait ton corps roide!
Qu'espéra ton silence et voulut ton désir,
Toi qui mourus muette
Par pitié pour celui qui n'allait pas mourir,
Sur les bords de la fête?
Ne me le dira pas la terre qui te mord!
Jamais rien de la terre
N'effacera non plus ce printemps, sauf ma mort,
La folie ou la guerre,
Ce printemps si précoce, aux mouvements si lents,
Que ma trouble mémoire
Gave à traits délicats, grave à traits déchirants
Sur une borne noire.
Tu l'attendais en vain, ce printemps meurtrier :
Oh, tes blêmes sourires
Contre un monde oppressif de brouillard et d'acier

(1) Jean LOISY, *Aux frontières de ce monde* (Éditions « Points et contrepoints », Paris, 1955).

D'où les fleurs se retirent!
Que t'aura-t-il promis? L'espoir et la terreur,
Et le mépris peut-être,
Mais, peut-être, soudain, l'éblouissante ardeur
D'une haute fenêtre
Où bondir brusquement vers le jeune univers
Promis par ceux, par celles
A qui Dieu murmura le paisible concert
Des amours éternelles!

LE DERNIER PRINTEMPS

Ce microbe de l'univers,
Cet univers d'univercules,
Ce sac d'organes ridicules,
Qui passent du virus au ver,
Ce producteur grandiloquent,
De hoquets, d'ordure et de spasmes,
Ce rapetasseur de phantasmes,
D'où tombent le poil et la dient,
Ce m'as-tu vu de cinéma,
Ce matamore de parole,
Ce don Juan qui craint la vérole,
Ce César qui fuit le combat,
Ce badaud mal débadaudé
Du Guignol qu'on dit littéraire,
Ce civil parfois militaire,
Ce massacreur, ce massacré,
Ce paon, ce pou, ce peu, ce prou,
Ce termite qui se déclame,
C'est toi, vieille âme,
C'est toi, vieux fou,
C'est toi, qui, quelquefois, sourdement, las d'erreur,
Appelle un monde, enfin, ni mortel, ni menteur!

JEAN LOISY.

La Littérature du soleil

L'AFRIQUE du Nord a toujours eu la littérature qui convenait à ses horizons et reflétait ses précocupations autant que sa culture. Sur le terre-plein africain qui a bénéficié de tant d'apports, façonné par tant de mains étrangères, l'héritage intellectuel s'est accru, seule valeur durable des civilisations mortelles, des *Prolégomènes* d'Ibn Khaldoum à *la Cité de Dieu* de saint Augustin, de l'Algérie de Fromentin à celle du *Cagayous* des romans de Musette.

Le pays du « litham » n'est pas celui de la léthargie, encore que certains se complaisent dans l'évocation de l'un pour mieux affirmer le mal de l'autre. Si l'Afrique du Nord, et principalement l'Algérie en son centre transitaire, ne peut nier ses complexes, pourquoi n'aurait-elle pas le droit de s'enorgueillir de cet alliage qui a donné sa résistance à son support intellectuel, comme du mélange des sangs, témoignage de l'attrait et de l'activité des terres de soleil?

La parution depuis plusieurs années de romans d'auteurs nés en Algérie ou ayant pris l'Algérie pour cadre de leurs œuvres et l'annonce de nouveaux romans ont suffi pour ramener l'attention sur une Algérie littéraire absente des mémoires. Comme s'il y avait eu un inexplicable *hiatus*, le mot d'École nord-africaine des Lettres attribué à Camus et que Gabriel Audisio a avoué tombé de sa plume fut relancé avec curiosité et précipitation.

C'est oublier que depuis longtemps l'Algérie littéraire a sa place au soleil et que le mouvement « algérien » ne date pas de cet après-guerre, ni du *refugium* que nos lettres ont pu trouver, après la débacle de 40, de l'autre côté de la Méditerranée. La première expression d'un « Algérianisme » dont, après coup, on a contesté la réalité revient à Robert Randau, ce « Rabelais africain », une des forces vives de notre littérature, alors que loin de songer à un inutile espoir d'automonie intellectuelle, le sens et la démarche de son mouvement ne voulaient exprimer qu'un « effort d'âme », ainsi que l'a parfaitement défini Jean Pomier, président de l'Association des Écrivains algériens. Notre Afrique du Nord a suffisamment de lettres de noblesse et de répondants de toutes branches pour qu'on ne puisse croire que la génération de 98, celle de Louis Bertrand, avait besoin d'être relayée par la génération de 52-53 qui, à côté des Algériens, s'enrichissait de jeunes talents cherchant leur inspiration en Afrique. Si les autochtones sont encore peu nombreux au seuil d'une littérature qui se cherche, une pléiade de grands écrivains que le cadre tentait ont de tous temps fait un emprunt à *ce territoire d'âme encore informulé et vacant que désigne non sans peine le mot Algérianité*.

Les auteurs de ces œuvres romanesques variées sont certes les derniers à vouloir exploiter *un nationalisme du soleil*, à ouvrir une ère africaine des Lettres. Comme si la contribution de notre domaine nord-africain aux choses de l'esprit ne s'étendait pas du romantisme de Pétrus Borel à la fraternité de Robles et au culte de l'effort cher à Joseph Peyre, des travaux d'un Le

Glay au Maroc sur la montagne berbère à l'explication d'un E. F. Gautier dont l'humour colorait *les Siècles obscurs du Maghreb.*

Terre de courage mais aussi des extrêmes.

Par son immensité, son amalgame de types humains, ses particularismes, l'Afrique du Nord a toujours été génératrice de thèmes et, si mieux que ses voisins, l'Algérie s'est prêtée aux expériences intellectuelles et a davantage attiré les regards, c'est que le pays de Camus et d'Amrouche, au centre de la façade méditerranéenne, s'offre comme un lieu d'échange, le creuset des races.

Peut-être, parce qu'elle est le pays des extrêmes et de la démesure, s'ouvre-t-elle mieux aux inspirations qu'acceptent ses ethnies variées. Elle a favorisé les élans passionnels du Gide de *Si le grain ne meurt*, le mysticisme d'un Foucauld, la solitude difficilement imitable d'Isabelle Eberhardt. Ici, les passions éphémères se mêlent aux créations durables avec une aisance dont la morale même s'accommode.

Ne serait-on pas tenté de penser que par sa force d'attraction, sa présence souvent charnelle, elle stimule le *Tout est permis* d'Ivan Karamazov, l'étale sous la lumière crue des âmes tourmentées? Non, et il est bon que la conscience et la lucidité de Camus aient pris leur envol au carrefour des routes méditerranéennes où le *Tout n'est pas permis* des « Justes » somme notre volonté.

Ainsi « vivre le plus » requiert aussi bien un héros de Robles, personnage souvent complice d'une dangereuse fraternité, que l'un des jeunes héros de René-Jean Clot poursuivant leur rôle jusqu'à l'extrême. Rompant avec les liens de son passé exotique, l'Algérie littéraire donne l'impression de « faire » sa crise de croissance. Explorant des sphères aux vibrations nouvelles, par son apport musulman joint à nos valeurs culturelles, elle a permis cette première amorce du roman brutal et réaliste qui, pour certains, fit placer le roman nord-africain entre le roman américain et le roman français traditionnel.

Les œuvres d'inspiration méditerranéenne.

Il était naturel qu'une terre que tout regard pouvait sans gêne scruter pût tenter d'abord par ses couleurs dont s'empara la littérature d'évasion. S'il est nécessaire de s'attarder à la discrimination faite par Gabriel Audisio entre la littérature faite *par* l'Algérie et celle écrite *sur* l'Algérie, il nous faut reconnaître que depuis l'époque où Fromentin posait sur le visage de l'Afrique une touche qui, malgré sa vigueur classique, semble avoir passé aujourd'hui, ce sont toujours les représentants de la littérature composée *sur* l'Algérie qui l'emportent par leur nombre et la force de leur expression.

Ne nous en étonnons pas quand Audisio, l'un de ceux qui ont le mieux défendu l'humanisme méditerranéen souligne dans son *Amour d'Alger* : « ... force m'est de rappeler cette affirmation que j'ai toujours posée en principe : il n'y a pas, il n'y a jamais eu de littérature algérienne. Je veux dire qu'il n'existe pas ou du moins pas encore, une littérature autonome et spécifique dont le caractère soit affirmé par l'existence d'une langue, d'une race, d'une nation, proprement algériennes. Il n'y a rien là de décevant. Cela vient de ce qu'aucune des conditions nécessaires à la formation d'une littérature autonome n'est et n'a jamais été remplie dans ce pays. L'histoire le démontre assez bien. Mais il y a toujours eu et il y a toujours des hommes et des femmes issus de ce terroir, ou seulement nourris et formés par lui comme s'ils en étaient foncièrement originaires, qui ont fait, qui font acte d'écrivains. »

Pareille affirmation corrobore une inspiration tentant nos plus grands écrivains et qui longtemps prima la création des autochtones. Et ceci con-

tribue à donner à ces œuvres leur côté pictural, à les présenter comme des tableaux plus souvent que comme des œuvres psychologiques. Elles visent à dépeindre des horizons où s'installe l'effort des héros de Peyre, dans la vie des grands nomades, autant que des types, tels ceux que Chevrillon venait chercher chez *les Puritains du désert*. Quoi d'étonnant quand sollicitent ici l'écrivain l'immensité du décor et la variété des hommes qui y vivent avec leurs mœurs farouches, leur vie sans douceur ni repos.

Le cadre et son soleil prédisposaient à un ton romanesque qui pouvait copier la violence de certains acteurs de la scène algérienne. Les *Noces* de Camus illustrant cet *optimisme noir* dont parlait Sartre à propos de celui-ci en sont nées avec un appel des sens qui résonne dans beaucoup d'œuvres d'inspiration méditerranéenne, encore qu'il ne réussisse pas à couvrir la voix de l'honneur parlant chez les héros de Robles et de Jules Roy. Comment leurs talents ne seraient-ils pas favorisés par un milieu où la passion et le devoir sont en lutte avec la même rigueur que la terre et le ciel dont le conflit n'a jamais été plus lucidement exprimé que dans *la Femme infidèle* (1) que le romancier de *la Vallée heureuse* et du *Navigateur* (1) a voulu confier à sa terre spirituelle? Stimulatrice de courage et d'abnégation comme le pense Jules Roy, elle promet à ses fidèles *la grâce des déserts* qui donne son souffle à l'œuvre saharienne de Peyré et de Frison-Roche et régénère l'homme du siècle si englué de complexes dans son combat quotidien.

Ainsi l'Afrique du Nord, en faisant bénéficier nos Lettres de sa vitalité, d'une morale qui doit souvent accepter les violences du soleil a les classiques de ses horizons. Les *Étés* de Camus aux admirables descriptions d'une terre (2) belle mais ingrate, la *Fédérica* (3) de Robles s'accordent là où *le Sang des races*, stimule les complexes, quand il se confond avec *le Sang chaud* (4).

Des œuvres africaines occidentalisées.

Il a beaucoup été reproché à Robert Randau son « Algérianisme » et d'avoir voulu sonner hâtivement l'heure des écrivains algériens. Précurseur, dès 1896, d'un goût ouvrant à l'Occident le sillon africain, le romancier de *Cassard le Berbère*, des *Terrasses de Tombouctou*, de *l'Aventure sur le Niger*, de ces œuvres essentiellement africaines mais injustement tombées dans l'oubli a montré la voie à un René Maran, Français de couleur que le Prix Goncourt couronna pour *Batouala* (5) et qui continue à illustrer *les Pionniers de l'Empire* (6).

Le premier écrivain « raciné » en Afrique, Robert Randau est le premier exemple de la littérature faite *par* l'Algérie, par l'un de ceux qui l'administrent, vivent de sa vie et qui ont avec sa terre et ses hommes des liens de créateur à création qui nous la rendent vraie et durable. « En lisant cet écrivain, a dit de lui Emmanuel Robles, on évoque malgré soi ce géant Atlas qui portait le ciel et qui portait la terre. »

Ce sont des hommes comme lui vibrants de soleil, de chants, de ces contrastes où se plait l'âme africaine qui éclairent le mieux ces terres de soleil et de sommeil qu'un Psichari élut comme refuge de son ascèse. La force de pensée et la richesse verbale de cet écrivain dont certains livres comme *l'Aventure sur le Niger* n'ont pas vieilli ne furent guère suivies par les talents que l'Afrique du Nord aurait pu, dès le début du siècle, révéler à l'Occident.

(1) Gallimard.
(2) *Ibid.*
(3) Éd. du Seuil.
(4) Gallimard.
(5) *Ibid.*
(6) Albin Michel.

Il faudra attendre *les Chants berbères de Kabylie* (1) de Jean Amrouche, le plus Français des écrivains français-musulmans et le plus connaisseur de nos Lettres, comme au Maroc l'œuvre d'un Ahmed Sefrioui, il faudra surtout le bénéfice de l'assolement spirituel que constituent la guerre et ses épreuves pour que se poursuive le cycle littéraire nord-africain groupant les plus représentatifs de ses hommes.

La Littérature autochtone.

Parmi ceux-ci, fiers d'y prendre rang avec la connaissance d'un milieu dont la vie et les préoccupations échappent le plus souvent aux yeux des Occidentaux, les Français-musulmans nés en Algérie, bien qu'encore en petit nombre, ont commencé à témoigner de leur terre et à y pousser leur soc. Mouloud Feraoun, Mouloud Mammeri, tous deux Kabyles et Mohammed Dib, Algérien de Tlemcen, tous les trois distingués par un grand prix littéraire se sont attachés à révéler leur sol et ses habitants, avec leurs misères, leurs espoirs, leurs drames, le dur labeur qu'exige le pain des hommes. Aussi leurs récits où, sous le littéraire perce le « social » ont-elles un caractère d'authenticité, une vigueur faite de simplicité qui requiert l'attention de ceux qui cherchent à comprendre l'âme de l'Afrique.

L'histoire du *Fils du pauvre* (2), le petit Fouroulou, fils de Kabyle parti travailler en France pour y gagner la vie des siens est celle à peine romancée de Mouloud Feraoun dans son village de Tizi-Hibel où la vie est dure mais si prenante que le Kabyle ne peut se déraciner définitivement. *La Terre et le Sang* (1) ont des exigences puissantes chez « le jeune Algérien » qui aime sa montagne et dont le cœur se gonfle d'espoir à la découverte de ce que la civilisation européenne lui promet.

A cette littérature parlée et chantée à ses débuts — Mouloud Feraoun rappelle à ce sujet les vers du poète Si Mohand, originaire de Kabylie, mort il y a un demi-siècle, qui se chantaient comme ceux de Ronsard, « un poète malheureux et prodigieusement doué » — s'est substituée, avec l'extension de l'enseignement, une littérature plus élaborée mais non moins liée aux réalités de sa glèbe, ainsi que Mouloud Mammeri les a évoquées dans *la Colline oubliée* (3), une œuvre au titre assez barrésien et d'un ton très pur.

Cette équipe africaine capable de puiser encore plus abondamment dans son humus se joint aujourd'hui à celle des jeunes romanciers français Marcel Moussy, Robichon, Rosfelder, Pellegri, nourris de l'Afrique, se penchant sur son visage et ses réactions. Ensemble, ils opèrent une synthèse où les exigences sociales cherchent à s'accorder sur l'horizon africain avec le tempérament passionné de ses habitants. Ils élargissent l'épure intellectuelle d'un monde qui évolue et veut s'associer dans l'espoir d'une humanité meilleure. Porte-parole des siens, comme Mohammed Dib l'est avec plus de violence, Mouloud Feraoun peut justement penser : « Je ne songe nullement à un nationalisme ou à un régionalisme étroits ; l'essentiel pour moi est de trouver dans les œuvres de Nord-Africains des êtres de chair et de sang tels que je les vois autour de moi. Ils peuvent s'appeler Rieux ou Smail, cela me fait également plaisir parce qu'ils sont de chez moi. Et je me dis que les gens de chez nous ne sont plus absents de la littérature. »

Cet apport est souligné par Max-Pol Fouchet, l'ancien directeur de la revue *Fontaine* fondée à Alger, la première revue qui, dès juillet 1940, protesta contre la capitulation. Familier de l'Afrique du Nord et de l'Afrique Noire, ayant étudié sur les bancs du même lycée que Camus, l'auteur des *Peuples nus* (4) remarque que pour certains de ses romanciers l'Afrique du

(1) *Ibid.*
(2) Éd. du Seuil.
(3) Plon.
(4) Corréa.

Nord a joué le rôle qu'elle a pu jouer dans l'œuvre de Gide. « Dib, Feraoun etc... sont au premier chef des témoins. Et la qualité certaine de leurs premiers livres est une qualité de témoignage. Je souhaite qu'il en soit ainsi pour longtemps. Nous avons besoin d'une littérature arabe d'expression française, puisque nous avons depuis longtemps une littérature de sentiments nord-africains. Parler d'une École nord-africaine des Lettres? Oui, si l'on veut. Mais je crains les confusions. Les différences sont déjà marquées et la ligne de partage passerait par Robles situé entre les deux par sa saveur populaire puissante. Pour moi, je ne parlerai pas d'école, bien plutôt d'écrivains. »

Après le stade de l'exotisme où quelques-uns de nos grands romanciers vinrent enrichir leur palette, le roman psychologique s'est installé sur les latitudes nord-africaines et d'autant mieux que, très vite, la marque française a ajouté au cadre son estampille. Cela donne raison à Camus quand il observe dans *la Peste* (1) qu' « Oran est, en effet, une ville ordinaire et rien de plus qu'une préfecture française de la côte algérienne. »

Pourquoi les ressemblances entre certains héros des romans algériens seraient-elles plus frappantes que celles des personnages issus de terroirs aussi variés que ceux de notre métropole? Sur la vaste plate-forme du continent africain, une gamme de richesse, de couleurs, de modèles s'étale assez diverses pour que l'on n'imagine pas sa vie coulée dans un même moule, ni dirigée vers les mêmes intérêts.

Aux représentants de cette littérature du soleil, est-il nécessaire de rechercher un dénominateur commun? Il serait vain de le découvrir dans la violence, comme si celle-ci était l'unique caractéristique de ces horizons excessifs et rudes. Nous admettrons qu'ils autorisent des « situations » plus amples, un rythme de vie plus accéléré à un Camus voulant définir les limites de l'absurde et du pessimisme où se débat l'homme moderne, comme l'effort qui l'exalte dans la grâce des déserts où un Peyre attire les jeunes énergies.

Serait-ce parce que le pays mûrit plus vite que l'auteur de *l'Étranger* (1) et le romancier de *l'Escadron blanc* (2) furent célèbres à trente ans ou parce que le lyrisme et la réalité ouvrent des portes plus larges à des esprits conviés à y vivre plus intensément? N'est-ce pas plutôt, parce que la terre exige qu'on se donne tout entier à elle, pour mieux la saisir dans ses caractères rétractiles, ses situations ambiguës, le fameux mythe solaire du syncrétisme et de l'alternance où se plait un Montherlant lui aussi méditerranéen?

Peut-on parler d'une École nord-africaine des Lettres?

Sans vouloir leur chercher des assises, un moule rigide, les écrivains nord-africains n'ont-ils pas en commun ce *liant* que constitue le climat africain avec son soleil, ses passions plus exacerbées parce que la vie est ici plus âpre? « La commune mesure de la littérature française écrite par des Européens et des musulmans les uns et les autres nés en Afrique du Nord, estime Jean Rousselot, est de nature *solaire*. On a parlé à propos de Camus et de son œuvre d'une *esthétique du soleil* ; je crois que l'on pourrait appliquer cette expression à l'œuvre de la plupart des écrivains nord-africains de langue française ; soleil n'évoquant pas ici « farniente », hédonisme, enluminure, mais rigueur, courage, virilité, dépouillement. Le « sacrifice » et non « l'arabesque », pour parler comme les peintres. Le soleil nord-africain tue certains détails, en met d'autres à vif ; ainsi s'explique, en partie, le grossissement de la notion de l'absurde chez un Camus, un Freminville ; de la notion de l'honneur chez un Robles, un Jules Roy ; et le réalisme à la fois sordide et fantastique d'un Dib, d'un Millecam, d'un Clot.

(1) Gallimard.
(2) Grasset.

Avec *le Sang chaud*, Marcel Moussy exprime bien un rythme et un « tempérament », la présence sensuelle de l'Afrique qui longtemps représenta « la Terre promise » où *Arcole* (1) et ses premiers pionniers cherchèrent, parfois sans succès, à s'implanter. « L'expression d'École nord-africaine des Lettres me semble un peu trop formelle, à moins qu'un même soleil suffise pour faire école. Le monde musulman et le monde latin y demeurent quand même nettement tranchés. Malgré tout, sans parler d'unité de style, on peut dégager quelques caractéristiques et parler d'un ton de passion contenue avec un goût pour les images fortes et les notations descriptives précises. »

Pour René-Jean Clot, le romancier de *Fantômes au soleil* (2), là où il y a des hommes, il y a toujours des écoles. « Mais pour l'École nord-africaine des Lettres nous nous apercevons que le soleil et son dépouillement prend la place d'une pensée commune. Pour moi qui suis solitaire, mes années d'Afrique du Nord me rattachent à une intensité africaine où l'action mène le jeu, alors que dans le Nord, c'est la méditation qui la détermine. »

Si Jacques Robichon, l'auteur de *Poussière de l'été* (3) et qui prépare sa « Dynastie de Caïn » dans le cadre algérois reconnaît « une sorte d'entente avec les hommes de cette terre », son scepticisme paraît quand il déclare : « Je ne suis pas certain qu'il existe, au sens étroit du terme, une École nord-africaine avec ses canons, ses plans de campagne, ses artificiers et ses élèves. En revanche, ce qui existe, c'est une littérature d'origine ou d'inspiration nord-africaine, la plupart du temps née en Algérie, dépassant le cadre de la simple littérature régionale et qui a fourni quelques-unes des œuvres parmi les plus vigoureuses depuis dix ans. »

Évoquant les talents divers issus d'Afrique du Nord, Christian Murciaux qui, avec *le Douzième Iman* (4), a tiré son inspiration des terres de soleil, pense que leur seul caractère commun serait peut-être une certaine intensité, une certaine violence d'accent. « Plutôt qu'une école, (ce terme implique au départ un manifeste, une certaine communauté de thèmes et d'expressions, d'étroites relations personnelles, ce qui fait que l'on peut parler de la Pléiade comme d'une école), il me semble que l'Afrique du Nord est un « climat » au sens le plus large du mot, où sont éclos, avec une simultanéité assez frappante, des talents vigoureux.

Pour Jean Orieux demeurant à Marrakech, le romancier de *Petit Sérail* (3) et des *Kasbahs en plein ciel* (5) qui vit naître ses « Fontagre » à Alger, sous l'égide de la revue *Fontaine*, il n'est pas douteux que la rupture de 40, en obligeant certains tempéraments d'écrivains à se replier sur eux-mêmes, les a en quelque sorte « mûris dans leur propre serre » et « renforcés dans leur propre originalité ». Tel lui semble le cas de Camus, de Jules Roy et de Robles. « Peut-on parler d'école? Je trouve chacun d'eux très original et suivant chacun sa vie propre. Peut-être sont-ils apparentés par un certain ton, celui d'une virilité que la littérature de Paris n'a pas toujours, par un certain « moralisme », un sens de l'humain généreux et un peu abstrait et la croyance en soi. »

Claude de Freminville qui fit partie de la première équipe algéroise groupée à Alger autour de l'éditeur Edmond Charlot ne croit pas davantage à une littérature nord-africaine, mais seulement à une littérature de l'homme. « Il n'y a que des expériences particulières, dit-il, mais nous les versons toutes au même immense dossier que le temps — c'est-à-dire, les hommes — se charge de trier. »

Pareilles déclarations n'infirment en rien l'effort de la jeune génération nord-africaine pour dégager par des textes expressifs ses valeurs et faire

(1) La Table Ronde.
(2) Gallimard.
(3) Julliard.
(4) Plon.
(5) Flammarion.

briller sa vie culturelle. L'opinion d'un jeune Algérien comme Mohammed Dib, l'auteur de *la Grande maison* (1) serait-elle trop optimiste? « Le simple fait qu'un certain nombre d'écrivains, quelle que soit leur origine, aient situé leurs œuvres en Afrique du Nord ne suffit pas à créer une école. Il y manquerait l'essentiel, une orientation et des préoccupations communes. Il me semble plutôt qu'une littérature nationale, dans le sens le plus large et le plus généreux du mot, est en train de se former, ceci s'appliquant tout particulièrement à l'Algérie. Et le fait le plus significatif, c'est que cette littérature se fait en langue française dans un pays de tradition musulmane qui continue, quoique avec beaucoup de difficultés, à donner des œuvres de langues arabe et kabyle (orales pour cette dernière). »

Ainsi, climat, ton, virilité semblent le fondement, sinon le ferment, d'une littérature empruntant son rythme à une terre forte. Et c'est sous le signe d'échanges où deux mondes se pénètrent et s'enrichissent de leurs mutuelles différences qu'elle témoigne de son activité.

Des revues exposent les jeunes talents. A la revue *Méditerranée* de Jean Alazard, *Afrique* de Jean Pomier, *Algéria*, s'est joint le *Simoun* d'Oran. Un grand prix littéraire de l'Algérie couronne les talents appliqués à faire valoir son sol et ses hommes. L'Algérie n'a-t-elle pas le droit d'être fière aujourd'hui d'un dictionnaire auquel travaille un Algérois, Paul Robert, *le Nouveau Littré*, monument indispensable à notre langue, tel que le souhaitait Valéry et, déjà au début du siècle, Gaston Paris. Une telle œuvre n'est certes pas réservée au seul fonds littéraire africain. Elle s'intègre à la littérature française s'enrichissant de toutes ses expansions nationale, confirment la pensée d'Audisio qu'il n'existe qu'une littéraute.

De tels apports militent en faveur de la revalorisation de ce mot « Algérien » trop décrié et qui, pour certains, n'aurait pas « une suffisante noblesse de lettres ». Le terme de « nord-africain » a pu offrir quelque commodité aux métropolitains, encore qu'il couvre bien plus des valeurs géographiques ou commerciales que littéraires. Sous ce vocable, il est aussi vain de grouper aujourd'hui Bosco et Peyre, Roblès et Amrouche que hier un Gautier historien des siècles obscurs du Maghreb et un Le Glay, auteur marocain.

Plus de trente ans ont suffi pour prouver la solidité de cette assise algérienne colorée par la peinture d'un Fromentin, l'exotisme d'un Loti et maintenant fortifiée par la philosophie de Camus au centre de la pensée contemporaine. Aussi est-il juste que les Algériens d'aujourd'hui, écrivains de mœurs et de religions différentes, en enrichissant l'œuvre nationale, témoignent pour une littérature du soleil. Par là, ils donnent raison à l'auteur de *Ulysse ou l'Intelligence* quand il déclare : « Le jour où nous viendrait d'Algérie un nouveau *Discours de la Méthode*, nous ne nous soucierions pas plus de le tenir pour algérien que l'autre pour hollandais. »

Plus que jamais, l'Afrique du Nord est la terre des créations continues. Faut-il s'étonner qu'elle ait manifesté son activité dans le domaine de l'esprit, qu'elle aussi ait « témoigné » ? Riche de biens culturels variés, n'a-t-elle pas le droit d'inspirer une littérature qui cherche des voies où la satisfaction de découvrir du « neuf » exige d'abord la volonté de faire du « vrai ».

PIERRE GRENAUD.

(1) Éd. du Seuil.

L'Agenda de la Table Ronde

JEUDI 1er SEPTEMBRE

L.-F. Céline a fait sa rentrée littéraire, il y a trois mois, avec un ouvrage où il se porte pour la première fois vers les problèmes de la littérature avec la capacité d'invention et la fantaisie qu'on lui connaît. Justifier une œuvre en contemplant à distance les ressorts et les rouages par lesquels cette œuvre a été engendrée, condamne presque inévitablement l'observateur observé *à la poursuite de son ombre. En ce sens, les* Entretiens avec le professeur Y *sont peut-être l'illustre échec de toute une littérature qui, à présent, se sert du journalisme, de la radio, de la télévision, du cinéma pour faire de la littérature à programme. Céline a toutefois le mérite de se livrer à ces exercices en prenant d'abord le parti d'en rire.*

En apparence, c'est une bouffonnerie échevelée, à laquelle se mêle une violente diatribe contre le passé, contre le présent, contre la littérature et les éditeurs, contre les hommes et la vie. Regardez-y de plus près : vous découvrirez tous les éléments du développement le plus classique. Ce que, jadis, on appelait un *discours*. Louis-Ferdinand Céline publie un discours sur sa conception du roman, avec premier point, deuxième point, troisième point, parenthèses, exemples et conclusion. Du Fontenelle revu par Bardamu... Lequel connaît, utilise à fond, les moyens d'animer n'importe quel exposé anecdotique ou didactique.

C'est cette virtuosité qui nous vaut l'imagerie burlesque à laquelle se rattachent, idée par idée et page par page, les *Entretiens avec le professeur Y*, confession littéraire d'un écrivain qui a transformé plus qu'aucun autre le climat de l'imagination contemporaine. Il a remis en marche le glacier; ou, si vous préférez, il a réchauffé la lave. Depuis *le Voyage au bout de la nuit*, la fable française a recommencé de fulgurer et de fumer; elle est redevenue la nappe de pensée chaude qui s'échappe de Rabelais et de Montaigne. Du moins, elle l'est redevenue un moment : car, de toutes parts, ne signale-t-on pas de nouveaux ralentissements et de nouveaux refroidissements?

Comme les chefs-d'œuvre en désordre de la Renaissance, les deux grands livres céliniens ressortissent à l'art savant; ce sont des « improvisations » calculées à une virgule près. Les aveux de l'auteur, tels qu'ils se dégagent de sa conversation avec un professeur-colonel, tout droit issu de *Bagatelles pour un massacre*, prouvent que cette révolution, la plus importante de l'histoire littéraire au XXe siècle, ne procéda nullement d'un instinct sans contrôle, ni d'une aveugle

impulsion du tempérament. Céline eut sa révélation personnelle, le jour où, contemplant le « Nord-Sud » à Pigalle, il comprit que l'entreprise romanesque devait pareillement s'enfoncer sous la surface de la réalité, et foncer dans les ténèbres. Puis il trouva la forme d'expression qui convenait à cette inspiration déchaînée et souterraine : l'écriture tout en à-coups, que semble interrompre à chaque instant le fameux « hoquet lyrique », cher aux Brichanteaux en tournée. A son interlocuteur éberlué, en qui paraît s'incarner la niaiserie sociale, le novateur excité par ses innovations en livre le secret, dont nul ne pourra jamais tirer parti : tous les sous-Céline sont ridicules.

Or, oyez! « J'ai mis l'émotion du langage parlé dans le langage écrit », déclare le faux interviewé. Il n'a pas tort, bien que le langage parlé ait, lui aussi, ses sécheresses et ses scléroses. Je dirais plus volontiers que le sortilège célinien consiste à émouvoir systématiquement le langage écrit, par des moyens empruntés au langage parlé. L'inconvénient d'une telle transposition, c'est qu'elle simplifie et vulgarise à l'excès le sentiment auquel elle s'applique. Pour réintroduire dans son récit, et pareillement dans son discours, les nuances dont l'élocution pseudo — ou quasi — faubourienne l'a privé, l'auteur de *Guignol's band* est obligé de revenir cent fois sur le même sujet. C'est ainsi que le court essai auquel cet inattendu « art poétique » aurait pu donner lieu a pris les proportions d'un volume; et c'est ainsi que *le Voyage* et *Mort à crédit* ont, dirait-on, chacun trois cents pages de trop. Déchets brûlants, dont le moindre fragment suffirait à faire bouillir le brouet de nos idéologues et de nos psychologues. Toutefois on ne peut soutenir que l'humeur proprement bardamesque convienne à ce qu'il faut bien appeler des considérations esthétiques...

Lorsque le héros des *Entretiens* les précipite, ces considérations, avec le colonel-professeur, dans l'univers saugrenu, affolé, désespéré que traversait naguère le fantôme décevant de *Normance*, lorsque l'interview prétendu tourne à l'hallucination, dans un décor de la rue Sébastien-Bottin, revu par le metteur en scène des frères Marx, on éprouve je ne sais quelle inquiétude, entre la peur et la pitié.

Déjà les deux *Féerie pour une autre fois* nous avaient montré un Céline tournant à vide, prophète survivant à sa prophétie, et dont la seule vision n'est plus qu'une sorte de perpétuelle et recommençante fin du monde. Dans ces livres impressionnants, mais vacants, mais flottants, inutiles comme une colonne au milieu du désert, on sentait quelque chose de décalé, de détraqué. Avec le présent *Entretien*, l'auteur ne redevient soudain que trop lucide (par moments, il a l'air d'un petit bourgeois facétieux), mais on dirait que l'agitation de son esprit dissimule une tristesse.

Heureusement son œuvre se dresse derrière lui, gigantesque. Deux constructions monolithiques ; monument élevé par l'Occident à sa propre dégénérescence... Nos descendants verront de loin cette double tour de Babel.

(Éditions Gallimard.) WALTER ORLANDO.

VENDREDI 2 SEPTEMBRE

EXPOSITION BONNARD, VUILLARD ET LES NABIS (MUSÉE D'ART MODERNE)

Voici une exposition intelligemment composée. Elle propose au visiteur un fil directeur, que les non-initiés suivront avec le plus grand profit. Quant aux *avertis*, ils sauront gré aux organisateurs de ce souci de clarté qui contribue à mettre en valeur un ensemble particulièrement attachant.

Que sont les Nabis? Un groupe de peintres unis à la fois par l'amitié, par des conceptions et des influences communes. Leurs noms : Bonnard, Vuillard, Maurice Denis, Georges Lacombe, Ranson, Roussel, Sérusier, Vallotton, Verkade ; leur époque : 1888-1900. Ils se réunissaient au *Temple*, l'atelier de Ranson, et tenaient en grande admiration Puvis de Chavannes et Degas ; ils furent aussi influencés par l'art japonais, la sculpture médiévale, les arts primitifs.

La première salle nous les offre *Peints par eux-mêmes*, tandis que la seconde a pour thème : *les Amitiés et les Paysages*. Nous y retrouvons *l'Intérieur à la femme en bleu*, de Vuillard, qui représente le *Temple* des Nabis, la *Maison de Mallarmé à Vavins*, du même peintre, et le portrait qu'il fit de Missia Bodebska, femme de Thadée Natanson, directeur de la *Revue Blanche*, critique et défenseur des Nabis. Quelques pages de croqnis de Sérusier évoquent Gauguin, tandis que Vuillard peint un saisissant portrait de Toulouse-Lautrec.

Dans la troisième salle : *les Sources d'inspiration*, on retrouve trois toiles de Gauguin, qui influença fortement certains des Nabis. Le *Marché en Bretagne*, d'Émile Bernard, est dans la filiation directe de cet art.

Deux salles sont consacrées à Pierre Bonnard. Voici les figures qu'il fait surgir de l'ombre, à la lueur blonde d'une lampe, ses *Jeux d'enfants*, son 14 *Juillet* et ce *Déjeuner* où il a su rendre, avec une émouvante vérité, la vie quotidienne. Le coloris des oranges y prend une valeur singulière sur une nappe bleutée, tandis que les visages demeurent dans la pénombre.

Dans les deux salles de Vuillard, les petits tableaux stylisés du peintre voisinent avec sa morbide composition *Dans un intérieur*, où deux vieilles femmes se tapissent, abandonnées. Ici revivent encore les intérieurs, les lampes chères à Bonnard. A noter un album de photographies prises par Vuillard où se détache un portrait hallucinant de Renoir, le seul qui soit demeuré vivant dans le groupe presque effacé, surpris par l'objectif lors de l'enterrement de Mallarmé.

Dans la salle de Vallotton, signalons le *Nu dans un fauteuil rouge*, tandis que les *Ramasseuses de Fougères* de Sérusier évoquent une Bretagne irréelle, orientalisée. Maurice Denis célèbre les grands Mystères catholiques en les interprétant à travers la sensibilité moderne. Dans ses *Pèlerins d'Emmaüs*, seul le paysage extérieur, visible par la fenêtre et la porte, est éclairé, et le mystère des présences humaines est préservé. Sa *Procession* pourrait illustrer le poème de Tristan Corbière sur le pardon de Sainte-Anne.

Dans la salle : *les Nabis et l'Art décoratif*, Georges Lacombe offre son admirable *Marie-Madeleine*, et son *Aurore*, taillée dans un bois rougeâtre et semblable à une déesse barbare. Les panneaux de lit qu'il a sculptés évoquent le destin de l'homme : la Naissance, le Rêve, l'Amour, la Mort, avec une puissance tragique et une pleine maîtrise de son art.

La presse, le livre, l'estampe, le théâtre figurent aussi dans cette exposition complète. Nous y retrouvons les estampes vigoureuses et amères de Vallotton, les croquis de costumes de Maurice Denis, les premiers livres illustrés par Bonnard, ou ses affiches pleines d'humour.

RENÉE WILLY.

SAMEDI 3 SEPTEMBRE

A une époque où l'on affirme volontiers qu'il n'est plus de génies méconnus, la situation de Hermann Broch (1886-1951) prouve qu'il est encore de grands écrivains entourés d'une estime solennelle, mais discrète. Voilà pourtant une œuvre romanesque qui pose avec lucidité les problèmes majeurs de notre temps : la crise morale du monde, l'inertie des masses et l'emprise que peuvent exercer sur elles les mauvais bergers. Et il est curieux de penser que le premier roman de Broch, traduit et publié en français, soit la Mort de Virgile, *sorte d'excursion hors de l'époque moderne, et non pas tel autre de ses romans qui ont pour objet de représenter le monde moderne dans sa totalité et d'explorer la variété des existences avec toute leur gamme d'expériences. Signalons toutefois la publication aux P. U. F. dans la collection* Allemagne d'aujourd'hui, *d'un essai de Jean Boyer,* Hermann Broch et le problème de la solitude.

La France a mis longtemps pour découvrir Hermann Broch; dès qu'on aura traduit *les Somnambules*, on s'apercevra qu'il est, avec Thomas Mann, Rilke et Gottfried Benn, l'un des tous premiers écrivains allemands de ce siècle. *La Mort de Virgile*, qui vient de paraître dans une traduction plus qu'honorable, bien que lourde par moments, d'Albert Kohn, éclaire à la fois sa technique et son style. Balançant entre le désir d'écrire une œuvre qui fût comme la synthèse de l'orchestration wagnérienne et de la fougue prométhéenne de Nietzsche, et le souci d'une recherche plus profonde, conforme aux exemples de Joyce et de Freud, Broch fait converger en un moment très court du passé un faisceau d'impressions et d'intentions pratiquement inépuisables. Il se fait donc l'historien, le détaillant clinique d'une humeur furtive qui doit prendre les proportions d'une épopée. Cette épopée instantanée, ce seront les contradictions de Virgile devant la mort. Broch peut ainsi à la fois glorifier le récit traditionnel du roman, et nier les événements mêmes de l'historicité; à la fois composer un mouvement symphonique et se limiter à la durée d'une fugue; gonfler le moment qu'il a choisi de prémonitions et de prolongements qui en font des siècles. Autre gageure : tout, dans sa prose, est d'une rigueur et d'une précision remarquables, et pourtant ce n'est pas de la prose, c'est un poème d'une majesté qu'on n'avait plus vue, justement, depuis Nietzsche, ni en France depuis les premiers drames de Claudel, ou la *Nef* d'Élimir Bourges.

La flotte ramène à Brindisium Virgile mourant. Aux yeux du poète tout est désolation, mesquinerie, malédiction. Le peuple n'est plus ce qu'il fut, mais une horde de lâches et de gredins. L'âme de Virgile est pareille à la mer : ondoyante, instable, coléreuse. Et la

phrase musicale de Broch possède le clapotis inexorable de l'élément liquide.

On descend le poète à terre. Les brumes se dissipent. C'est le feu qui ravive tout, le présent et le passé. Virgile s'écoute mourir, mais il s'écoute renaître, revivre, purifié par la flamme et déjà réduit en cendres. S'il est poète, s'il est un chercheur infatigable, c'est grâce à l'erreur qu'il lui faut sans cesse écarter. Virgile connaît à nouveau le Rire de la pré-création. Mais le feu réclame sa proie. Dans un cri horrible, Virgile ordonne : *Brûlez* l'Énéide! Et Virgile, devenu impalpable et essentiel comme la flamme, se demande si *le silence est le contenu premier qui doit emplir à nouveau la forme vide pour un nouvel accomplissement.*

La terre, elle, appartient aux hommes et aux réalités utiles. Auguste vient le rappeler à Virgile. *L'Énéide* n'appartient plus à son auteur; la grandeur de Rome est désormais inséparable de son poème. Pour Virgile, *l'Énéide*, d'avoir été écrite, masque la connaissance profonde. Pour Auguste et pour Rome, elle fait partie de la connaissance profonde. Et les caprices d'un homme, fût-il Virgile, ne comptent pas devant les exigences d'un peuple, d'un empereur, de la terre où tout se doit d'être réel. Qu'importe si Virgile renie *l'Énéide*, ou même s'il renie les mots qu'il emploie, sous prétexte qu'ils ne restent jamais *qu'à la surface*. *L'Énéide* appartient à César. Et la phrase de Broch est ici nerveuse, entrecoupée de cris et de silences, conforme aux marchandages terrestres et aux complots bavards.

C'est dans l'air, c'est dans l'éther que tout finit. Le temps, le paysage, l'événement, les desseins des hommes et des rois s'estompent. Au commencement était le Verbe. Et à la fin est le Verbe. Tout est son, tout est musique, tout est azur renouvelé.

Abondante, généreuse, quelquefois excessive, cette œuvre commande le respect; il en est peu, de notre temps, qui en ait l'élan et la grave beauté.

(Éditions Gallimard.) ALAIN BOSQUET.

DIMANCHE 4 SEPTEMBRE

Les éditions Grasset ont fait paraître, au début de l'été, un livre de Georges Pillement, premier volume d'une collection intitulée : la France inconnue.

L'auteur y déplore que les touristes roulent toujours le long des routes nationales, si bien que les beautés et curiosités de notre pays, qui ne bordent pas ces grands chemins, restent ignorées. Il les invite donc à quelques détours pour découvrir des villes, des sites, des monuments remarquables, et trace, à travers la France, des itinéraires plus articulés qui, sans allonger beaucoup le trajet, en multiplient l'intérêt. Il faut faire connaître la France inconnue.

Mais il y a aussi en France des régions méconnues; *et l'une d'elles pourrait bien être celle où nous conduisent les quatre premiers itinéraires recommandés par Georges Pillement :* la Côte d'Azur. *Certes, personne ne l'ignore; mais une légende s'est créée peu à peu qui est en train d'en déformer l'image, légende que Louis Hippeau, qui dirige à la Radiodiffusion française, les services des émissions touristiques, s'applique à surmonter.*

C'est à la fin du XIXe et au commencement du XXe siècle que la Côte a conquis sa célébrité mondiale.

On a tant parlé du luxe, des grands hôtels, des villas princières, de leurs parcs et de leurs jardins, qu'aujourd'hui on s'en va répétant que la Côte d'Azur est bien artificielle, qu'elle est arrangée et truquée.

Qu'entend-on par « artificielle »? Veut-on exclure villes et maisons des paysages? Aimerait-on mieux que le rivage fut sauvage et désert? Alors qu'on se rappelle le mot célèbre : *Il y aura toujours de la solitude pour ceux qui en sont dignes*. Du reste, la solitude sur la Côte d'Azur, n'est pas difficile à trouver. On la rencontre encore, par endroit, au bord de la mer même et on est sûr de la découvrir dans l'arrière-pays le plus proche. Sans remonter jusqu'aux gorges du Verdon, les gorges du Loup, si voisines du littoral offrent ces aspects grandioses et un peu effrayants qui plaisent aux amateurs de sites sauvages.

Va-t-on encore déplorer la présence, sur les sommets abrupts, de tous ces vieux villages fortifiés? Ils sont, eux aussi, des constructions humaines. Mais il est trop évident qu'on ne saurait les renier sans oublier délibérément une des beautés touristiques qu'estompe la légende appauvrissante de la Côte d'Azur : l'Histoire.

La légende simpliste de la Côte d'Azur nous ferait presque croire que les stations qu'on y trouve sont des créations nées hier. Sans doute toutes ces villes du littoral se sont beaucoup accrues à la fin du XIXe et au commencement du XXe siècle. Nice est passée de 20 000 habitants (en 1860) à 210 000. Mais partout, à côté de la ville moderne est demeurée la vieille cité historique. Vous la retrouverez,

à Menton près du parvis commun aux deux églises qui domine le port. A Monaco, les vieilles maisons du rocher ont gardé un aspect moyenâgeux; le palais princier conserve des bâtiments, des décorations, des ameublements remontant à plusieurs siècles, et toute la principauté est dominée par les ruines imposantes du trophée de l'empereur Auguste, à La Turbie. A Nice subsistent, sur la colline de Cimiez, les traces de la ville romaine; et la vieille ville a les rues étroites, les petites places et les églises à blancs campaniles des cités italiennes de l'époque classique. A Antibes, qui s'est agrandie de nos jours au-delà de son Cap jusqu'à la plage de Juan-les-Pins, le musée Grimaldi s'appuie sur un mur romain du Bas-Empire; on retrouve les tours d'enceinte de la même époque et des débris de monuments romains plus anciens. Du reste Antibes, comme Nice, fut d'abord une ville grecque; on y voit aussi des restes du moyen âge et son fort carré fut l'œuvre de Vauban. Cannes a conservé son vieux village qui domine le port des yachtmen et des restes de châteaux fortifiés. Saint-Raphaël est tout voisin du vieux Fréjus, si riche en monuments moyenâgeux bien conservés et si abondant en vestiges romains.

D'autre part, tous ces villages juchés en arrière du littoral sur des pitons ne se sont pas jadis installés sur ces crêtes pour y jouir d'une vue grandiose sur la montagne et la mer. Ils cherchaient à se rendre difficilement accessibles pour mieux se défendre contre les attaques effroyables des Maures qui débarquaient sur ces rives de Provence, pillaient, massacraient ou capturaient les habitants pour les emmener en Algérie comme esclaves... L'histoire locale est pleine de ces luttes désespérées contre les Sarrasins. Elles ont illustré la famille de Grimaldi dont descendent les princes de Monaco, et les bravades, ces étranges fêtes militaires où l'on simule une bataille, célèbrent le souvenir des victoires remportées jadis sur le féroce ennemi. Mais on ne trouvait parfois le salut que dans la fuite, comme lorsque la ville d'Antibes tout entière dut émigrer à Grasse.

Du reste, le danger fut antérieur aux Sarrasins et persista après eux. Le nom de Gourdon (un de ces villages établis sur une colline escarpée) est un nom celtique; il fallait donc déjà du temps des Gaulois construire dans ces parages des forteresses imprenables; et, après les Sarrasins, ce furent les Espagnols qui vinrent attaquer et rançonner.

Il ne faut donc pas dire que la Côte d'Azur est un pays artificiel. C'est au contraire un pays qui a une histoire et une âme.

Écartons une autre légende. La Côte d'Azur n'est pas « chère ». On y vit même à meilleur compte que dans bien d'autres régions et dans bien d'autres villes y compris Paris. C'est pourquoi on rencontre à Nice beaucoup de retraités qui peuvent y subsister décemment avec leur petite pension et qui y trouvent un climat plus doux pour leurs vieilles années.

Il y aurait enfin une dernière légende à réfuter qui concerne le climat de Nice. Il s'agit, cette fois, d'une légende d'origine scientifique due à la manière dont les météorologues prennent la température. Ils la prennent en effet *à l'abri*. Or, ce qui fait la douceur de la Côte d'Azur en hiver, c'est que le soleil s'y montre plus fréquemment qu'ailleurs et que ses rayons sont plus chauds. Ils vous chauffent;

ils chauffent les murs, la terre, les arbustes qui rayonnent ensuite de chaleur quand le soleil descend à l'horizon. Mais, les journaux, reproduisant les observations météorologiques, font connaître les températures de Nice prises à l'ombre et dans un lieu bien isolé de tout rayonnement. C'est ainsi qu'on pouvait dire, au mois d'avril dernier, pour Pâques, qu'il y avait à Paris la même température qu'à la Côte d'Azur. Mais il s'agissait de températures prises à l'abri, c'est-à-dire, à Paris, à l'abri d'un aigre vent du nord et, à la Côte d'Azur, à l'abri du soleil. Cependant, à ce même moment, vers la fin de l'après-midi, dans les sentiers qui montent au cap d'Antibes, les petits murs des jardins et les buissons de rosiers aux fleurs déjà écloses, renvoyaient aux passants la douce chaleur accumulée dans la journée.

Retournons donc par la pensée au phare de la Garoupe qui domine le cap d'Antibes. De là nous verrons une vraie synthèse de la Côte d'Azur : vers la baie des Anges, un des plus beaux paysages du monde, à nos pieds le vieil Antibes qui évoque tant d'histoire et, du côté du golfe Juan, la station moderne de Juan-les-Pins avec ses grands hôtels confortables et luxueux, près desquels on trouve, nombreuses, de braves petites pensions de famille. Aucun de ces aspects ne fait tort aux autres.

Les commodités offertes au séjour ne peuvent exclure ces authentiques vertus qu'on retrouve sur tous les points de ce littoral : la beauté naturelle des sites et l'émouvante présence de l'histoire.

LOUIS HIPPEAU.

LUNDI 5 SEPTEMBRE

Une récente Tribune de Paris *réunissant Jacques Madaule, le pasteur Georges Marchal, le R. P. Riquet et l'auteur de* Jésus, pierre de scandale (1), *Paul Augier, donnait toute sa valeur de débat à cet ouvrage qui s'inspire de l'audacieuse méthode pascalienne d'une liberté de jugement jointe à une soumission religieuse. On se garderait bien d'apaiser ces remous qui réveillent l'esprit mûr et l'esprit libre au sein de la croyance. Deux critiques : Pol Vandromme et Hubert Juin examinent dans une attitude tout opposée l'ouvrage de Paul Augier.*

Un procès ingénieux et éloquent animé par un anarchiste chrétien :

On reconnaîtra sans peine que ce *Jésus, pierre de scandale*, est ingénieux et éloquent. C'est l'un de ces livres qui bougent, qui sursautent, qui ont l'air d'exploser à chaque page, et qui obéissent au précepte fourni par Bernanos au début de *la Grande Peur des bien pensants*. Mais nous devons poser tout de suite la question : où conduit l'ingéniosité si

(1) Paul AUGIER, *Jésus, pierre de scandale*, édit. Plon.

elle ne va pas de pair avec la rigueur intellectuelle, et l'éloquence si elle se borne à céder à l'entrain, voire au vertige verbal? Le livre de M. Paul Augier nous permet de répondre : à des quiproquos infinis.

Le Christ, contrairement à ce que pense M. Augier, n'a pas abordé l'examen des problèmes politiques et sociaux de son temps. Nous ne croyons pas nous tromper en disant que l'on ne trouve dans l'Évangile aucune allusion un peu précise à celui notamment de l'esclavage. La prédication essentielle de Jésus, c'est la charité héroïque *(aimez-vous comme je vous ai aimés)*, l'esprit de pauvreté (ce qui est très différent de la pauvreté, car un pauvre peut être affligé de l'esprit d'envie); et l'Église, en conservant et en répandant son message, s'est appliquée à en reconstituer les environnements. Seuls ont vraiment suivi Jésus ceux qui se sont attachés à sa personne et à sa foi, même sans les comprendre. Le scandale véritable, c'est l'action militante de ces apôtres annonçant le Christ, qui fut traité en malfaiteur par ses contemporains, comme Seigneur mort et ressuscité.

En faisant de Jésus un philosophe moral (et par exemple en relevant, sur ce plan-là, ce qu'il y a de commun entre son enseignement et celui de Diogène ou des stoïciens), M. Augier le ramène à la taille humaine. Il se place dans une perspective erronée, car on ne peut comprendre Jésus que dans sa totalité, et c'est un arbitraire bien candide et peu raisonnable que de séparer cet enseignement moral de son aspect religieux. Ce que le Christ est venu nous apporter, c'est la promesse du royaume de Dieu, le moyen d'y entrer, une admirable prédication du salut. Ainsi, la parabole des ouvriers de la onzième heure ne touche absolument pas à la question de savoir si le salaire doit être payé selon le besoin ou le mérite. Elle signifie simplement que les derniers arrivés à l'œuvre du Père jouiront, comme les premiers, de la félicité éternelle. Aucun exégète, ni dans la primitive Église, ni aujourd'hui, n'a compris cela autrement.

Que la pratique extérieure de la religion soit prise par certains chrétiens pour son essence même, c'est indubitable. Mais l'Église, elle, ne l'a jamais admis, ce que feint d'oublier Paul Augier, soulevé par un anarchisme chrétien, et qui tend à condamner le *principe* d'une société, avec ce que cela suppose de hiérarchies, de bienfaits et de sauvegardes, sur les abus, les tares, le formalisme grégaire ou simplement les ridicules d'une partie de ses membres.

On pourrait continuer longtemps sur ce thème, redresser d'autres erreurs doctrinales, et spécialement celle commise sur le capitalisme, qui n'a jamais été réprouvé *en soi* par une encyclique. Mais, pour rendre plus apparents encore quelques-uns des excès à quoi contraignent de nobles colères, citons Paul Augier : *Dans un temps et un monde où la religion, la politique, l'État ne formaient qu'un tout, où l'empereur était Dieu, Jésus est le premier des laïcs. Il annonce les lois sur la séparation de l'Église et de l'État avec vingt siècles d'avance sur le « petit père » Combes.* Le Christ, apôtre de la laïcité et précurseur de M. Combes! N'annoncez pas trop vite, ni trop haut que vous n'êtes pas d'accord, et qu'une pareille muscade ne passera pas. Car Paul Augier vous avertit aux premières pages de son livre : *Certains me jetteront la pierre et crieront au scandale. Leurs protestations traduiront*

moins la réaction d'une vertu chrétienne offensée que l'écho renouvelé des Pharisiens hypocrites dont la turpitude est mise à vif et qui hurlent sous le projecteur implacable.

POL VANDROMME.

Un ouvrage de grande probité :

Léon Bloy qui, comme on sait, pratiqua l'Imitation du Christ d'une façon qui ne laisse subsister aucun doute sur l'authenticité de sa mystique, écrivait : *Quand je veux les dernières nouvelles, je lis saint Paul.* C'était une manière de s'inscrire en dehors de tout syncrétisme, d'aller au rebours de Lamennais, qui, faute d'inscrire le Christ historique au centre du Cosmos et de l'Histoire, perdait en chemin le christianisme même — le Verbe — au profit d'un déisme romantique.

Les esprits profondément chrétiens sont des esprits profondément réalistes. Paul Augier est assurément un esprit chrétien. Il met l'existence sensible de Jésus au-dessus de toute théologie, et le Sermon sur la montagne bien au-delà de tous les dogmes. *L'Imitation* seule — et sans doute le Corps mystique (dont, hélas ! il ne nous dit rien) qui fonde le temps sacramentel — suffisent à inscrire la vie du chrétien dans les voies de la justice.

Ce que Paul Augier entend prouver dans son livre, c'est que l'Incarnation est un phénomène proprement scandaleux : c'est la norme de Dieu brutalement opposée aux normes humaines, c'est la justice qui n'a plus rien de commun, lorsqu'elle est celle de Dieu, avec les pauvres jugements des hommes. Jésus est avant tout la pierre de scandale. Accepter ou refuser ce scandale, c'est là ce qui fait le chrétien ou le non-croyant. Malheureusement, il s'est fait un processus d'accommodements à l'ombre de l'Église, contre lequel s'insurge Paul Augier. C'est au terme d'une expérience politique qui couvre ces dix dernières années que Paul Augier, soudain, se mit à méditer sur le Christ et à préférer, à revendiquer, *l'Imitation* contre toutes les formes d'accommodements, que ces formes soient préconisées ou tolérées. *Jésus, pierre de scandale* est, en ce sens, autant un appel aux hommes de bonne volonté qu'une critique de la société contemporaine.

A un moment de l'histoire qui montre des attitudes matérialistes revendiquant les vertus traditionnelles du christianisme, il est bon, effectivement, de s'interroger sur l'état actuel de la Charité, sans laquelle il n'est aucune vie spirituelle possible. Et constater que la Charité devient l'apanage des doctrines matérialistes conduit inévitablement au dilemme déjà clairement défini par Nicolas Berdiaev : *Tout l'avenir des sociétés chrétiennes dépend du fait de savoir si le christianisme, ou plus exactement, si les chrétiens repousseront l'appui du capitalisme et d'une société injuste; si l'humanité chrétienne essaiera enfin de réaliser au nom de Dieu et du Christ la vérité que les communistes réalisent au nom d'une collectivité athée.*

Jésus, pierre de scandale, est un livre de grande honnêteté. Paul Augier, ici, laisse parler son cœur. Et existe-t-il un Salut, en ce monde et dans l'autre, qui ne soit l'œuvre du cœur — et de la grâce?

(Éditions Plon.) HUBERT JUIN.

MARDI 6 SEPTEMBRE

Dans le dernier numéro de la Table Ronde, *nous avons publié une étude de Christian Dotremont sur Jean Cocteau. Christian Dotremont vient de donner un ouvrage, plus proche de l'écrit intime que du roman,* la Pierre et l'Oreiller, *où il médite sur les fonctions de la mort avec tous les reniements qu'une telle expérience suppose quand elle s'exerce sur une vie qui suit sa croissance. Il est difficile de se situer soi-même dans un monde dont on sort, c'est pourtant cette enquête difficile que Christian Dotremont a menée par le truchement de son héros.*

LA PIERRE ET L'OREILLER, PAR CHRISTIAN DOTREMONT.

J'ai lu quelques confessions de condamnés à mort. Peu ont pu me convaincre, m'émouvoir. Non qu'elles soient faussées par la littérature; il n'y a que la mauvaise littérature qui fausse le naturel. Ce qui enlève généralement à leur force et à leur authenticité, c'est le besoin d'y ajouter; la note est forcée.

Il n'en va pas ainsi de *la Pierre et l'Oreiller*, de Christian Dotremont.

Ce livre n'est pas à proprement parler une confession de condamné à mort. Le mystère de la condamnation dont il s'agit, reste complet. Il ne faut pas non plus y voir le résultat, le châtiment d'un crime. Ici encore, la note est plus large, d'une portée plus mystérieuse. Comme l'auteur l'indique dès le début de son livre (que je refuse d'appeler un roman) : il s'agit d'une « catastrophe »; d'une catastrophe humaine en deux temps. Un homme, un jour, se voit, sinon condamné, marqué par le médecin : atteint de tuberculose pulmonaire. Cet homme est jeune, plein de vie, et il aime une femme, une Danoise : Ulla. Comment annoncer à Ulla, qui ne l'aime pas (le narrateur se l'imagine), qui l'aimerait peut-être, mais qui semble agir à contre-sens, cet événement catastrophique. « Car, dit-il, ce contre sens technique ressemblait à s'y méprendre à une sincérité assez pure... » Comment cette petite Danoise prendra-t-elle la chose? « Elle me prit sur sa poitrine à elle, je devinai qu'elle pleurait un peu, et je pleurai

un peu; je pleurai parce qu'elle m'avait pris sur sa poitrine à elle, qui était sans tache... »

Le second temps de la catastrophe, c'est celui qui marque le premier crachement de sang du malade. Le phénomène se produit pendant que celui-ci, penché sur son papier, écrit à sa mère. On comprend, on sent, quelle répercussion ce nouvel épisode aura dans la suite de l'histoire. Mais à quoi bon vouloir la résumer ici, cette petite, et grande, aventure humaine?

L'humanité de ce livre est dans la suite des faits et la façon de l'auteur de nous initier au développement de cette double tragédie : celle de l'homme aux prises avec la nature, la nature chargée de fatalité, et celle de deux êtres humains entre lesquels le mal s'insère, le mal physique, avec ses réflexes moraux.

Il y a encore un troisième drame, celui-ci seulement indiqué : le drame d'une conscience humaine qui assiste à une cruelle dépossession de tout ce qu'il croyait nécessaire à sa vie physique et émotive. La fin du livre, en ce sens, ne va pas sans un pessimisme assez navrant.

Les qualités de *la Pierre et l'Oreiller* sont grandes et dominent sans aucun doute ses défauts. Si le début du livre est lent, difficile, plein de cahots, dès que le récit se, prononce l'intérêt part avec lui, et ne s'arrête plus. Le livre de Christian Dotremont est plein de nœuds faits et dénoués, de la meilleure formule. Je citerai l'interview du journaliste danois sur la France (pp. 36-42) parmi les plus réussis. L'action se déroule dans le cadre d'un Danemark où se mêlent vérité et fantaisie, comme le texte est plein d'humour et de réalité. C'est le pays du vague, le pays de l'indéterminé, du floconneux. Les alternatives de sérieux et de drôlerie, qui s'expriment dans une langue d'allure très spontanée (en réalité très étudiée) vont bien d'accord avec ce flou et cette dureté du cadre et des personnages épisodiques. Les mots, leur choix, leur position sur l'échiquier de la phrase, rendent presque toujours un son inattendu et évocateur. « Ce qui nous perd, c'est l'instinct de conservation : il nous fait rater toutes nos catastrophes. » Telles notations rapides, nettes, piquantes, font tourner la tête et l'esprit; on songe à Calet, mais à un Calet qui ne cesserait d'être authentiquement Dotremont. « Nous pensons aux choses avec bien de l'ordre, comme si elles étaient dans les rayons du « Printemps »; mais elles sont dans la vie, sur une table, dans le désordre... » « Je n'aurais pas osé le dire en français, même maintenant, à Ulla. C'est pratique le danois, pour ce genre de choses. Tous les Français devraient apprendre le danois pour dire ces choses-là. D'ailleurs, c'était une façon de parler, de dire que j'avais mal au cœur... »

Ce livre marque un beau début, bien que ce ne soit pas le début de Christian Dotremont. Mais un bon livre n'est-il pas toujours un bon début?

(Éditions Gallimard.) FRANZ HELLENS.

MERCREDI 7 SEPTEMBRE

Dans son ouvrage sur Montaigne, (éditions du Seuil, collection Écrivains de toujours) *Francis Jeanson avait marqué son intention de ressaisir à travers une œuvre la progression d'une expérience de soi. Il est curieux de voir appliquer cette* psychanalyse existentielle *à J.-P. Sartre qui avait inauguré lui-même cette méthode dans son* Baudelaire *(collection* Les Essais, *éditions Gallimard).*

Dans cet excellent et très intelligent petit livre, il est un thème sur lequel Francis Jeanson revient continuellement : celui de la *Bâtardise.* Thème conséquent quand on sait que Sartre lui-même, dans tous ses livres, a, à chaque moment (moment *existentiel,* moment où l'être décide et choisit d'*être,* prend conscience qu'il existe avant toute atteinte à cette liberté, atteinte venant essentiellement de l'origine même de ce rassemblement d'êtres, de consciences et de libertés qui s'appelle Société, moment où *l'existence précède l'essence...*) a, à chaque moment donc, constaté l'ambiguïté de cette *situation* qui est d'être perpétuellement déchiré, *d'être cette conscience qui vit ce déchirement,* d'être un bâtard qui vit sa bâtardise et un homme qui choisit de faire sienne la contradiction de son temps. Aussi, puisque c'est Sartre lui-même qui accepte cette définition de *bâtard,* Francis Jeanson s'en sert et la mène jusqu'à ces limites qui sont celles qui nous intéressent le plus actuellement, celles ayant trait à l'*engagement* intellectuel et philosophique, à l'engagement de Sartre devant les événements historiques et les problèmes politiques de son temps, devant les contradictions, les ambiguïtés et les déchirements qui en résultent.

Seulement Sartre ne cesse pas d'être conscient de ce qui, en lui, peut être synonyme de *compromis.* Et c'est ce que Francis Jeanson explique si bien quand il parle de cette ambiguïté vis-à-vis des concepts historiques et politiques, de ce qui, chez Sartre, *dépasse la hantise première de tout compromis,* de cette matière imprécise, intraduisible, cette *substance entre deux états* (qui est, peut-être, ce déchirement de l'être parallèle à ce déchirement de la Société partagée par la lutte des classes, à ce déchirement de la planète divisée en deux fragments antagonistes; bref : ce satanique déchirement entre *bourgeoisie et communisme,* démocratie et révolution, États-Unis et U. R. S. S.), *état* lui-même dont l'ambiguïté, cette ambiguïté qui appelle les compromis, devient d'autant plus suspecte quand elle incite un écrivain de la classe dite privilégiée, de la bourgeoisie, un philosophe comme Sartre, à se pencher sur cette *contradiction de son temps* (à se pencher ainsi sur lui-même et à se prendre à ce moment-là comme exemple), sur cette *bâtardise* qu'est la prise de position révolutionnaire par un intellectuel bourgeois.

Et l'intellectuel qui *choisit,* qui décide de *se compromettre et de se salir les mains* (c'est-à-dire : Sartre), c'est, à mon avis, le plus bel exemple qui existe, le seul exemple qui permette de constater exacte-

ment son temps (la *substance* même de son temps); de lui appartenir (tout en gardant la distance permise par l'intelligence, l'honnêteté, l'objectivité), de lutter pour les intérêts d'une classe tout en n'y appartenant pas, d'être *en suspens*, entre présent et avenir, d'exister (en tant qu'écrivain) par l'efficacité des écrits qui vont dans le sens historique et non dans le sens personnel, d'exister par l'efficacité des *compromis;* bref : de vivre en marge de la société qui se défait et de celle qui se fait, de vivre *en bâtard!*

(« Écrivains de toujours » aux Éditions du Seuil.)

JEAN-LUC TERREX.

JEUDI 8 SEPTEMBRE

C.-G. Jung, dont un grand congrès psychiatrique vient de commémorer le quatre-vingtième anniversaire, aura marqué l'évolution de la psychanalyse par l'application d'une méthode de psychanalyse renversée où c'est l'identification de la conscience malade avec les grands mythes collectifs qui entraîne certains dérèglements, quand la conscience malade est trop fragile pour contenir ces forces psychiques accumulées. Le Livre de la Raison et de la folie, *de John Custance, illustre exactement cette thérapeutique qui tient compte de la ressemblance de la conscience malade avec ce qu'elle projette au-dessus d'elle-même.*

Il serait difficile de classer le livre de John Custance dans un genre déterminé. Certains le considéreront comme une autoobservation d'un malade — l'auteur est un aliéné guéri — minutieux document psychologique et médical que le professeur Jung, qui préface le livre, reconnaît comme particulièrement précieux. D'autres, entrant dans les vues de l'auteur qui veut offrir au lecteur des « pages de sagesse », seront intéressés par des conclusions métaphysiques auxquelles une discussion logique, érudite, dépouillée de facteurs trop personnels, a conduit John Custance au point d'en faire pour lui, une fois obtenue sa guérison, la base de ses croyances religieuses, de ses conceptions du cosmos et de son comportement pragmatique.

Les psychiatres, autant que les philosophes, pourront, en tout cas, y trouver matière à de fructueuses méditations.

I

Document médical, certes, ce livre l'est au plus haut point. Écrit pendant des crises graves de folie maniaco-dépressive, on y trouve une précision surprenante dans l'introspection et dans la description des symptômes, jointe à une objectivité sans faiblesse. L'auteur y montre, d'une façon vivante, l'exaltation de ses sensations et les agissements dans sa pensée, dans ses sentiments et jusque dans ses

visions hallucinatoires, tantôt d'une sorte d'ange de lumière et de sagesse, tel qu'en décrivent les voyants, tantôt d'une sorte de démon pervers terriblement déprimant qui le possède. Tout cela avec les références les plus précises tant aux psychologues et aux psychanalystes les plus classiques qu'aux relations des grands mystiques, auxquelles s'apparentent ses propres visions.

Il y a là, non seulement pour les psychiatres, mais pour tous ceux qui s'intéressent aux détours de la psychologie profonde de l'humain, des aperçus pénétrants qui ne peuvent laisser indifférents les esprits anxieux de psychologie et même de métaphysique. Des citations de philosophes comme Kant, Nietsche, W. James, Bergson et nombre d'autres, voisinent avec des références aux Évangiles, aux grandes religions et aux mystiques orientaux, avec des passages de littérature poétique et philosophique, tirés de Dante, Goethe, Schiller, ou d'écrits de savants tels qu'Einstein. L'auteur rapproche ses visions, ses intuitions et ses inquiétudes métaphysiques de celles de sainte Thérèse, saint François, Luther, saint Augustin.

Il y a là, au total, une érudition considérable qui surprend chez un homme qui se reconnaît comme un ancien et grave malade du psychisme.

II

« Il y a en la maladie une grâce qui nous rapproche des réalités d'au-delà de la mort. »

MARCEL PROUST.

Mais cette partie du livre où domine l'élément médical, descriptif des symptômes observés, n'est pour John Custance qu'un point de départ et son témoignage se veut être davantage le « livre de la sagesse » que celui de la folie.

Analysant le mécanisme de l'invasion de sa pensée consciente par les forces primitives et brutales de son subconscient, il y trouve la base d'une véritable révélation intime de la connaissance de ses origines, de l'univers et de la divinité même, sentiment ineffable d'une réalité métaphysique qui correspond presque, dans les mêmes termes, aux descriptions que font de leurs extases les grands mystiques. C'est là une découverte qu'il semble faire *a posteriori* et qui affermit sa certitude. Sa démonstration est objective, nette, et n'a rien de la fantaisie d'un esprit déséquilibré et, tout en conservant son caractère incommunicable en tant qu'intuition, revêt, malgré tout, une forme d'expression précise qui reste bien loin des élucubrations de certains illuminés candides. L'auteur nous expose une complexe doctrine métaphysique qui découle, d'une façon certes paradoxale, mais cependant logique et indiscutable pour lui-même, des intuitions de ses crises de manie. Sa « théorie de l'actualité » n'emportera sans doute pas la conviction du lecteur, bien qu'il fonde sur elle ses certitudes et même des prédictions apocalyptiques à la Cassandre, mais on doit reconnaître la vigueur de sa construction.

L'état de transe, dit-il, *produit une révélation véritable qui laisse dans la*

conscience une certitude à l'égard de la connaissance de la construction de l'univers. Bien que cette connaissance soit inexprimable et incommunicable en termes clairs, elle laisse à celui qui l'a ressentie une trace profonde, indélébile, dont l'intérêt pratique est certain.

L'âme ne se fait point sentir tant qu'elle se porte bien, ajoute-t-il. *Mais qu'intervienne*, comme le dit William James, *le désespoir absolu et total, tout l'univers se figeant autour du malade pour ne plus former qu'un seul tissu d'horreurs*, une réalité psychique inconnue surgit, puissante, et dont on comprend qu'elle ait pu être pour l'auteur révélatrice. *L'âme malade*, dit-il, *rencontre des dieux et des démons à chaque tournant*. De ces expériences morbides, John Custance a retiré une certitude religieuse profonde qui, finalement, fut pour lui le salut. Et ce qu'il a obtenu par le détour de ses visions divines ou diaboliques, rejoint d'une façon étrange, comme on le constatera à la lecture de ce livre extraordinaire, des opinions d'un Jung, d'un Bergson, de philosophes classiques, de mystiques orientaux et occidentaux qu'il n'a pourtant connues qu'après sa guérison.

III

John Custance offre ainsi aux psychiatres une méthode thérapeutique des dérangements mentaux assez originale et même, dit-il, *révolutionnaire* et qu'il ne considère nullement comme accessoire puisqu'il propose comme sous-titre à son livre : *Manuel permettant d'utiliser la folie de façon appropriée.*

Si seulement on savait dire aux malades mentaux qui souffrent presque toujours d'un complexe d'infériorité, que les expériences qu'ils traversent ont une valeur réelle, à condition qu'ils tâchent de les utiliser, je suis convaincu qu'on obtiendrait des résultats étonnants.

Que cette intuition soit vraie ou fausse, ajoute-t-il, *elle donne au malade un point d'appui psychologique assez sûr pour qu'on puisse en faire un moyen de guérison et un facteur durable de rééquilibration.*

Il est peut-être douteux que beaucoup de pensionnaires des asiles aient une puissance d'observation, de déduction aussi poussée que celle de l'auteur et que ce procédé de guérison soit utilisable dans tous les cas. Il rejoint cependant les doctrines de Jung et de ses disciples qui font de la restauration du sentiment religieux une tâche essentielle de la thérapeutique des états mentaux anormaux. La psychiatrie moderne pousse toujours plus avant la recherche de la lésion cérébrale ou du désordre hormonal qui peuvent être à l'origine des maladies mentales. Ses traitements nouveaux, tels que cure d'insuline, électrochoc, cure de sommeil par exemple, ont obtenu souvent de bons résultats. Ils exigent peu du temps du médecin qui les applique; une infirmière compétente peut même les remplacer après prescription médicale. Mais, convient-il pour autant de négliger ce fait qu'il y a dans le psychisme un élément de nature totalement différente de la matière cérébrale et, qu'en conséquence, un traitement du psychisme doit garder sa place? Comme le dit Jung, c'est une idée de bon sens « qu'il puisse y avoir des enchaînements de cause à effet spécifiquement psychiques ».

Il nous souvient d'une assistante bénévole du regretté professeur Laignel Lavastine qui avait, il y a quelques années, soigné et guéri nombre de malades mentaux, simplement par une patiente et affectueuse sollicitude, se préoccupant de leurs problèmes familiaux et sociaux et ne craignant pas de s'imposer de longues conversations amicales avec eux. Elle avait notamment sorti des asiles une pauvre épave qui y croupissait sans espoir depuis des années et dont elle avait fait sa servante dévouée, d'un attachement de chien fidèle et très convenablement rééquilibrée. La suggestion de John Custance est-elle tellement *révolutionnaire?*

L'auteur nous montre enfin les avantages d'un traitement de douceur, évitant toute coercition brutale, même en présence de crises agressives. La compréhension, la sollicitude de sa femme, le changement d'établissement d'où était bannie toute violence furent, nous dit-il, des éléments déterminants de sa guérison et sans lesquels il n'aurait jamais guéri. Et il décrit sans amertume, malgré les vicissitudes de sa réclusion, les réactions réciproques du personnel soignant et des malades avec un sens critique très objectif et très logique. Certes, John Custance était un *fou conscient* puisque, de lui-même, il se rendait à l'asile quand ses crises survenaient. Mais son expérience vécue garde une valeur de premier ordre.

Il y a, en tout cas, dans ce livre plein d'émotion et de sincérité de quoi intéresser tous ceux qui cherchent à approfondir la *réalité psychique*.

Sans y chercher, évidemment, une vérité spirituelle qui ne saurait être puisée dans une quête extérieure, on y trouvera des pages riches de substance qui apporteront, comme le dit le P. Jung, *une contribution aussi rare que précieuse à la connaissance des phénomènes psychiques fondamentaux qui sont la cause ou l'effet de l'état pathologique*.

(Éditions Plon.) J. VALETTE.

VENDREDI 9 SEPTEMBRE

Dans une récente chronique de la Table Ronde *André Thérive faisait remarquer que la manie de la confession et l'impérialisme accusateur disposent l'écrivain à se charger ou à charger son confrère de tous les défauts, de tous les vices. Dans son roman,* la Cour des miracles, *Jean Fougère vient de nous donner cette* psychologie et sociologie de l'écrivain français d'après la peinture qu'il fait de lui-même *que réclamait André Thérive. Mais ce roman des écrivains est-il possible et ne faut-il pas d'abord mettre en doute le jugement des écrivains sur eux-mêmes puisqu'ils ont une fâcheuse tendance à se mettre en pièces.*

Il est bien certain que les écrivains doivent être regardés comme des êtres profondément anormaux et que toute la littérature, créatures et créateurs mêlés, n'est qu'une vaste cour des miracles largement peuplée de bossus, de bègues, de bancals, d'aveugles et de sourds. Les désirs contrariés, les infirmités, la digestion mal opérée d'une humiliation ancienne, quelque tare bien héréditaire, toutes sortes de traumatismes se trouvent souvent à l'origine de cet étrange besoin éprouvé par quelques hommes *qui écrivent parce que la nature ne les a pas créés tout à fait semblables aux autres.* Il est bien certain que, d'un point de vue étroitement pathologique, les écrivains sont des monstres; leur comportement relève donc de la tératologie.

La vie, qui est faite pour être vécue, ne l'a pas été pour être racontée; et, cependant, il existe des hommes capables seulement de la vivre en la racontant. C'est ce *phénomène* que — romancier — Jean Fougère a cherché à analyser d'une certaine manière, plutôt ironiste et non pathétique, et que le cri de Balzac se référant à Napoléon illustre entièrement : *Ce qu'il a conquis par l'épée, je veux le conquérir par la plume!* C'est également Balzac qui, d'ailleurs, écrivait : *Je suis inexplicable pour tous, nul n'a le secret de ma vie et je ne veux le livrer à personne.* Ce *secret* et cette *explication*, il arrive qu'une œuvre les livre à l'insu de son auteur et c'est là, en général, que l'on va les chercher.

Dans la sombre comédie humaine des Héloïse, des Birotteau, des Napoléon, des Dominici, des Clérambard, des Landru, des Thérèse Desqueyroux, il faudrait faire une place à la *comédie littéraire*, aux Dostoïevsky, Flaubert, Zola, Sartre, Mauriac et Cie, et, en général, à tous ceux qui, à l'exemple de Giono, avouent plus ou moins explicitement : *Rien n'est vrai, pas même moi, ni les miens, ni mes amis. Tout est faux.* Quels que soient les liens (famille, amitiés, profession, devoirs d'État) qui le rattachent à son pays, à son temps et à une cellule sociale, l'écrivain est un homme absolument seul, isolé et *muet*, dont les cris se traduisent en encre d'imprimerie.

Jean Fougère a traduit cette étonnante situation en termes mesurés et en dix-huit chapitres un peu lents dont les dernières pages ne

concluent pas et appellent une suite, démontant avec une grande patience le mécanisme de l'écrivain qu'il a pris, si l'on peut dire, à sa source et à bonne source. *La Cour des miracles* est un roman d'écrivain sur les écrivains, qui pose certainement le problème de la peinture de mœurs littéraires.

Pour décrire une société littéraire, le milieu des écrivains et des livres, le roman apparaît comme le genre le plus faux en même temps que le plus propre à restituer l'illusion de la vie. Si la fiction n'y est que de surface, on en cherche aussitôt les *clés* et, dès lors, le but, recherché par l'auteur se trouve faussé; si l'affabulation, au contraire se révèle absolue, il est rare que le livre résiste au monument d'ennui qu'il a fait surgir (*Sparkenbroke* est une des exceptions confirmant la règle). Il faudrait alors au romancier assez de courage pour livrer au public les *Clés de Saint-Pierre* de la littérature, le trousseau de clés dont chacune porte un nom connu de tous ou susceptible de l'être : jusqu'à présent, nul ne s'y est risqué. Nul ne s'y risquera peut-être de longtemps, et le seul genre avouable reste celui du chroniqueur (*Trois pas en arrière* d'H. Muller) à la condition que l'auteur ait été intégralement *dans le coup* et qu'il livre les clés du temple, la combinaison du coffre-fort des Lettres et toutes les autres combinaisons. Un dramaturge pourtant (c'était Édouard Bourdet) s'est attaqué au *problème*, mais ce que *Vient de paraître* contenait de plus probant quant au sujet traité reste sans conteste son premier acte, soit le *documentaire*.

— *Pourquoi écrivez-vous*? demandait-on à Paul Valéry qui répondait: — *Par faiblesse* (1). Il n'est pas vrai, dit Sartre, *qu'on écrive pour soi-même : ce serait le pire échec* (2). Et Gide : — *Pour mettre quelque chose à l'abri de la mort* (3)... Quant à Sainte-Beuve : écrire, *pour les personnes nerveuses, c'est la délivrance* (4).

Bel-Ami, Goriot et Thérèse Desqueyroux ne sont pas seulement des créatures de l'esprit; le séducteur, le martyr de la paternité et la criminelle de province, voilà autant de caricatures ou de monstres que l'on peut voir en ce moment siéger à l'Académie française sous des apparences trompeuses. En vérité, tout se passe comme si la peinture de mœurs littéraires offrait le maximum de ressources à une peinture au vitriol, étonnante d'horreur, riche en conclusions amères, enlaidie et stigmatisée par la hargne, l'envie, le mépris. L'abjection et le ridicule, loin d'en être le scandale, en constituent le principal aliment.

C'est assurément que les écrivains prêtent dangereusement le flanc à un portrait si saisissant, si peu avantageux, si éloigné de toute sérénité. Le *milieu* où ils se propulsent, à qui ils impriment leur mouvement et transmettent leurs tics, dont ils conditionnent l'azote et l'oxygène, et qui est souvent très loin de l'éther pur, se ressent comme tous les milieux et comme, en général, celui de tous les *arts*, de cette promiscuité, de cette occupation de la place, d'un mimétisme si prononcé.

(1) *Littérature*, 1919.
(2) *Situations*, I.
(3) *Journal*, 27 juillet 1922.
(4) *Port-Royal*.

L'erreur est d'accréditer des opinions si usées qu'elles sont devenues des lieux communs chez quiconque se mêle de parler de *la vie littéraire* : l'importance que prendrait la pédérastie dans la vie intellectuelle contemporaine, le casier judiciaire du jeune écrivain dont il serait souhaitable qu'il ne fût plus vierge, le séjour du même dans tel institut psychiatrique, l'écrivain ancien détenu de droit commun dont les chances littéraires seraient de ce fait largement décuplées, etc.

Que cela existe est sans nul doute vérifiable; mais c'est assez confondre les effets et les causes, la prétention avec l'ambition, l'écume avec la mer. Il n'y a pas que Jean Genêt dans la littérature française d'aujourd'hui, même s'il se peut que Genêt soit un écrivain enviable.

La *vie littéraire* reste en somme une marchandise assez factice et fort éphémère; les œuvres, en fait, sont seules à compter; et Jean Fougère le sait mieux encore que quiconque.

(Éditions Albin Michel.) JACQUES ROBICHON.

LUNDI 12 SEPTEMBRE

Depuis le début du siècle, l'opinion littéraire se prononce avec une faveur croissante pour un Hugo essentiellement religieux; mais il restait à fonder ce préjugé par un travail précis de documentation et à replacer l'itinéraire religieux de Hugo dans son époque. Tel est le sens de l'ouvrage de Géraud Venzac sur les Origines religieuses de Victor Hugo.

Le livre de Géraud Venzac sur *les Origines religieuses de Victor Hugo* satisfait aux exigences habituelles des thèses de doctorat, mais se distingue par le mérite trop rare, en pareil cas, d'être une véritable œuvre littéraire. Avec une patience et une minutie d'entomologiste, l'auteur s'est penché sur toutes les données du problème : celles accumulées avant lui et celles, nombreuses, dues à ses investigations personnelles. Mais ce qui est immédiatement sensible, c'est la domination du sujet, la conduite assurée d'une main ferme de tous les développements, le goût et le soin qui révèlent l'écrivain maître de tous ses moyens.

L'un des premiers bienfaits de l'ouvrage tient à une mise au point solide et précise concernant la mère *vendéenne* de Victor Hugo. G. Venzac a dépouillé tous les documents, a visité les lieux, a longuement médité sur cette vie de Sophie Trébuchet. Rien de ce qu'il avance qui n'ait été sérieusement approfondi. « Vendéenne », cette femme l'était aussi peu que possible par l'appartenance familiale. Elle l'était moins encore par l'esprit. Du moins au sens où nous entendons généralement ce mot de *Vendéenne*, car la Vendée, pays religieux par l'élan intérieur plus que par la tradition, par une vitalité des croyances surgissant des sources de l'âme plus que par le conformisme, n'est pas ce qu'on peut appeler un pays sans irréli-

gion. Ai-je besoin d'évoquer les ascendances, cléricales et anticléricales, mêlées de Clemenceau, et Clemenceau lui-même qui cependant garda toujours la hantise mal dissimulée du divin, évidente même jusqu'en ses négations écrites ou oratoires? Cette royaliste était voltairienne. Elle se passa du prêtre pour épouser le général Hugo. Elle n'apprit point le catéchisme à ses enfants. Il n'est pas question pour ceux-ci de première communion. Son entreprise « chouanne », assez tardive, n'engage guère chez elle une foi. D'ailleurs la chouannerie n'est pas vendéenne : les Vendéens récusent ce mot.

Le plus important dans le travail qui nous occupe réside en un lumineux et, à mon avis, décisif renversement des positions tenues jusque-là pour valables quant au catholicisme de Hugo. Ce n'est pas l'épreuve de l'exil, contrairement à ce que l'on pouvait penser, qui aida ce dernier à se révéler à lui-même sur le plan religieux. Il n'était pas parti d'un catholicisme normal pour aboutir à cette religion spirite en laquelle nous l'avons vu s'égarer. Sa formation première fut moins qu'orthodoxe. Ses maîtres (G. Venzac leur consacre une autre thèse, encore inédite) furent spiritualistes sans plus, attachés à l'Être suprême et non pas au Dieu pascalien. Par des voies personnelles et assez particulières, Hugo s'est affirmé comme un être intensément et continûment religieux. Ce que G. Venzac, prêtre, retire, en toute loyauté, au crédit de l'influence exercée sur le poète par sa mère ou par le catholicisme officiel, il l'accorde à des circonstances qui, en d'autres esprits, eussent pu exercer des effets exactement contraires.

Parti du voltairianisme déiste; passé vers 1820 à un catholicisme littéraire qui, dans le climat créé par Chateaubriand, se manifesta par les poésies sacrées qu'il écrivit; bientôt conscient d'un rôle de médiateur à remplir entre Dieu et les hommes; porté vers la prière par un sentiment de plus en plus profond du mystère du monde et de la vie universelle; conduit au christianisme libéral, social, humanitaire de Lamennais; recevant, ou croyant recevoir, au moyen des Tables tournantes, de Guernesey, une « affirmation ou une confirmation des sentiments et des doctrines qui étaient les siens depuis longtemps » : telle est, en gros, la courbe de l'évolution religieuse de Hugo. La conclusion de G. Venzac eût pu la dessiner avec plus d'ampleur et plus de netteté : elle se dégage tout de même avec relief et force de toute la thèse. Ce livre est d'un intérêt capital. Il marque une date.

(Éditions Bloud et Gay.)
(Collection « Travaux de l'Institut catholique de Paris. »)

LOUIS CHAIGNE.

PRÉSENTATION DE « LE MAL D'AMOUR », DE MARCEL ACHARD (THÉATRE DE LA MICHODIÈRE).

C'est une touchante histoire d'amour que Marcel Achard, toujours poète, attentif aux nuances sentimentales, a contée dans sa nouvelle comédie.

Ludovic de Rochenoire et Marie de Suligères, que tout sépare puisqu'il est catholique et qu'elle est protestante et que nous sommes au temps du siège de La Rochelle au XVII[e] siècle, ont fini, par la pureté et la noblesse de leurs sentiments, par émouvoir tous les cœurs. Une sorte de légende les enveloppe. Tant et si bien que le cardinal de Richelieu décide, à la faveur d'une trêve, de les marier. La famille de la jeune fille refuse. Heureusement Ludovic a un écuyer, son ami, son confident, brave et gai, Gaspard, toujours prêt à tout risquer pour son maître, un Cyrano plus gouailleur et moins lyrique. Il enlèvera la jeune fille, mais sera tué par le frère de celle-ci au moment même où il espérait être heureux avec une jolie bohémienne qu'il aimait et qui ne lui survivra pas. Ludovic épousera pourtant Marie. Mais la haine de Laubardemont, le redoutable agent de Richelieu, le fera périr. Marie s'empoisonnera.

La romance que chante Marcel Achard finit donc tristement, après avoir égrené des couplets tantôt vifs et gaillards, tantôt tendres, tantôt violents. L'histoire n'est là que pour le décor. Ce ne sont point les desseins de Richelieu, la politique, les rivalités des huguenots et des « papistes » qui retiennent l'auteur. On a un peu l'impression d'un en marge des *Trois Mousquetaires*. Le dialogue est spirituel, facile quelquefois, tempérant volontiers l'émotion par une réplique comique. Pièce agréable, mais un peu longue. Marcel Achard a encastré ses trois actes entre un prologue et un épilogue qui se passent de nos jours. Le guide du château où sont enterrés Ludovic, Gaspard et leurs épouses, fait visiter ce château et raconte l'histoire des deux couples. Il a fini par s'imaginer qu'il ressemble à Gaspard et le dénouement rassemble des personnages qui reflètent ceux du XVII[e] siècle. Cette « astuce » cinématographique était superflue.

François Périer joue avec brio l'écuyer et Mlle Dominique Blanchar met beaucoup de conviction à figurer la bohémienne.

ROGER DARDENNE.

MARDI 13 SEPTEMBRE

Dans une récente chronique de la Table Ronde, *Georges Piroué, à propos de l'ouvrage de La Varende :* Monsieur de Saint-Simon et sa Comédie humaine (1) *soulignait les affinités entre le commentateur et son modèle. Sur cette emprise de Saint-Simon, nous avons interrogé J. de La Varende. Voici sa réponse :*

... il est incontestable, en effet, qu'il y eut, entre M. de Saint-Simon et votre humble serviteur, des affinités comme des identités. Ce fut, entre nous, une amitié d'enfance.

Vous m'interrogez : je réponds, mais non sans répugnance. Je n'ai pu m'habituer à parler de moi, même à confesse... J'aimerais tellement mieux parler de LUI. Alors ne puis-je vous satisfaire en le mettant en scène dans ce qui nous a été commun? Essayons.

M. de Saint-Simon fut un homme de bonne famille, dont l'élévation récente ne peut cacher la simple honnêteté. Famille plus ancienne qu'illustre, et qui, elle aussi, prêtait l'oreille à la légende sans trop y croire, même affec-

(1) Éditions Hachette.

tueusement. Famille avec de belles alliances mais surtout des individualités marquées et fortes et des fidélités sans famille. Des fidélités d'entêtement plus que d'intelligence.

M. de Saint-Simon fut élevé dans un milieu archaïque, avec des principes rigoureux, qui, toute sa vie, le gêneront aux entournures : rester intègre, ne pas flatter, ne pas flancher, ne trop rien attendre de cette garce de vie — ni même de l'autre, d'ailleurs — car si le petit duc se montra pessimiste, il fut surtout janséniste, autant que s'il avait été nourri en Normandie ou en Bretagne, comme le pauvre malheureux petit damné que nous fûmes. Le jansénisme, c'est le pessimisme du Ciel.

M. de Saint-Simon a été dressé par de vieux seigneurs au parler désuet, mais dru, cru et parfois gras, qui le bondèrent d'histoires et l'entretinrent de généalogies; qui lui léguèrent des enthousiasmes et des mépris aussi vigoureux les uns que les autres, souvent faux, qu'il conserva quand même par peur de se démeubler. Il se sentit immédiatement en désaccord avec son temps et avec ses pairs. Il suspectait son époque et s'éloignait de ses pairs. Peut-être qu'ils l'ennuyaient, je le crains, et voilà pourquoi il se permit tant d'amitiés vagabondes, loin de se cantonner parmi les grosses couronnes.

M. de Saint-Simon prend parti. Pour lui, aimer c'est haïr en même temps, et comme cela nous plaît! Peut-on chérir sans défendre? Peut-on ne pas tirer les couteaux pour venger son ami? L'ennemi n'est-il pas toujours noir, infâme et puant? Ah! cette passion du petit duc, qui lui enlève toute indifférence, qui le jette en avant, furibard et prêt à tout, voilà qui nous convient! Bien sûr, nous admirons les Messieurs qui savent se tenir et se maintenir, mais nous nous demandons souvent s'ils ont quelque chose dans le ventre, pour se serrer la ceinture à ce cran-là.

M. de Saint-Simon fut un campagnard obstiné. Sans l'amour qu'il garda pour Gabrielle de Lorges, amour qui tenta de dépasser la vie et même d'annexer le trépas, il n'eût guère bougé de sa maison de La Ferté-Vidame, tout près de chez nous, en Pays d'Ouche. Une grande baraque bien coûteuse, bien geignante, dont il s'occupa sans répit et sans espoir. Avec raison, car elle lui survécut à peine.

Nous apprîmes à lire dans ses Mémoires. Nous les débrochâmes pour avoir quelque chose d'intéressant à faire pendant les classes de mathématiques. Ils nous valurent des retenues sans nombre, mais comme la Lance mythologique, ils guérissaient les blessures qu'ils avaient faites puisque j'y puisais les « lignes » punitives.

Finalement, je crains bien que mon gros livre ne serve à rien ni personne. Je ne changerai pas l'opinion reçue qui exige que M. de Saint-Simon soit grincheux, acariâtre, injuste et sot. En France on ne juge pas, on préjuge. Mon bouquin n'aura été utile qu'à moi; qu'à créer entre mon maître et son disciple une entente plus intime; qu'à établir, entre M. de Saint-Simon et son rustique lecteur, une connivence du sourire, du haussement d'épaule et du dédain...

LA VARENDE.

MERCREDI 14 SEPTEMBRE

X^{emes} RENCONTRES INTERNATIONALES DE GENÈVE, ORGANISÉES AVEC LE CONCOURS DE L'UNESCO.

Barrès a célébré les lieux où souffle l'esprit. Pourquoi ne pas parler de Genève comme d'un autre site de choix, où, loin de se déchaîner sous le flux impur des passions, l'esprit se recueille et se clarifie dans un climat de compréhension mutuelle par la vertu pacifiante du décor : le miroir du Léman, l'abondance de ses ombrages et le calme de la Ville Haute que ponctue la cloche de Saint-Pierre justement nommée *la Clémence*? Point de cadre ainsi plus propice à ces *Rencontres*, dont fut célébré en septembre le dixième anniversaire. Le thème était cette fois : *La Culture est-elle en péril, par ses moyens de diffusion : Presse, Cinéma, Radio, Télévision?* Le problème, d'une actualité touchant à l'angoisse, fut cerné et approfondi au cours de six conférences : la première de Georges Duhamel lue par Amrouche, après que le Maître, retenu dans sa chambre de malade, eut adressé par les ondes un appel émouvant à l'auditoire; les suivantes, de Wladimir Porché; de Giacomo Devoto; d'André Chamson; d'Ilya Erhenbourg dont la présence marquait la reprise des échanges culturels entre l'Est et l'Ouest; et de Jean de Salis — toutes d'un intérêt majeur. Mais dans l'impossibilité de revenir jour par jour sur la contribution personnelle des participants, félicitons-nous du résultat final obtenu par un travail dont le mérite est d'être collectif. L'horlogerie en effet de ces *Rencontres* — et on emploie volontiers ce terme en terre de Suisse — se trouve ajustée de telle sorte, que chaque conférence est suivie le lendemain d'un débat public permettant au conférencier de mieux préciser sa thèse et à ses interlocuteurs d'y opposer, au besoin, la contre partie. Retour fécond, en ce tournant de notre XXe siècle, à la méthode de Socrate et à sa maïeutique du dialogue, les vérités essentielles devant tôt ou tard se dégager par la confrontation sincère de toutes les opinions de bonne foi.

Au terme de ces dix journées, il semble donc bien que l'unanimité a pu se faire sur l'affirmation, en somme optimiste, que notre époque est, par la forme des choses autant que par les impératifs de la conscience, celle de l'expansion d'une culture qui, cessant d'être la seule culture du goût et le privilège d'une élite, peut et doit être de plus en plus une éducation des masses. Quant aux moyens immenses de diffusion offerts aujourd'hui par les progrès de la technique, il dépend de nous, individus et collectivités, de les faire servir à cette éducation, pour garantir en chacun et partout le respect et l'épanouissement de la personne humaine.

Le Misanthrope, admirablement donné avec un brio de comédie italienne par la Compagnie Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault, deux beaux concerts, l'un sous la baguette du maître Ansermet, l'autre de musique de chambre par l'Ensemble Arva, ce dernier

couronnant la magnifique réception traditionnelle au château de Coppet, l'accueil parfait de Genève et des Genevois, rehaussèrent d'autant de charmes le bénéfice spirituel de ces *Rencontres*.

ARMAND LUNEL.

Nouvel acquêt de la technique, la Science des machines est apte à suppléer à l'homme partout où la pensée n'est pas nécessaire. Par inertie, on peut être tenté, pourtant, de demander à la machine plus qu'elle ne peut donner. Raymond Ruyer, philosophe et théoricien des sciences, était tout désigné pour faire cette critique *de la machine qui en précise les limites et l'emploi. Son ouvrage* la Cybernétique et l'origine de l'information, *publié chez Flammarion, rejoint le thème des rencontres internationales de Gevève de 1955.*

La cybernétique de formation récente a fait de grands progrès depuis une dizaine d'années. Mais cette science est-elle réellement une aide pour l'homme ou au contraire constitue-t-elle une gêne pour le développement de sa personnalité?

R. Ruyer définit la cybernétique comme « la science des machines à information », c'est-à-dire la science qui communique efficacement des structures. Mais si les machines cybernétiques transmettent des informations, elles se montrent incapables de les former. Ces machines ne produisent jamais davantage que ce qui leur a été donné. Elles sont impuissantes à créer ou à développer la conscience; or celle-ci est nécessaire à la fois au point de départ de l'information pour lui donner naissance ou tout au moins opérer la synthèse de ses éléments constituants et d'autre part la conscience est indispensable pour que l'homme prenne connaissance de l'information. Les machines cybernétiques se présentent donc comme des machines à transmission d'une grande utilité sur le plan pratique.

Si la cybernétique est loin d'être critiquable dans son objet, elle semble cependant reposer sur un paradoxe et des postulats qu'il paraît difficile d'admettre tels qu'ils sont présentés par les inventeurs de la cybernétique. En effet, si l'on envisage la machine en elle-même, elle n'opère que par des fonctionnements partiels, c'est-à-dire isolables de celui qui a précédé et de celui qui suit. Mais elle est incapable d'en opérer par elle-même la synthèse. Seul l'être conscient qui considère la machine peut grouper les diverses phases particulières en un résultat unique. Le cybernéticien a donc tendance à attribuer à la machine elle-même le résultat dû en fait à l'activité de l'esprit.

De plus la machine ne saurait se suffire à elle-même, qu'il s'agisse d'une ligne téléphonique ou d'un navire. Pour que ces machines fonctionnent, il faut que l'impulsion leur soit donnée par l'homme. Dans les machines cybernétiques, il en sera de même. Tous les méca-

nismes montés, même quand ils concernent la matière cérébrale, doivent recevoir de l'homme la chiquenaude indispensable pour les mettre en mouvement. Certes, un grand avantage des machines est de libérer l'homme de toute une activité secondaire qui a tendance de plus en plus à l'accaparer, dans sa tâche de contrôleur ou de surveillant. Les machines bien agencées permettent à l'homme de conserver toute l'activité de son esprit pour agir sur un plan supérieur. En effet, actuellement le cerveau de l'homme suffit à peine à la multiplicité des informations répandues dans les livres, par la radio, etc. Il est à l'égard de la masse considérable des informations dans une proportion semblable à celle du cerveau minuscule des reptiles de l'ère secondaire par rapport à l'immensité de leur corps. D'où ce sera un grand soulagement pour l'homme de pouvoir motoriser la majeure partie des informations qu'il reçoit afin de pouvoir s'en servir seulement à bon escient. Mais pour qu'un tel résultat soit d'une heureuse efficacité, il faut que l'homme se trouve libéré de ces mécanismes. Ceux-ci doivent s'effectuer d'une façon inconsciente sans devenir une gêne pour l'œuvre créatrice de l'esprit humain, de la même manière que le bon fonctionnement physiologique des organes n'entrave pas le travail de l'esprit. S'il en était autrement, l'homme serait asservi à ces mécanismes et subirait leur rythme au lieu de leur imposer le sien et de les diriger comme bon lui semble.

La matière sur laquelle opèrent les machines cybernétiques a trait aux signes du langage et aux instruments dont se servent les mains. C'est pourquoi les machines cybernétiques « dispensent à la fois en principe de la langue et de la main ». Et dans leur domaine propre, les machines à calculer et à raisonner dépassent souvent la justesse des organes humains; ainsi les machines à calculer l'emportent sur les meilleurs calculateurs; l'appareil photographique fait mieux que l'œil vivant. De plus, la technique de ces appareils, le fonctionnement des automates permettent de mieux comprendre les mécanismes physiologiques. La cybernétique présente donc une grande utilité à la fois pour la physiologie et la psychologie.

A l'encontre des machines thermiques qui peuvent parfois manquer de combustible, de charbon ou d'essence, la cybernétique semble toujours assurée d'être suffisamment alimentée, car l'information ne risque pas de manquer, et l'esprit engendrant de nouvelles combinaisons les unes des autres, le potentiel d'information paraît inépuisable.

Mais si perfectionné soit-il, le cerveau mécanique ne pourra jamais atteindre la puissance du cerveau vivant, car « l'homme vivant garde toujours une avance sur ses œuvres; il ne peut jamais être rattrapé par ses machines puisque c'est lui qui les tire en avant ». De plus, les machines cybernétiques, notamment les machines à raisonner, possèdent une rigueur de jugement implacable, beaucoup trop rigide pour correspondre à la réalité; d'une logique indubitable, elles sont incapables de tenir compte des nuances les plus subtiles découlant de la variété des circonstances et de la complexité de l'être humain qui n'est pas seulement esprit, mais cœur et chair. Si donc l'on conçoit l'homme comme simplement un être raisonnable, l'homme vrai n'est qu' « une machine à penser », mais si l'on admet

que le sentiment et les aspirations spirituelles font partie intégrante de l'homme, la machine à penser n'est plus valable pour tout l'homme.

Et R. Ruyer de conclure qu'il ne faut pas vouloir tirer de la cybernétique plus qu'elle ne peut donner. Toutefois, si l'on conserve à la conscience sa place de choix et qu'aucun mécanisme ne saurait remplacer, si perfectionné soit-il, « la cybernétique représente un des progrès les plus remarquables de la technique, de la science et de la philosophie contemporaines. »

(Éditions Flammarion.) M. M. DAVY.

JEUDI 15 SEPTEMBRE

Une saison littéraire s'achève, une autre prend sa place. Comme toujours, c'est le roman qui mène la relève périodique. Doit-on se plaindre de cette profusion qui va toujours devant, et laisse la critique désarmée par la variété et l'abondance de ces œuvres si souvent mises et remises en jeu? Le plus simple est de se lier à ce rythme, au moins tant que la multiplication des livres n'entraîne pas le découragement du véritable écrivain et l'envahissement d'une production dérisoire. Le mois prochain nous rendrons compte, avant l'exception terrifiante des prix qui sélectionnent cinq romans pour rejeter les autres, des principaux livres publiés pendant cet automne. Ce mois-ci profitons encore de notre avance : faisons travail d'historien en signalant quelques ouvrages pubiés entre mai et juillet 1955, et que nos collaborateurs ont pris la précaution de lire en vacances... avant que ne s'ouvrent d'autres livres.

DENTON WELCH : LA PROMENADE INTERROMPUE.

Denton Welch est mort à trente et un ans, d'une promenade interrompue, treize ans plus tôt, par une automobile qui heurta sa bicyclette dans la banlieue de Londres. Le roman, que vient de remarquablement traduire M. Blaise Briod, retrace les premiers mois de la lutte de Denton Welch, non seulement contre la souffrance provoquée par une grave lésion de la moelle épinière, non pas seulement contre la mort, mais contre les autres — et lui-même — lorsqu'ils inclinent à accepter son destin d'homme diminué.

Mais on ne voit pas la lutte. Rien, jamais, qui ressemble à de l'héroïsme; rien, dans ce ton contenu, familier, intime, qui évoque le contentement de soi, voire la simple satisfaction d'un obstacle surmonté. Car Denton Welch sait que l'essentiel n'est pas dans tant d'efforts, de soins, de transports à la salle de radiographie ou de massage; sait que tout pour lui se situe sur un autre plan, ou plutôt sur deux, mais qui, à ses yeux — et c'est là, sans doute, sa vraie vic-

toire — finissent par être indiscernables : l'accomplissement de son état d'homme et l'exercice lucide, implacable, de sa sensibilité.

A propos de Denton Welch, la critique anglaise a cité les noms de Baudelaire et de Quincey. Il ne serait pas difficile de le rapprocher de Joe Bousquet, tant sont voisines leur situation devant le monde et leurs conditions de création. Mais le talent de Denton Welch, quelle que soit la qualité d'émotion qu'il provoque chez son lecteur, est naturellement exempt de lyrisme. Son art est tout analytique, descriptif, précis, et quelquefois minutieux à l'excès. Il suffit de l'entendre parler des choses, lui, chose entre les choses, sur son lit, dans les bras des infirmiers ou sur un chariot roulant silencieusement de salle en salle : « ...des chocolats fort séduisants — des truffes pareilles à de petits boulets de canon rouillés, parce qu'on les avait roulées dans de la poudre rouge de cacao amer, des saucissons fondants roulés dans des perles de chocolat aussi minuscules et luisantes que des œufs de poisson, des disques plats de crème à la menthe et des dominos de caramel mou enrobé. » Voilà un exemple, entre cent, de cette griserie par les mots, dont Denton Welch parle si bien (et tant d'analyses de la décomposition d'un mot jusqu'à la perte de son sens, ou, à l'inverse, de la puissance stimulatrice de certains adverbes, notamment de « bougrement », « avec un accent que j'imaginais être quelque riche et insolite consonance du Nord ») que l'on se demande, en fin de compte, si le problème essentiel de la solitude n'est pas celui du langage. Le gisant ne sait plus parler à ses visiteurs. Entre ses phrases et les leurs, toujours un décalage de sens. Pourtant les autres ne changent pas. Ils sont plus vrais, plus naturels, moins embarrassés que jamais; et c'est là l'insoutenable découverte de Denton Welch : la découverte des autres dans leur nudité, de leur cruauté, de leur faiblesse, de leur comportement quelquefois charitable, mais toujours extravagant, devant la chose inerte et à merci qu'il est devenu. Cela atteint souvent au fantastique : je ne sais rien de plus hallucinant que le baiser de Dick à sa fiancée sans oreilles.

Déjà quelques fragments du *Journal* de Denton Welch ont paru dans *la Table Ronde* (janvier 1954). L'on attend avec d'autant plus d'intérêt la publication complète de ce *Journal*, traduit par Mme Célia Bertin, qu'il nous donnera sans doute à réfléchir sur la différence qu'il y a, chez un écrivain, entre la vision pour soi et la vision pour les autres.

(Éditions Plon. « Collection Feux Croisés. ») GEORGES CONCHON.

CLAUDE MARTINE : LA VIE DE PALACE.

Comme la Princesse de Clèves, *ce roman est l'histoire d'une tentation amoureuse. Mais l'amour, ici, n'est qu'une espèce de dilettantisme. Par là, le livre de Mme Claude Martine fait entendre un accent très moderne, bien différent de celui de Mme de La Fayette. Soutenir que* la Vie de palace

s'apparente au théâtre de Marivaux ou à nos premiers récits romanesques, c'est donc commettre un contresens total.

L'héroïne de la Vie de palace *est une coquette bourgeoise qui joue à se désennuyer. L'amour lui apporte de quoi animer son oisiveté. C'est un divertissement, la forme la plus ordinaire de l'agitation et de l'aventure.*

Mme Ducretet-Rastier s'y abandonne par caprice, et l'amour n'est pas lié, dans ce livre, à une conception du devoir, à une tenue qu'imposent les disciplines ou seulement les préjugés du XVIIe siècle. Voilà déjà une fameuse différence avec la Princesse de Clèves : *il ne s'agit plus d'une préférence personnelle devant les décrets d'une société qui ne permet pas à chaque individu de s'inventer sa morale et son* allure. *Si* la Vie de palace *témoigne de quelque chose, c'est précisément de la dégradation de la société de jadis et de ce qui l'accompagne d'habitude : le relâchement des mœurs. Cela nous est d'autant plus sensible que Mme Claude Martine utilise les manières de dire et de raconter de Marivaux ou de Mme de La Fayette.*

On vante beaucoup la pudeur de Mme Ducretet-Rastier, et il est bien vrai que si l'on compare cette créature aux affreuses bonnes femmes de Mme Françoise Mallet, elle nous apparaît vêtue de probité candide et de lin blanc. Pourtant, défions-nous des opinions toutes faites. Il y a encore des gens qui croient que Costals est un butor de l'antiféminisme, alors que tout, dans son comportement, démontre le contraire, et davantage encore dans le Récit de Grète *de Mlle Alice Poirier. Regardons-y bien : que d'audace dans l'attitude de Mme Ducretet-Rastier (c'est elle qui recherche l'attention, puis la présence du valet qui l'attire; et nous nous rappelons tout ce qui sépare deux romans, — l'un ancien, l'autre récent, — qui traitent du même sujet :* l'Éducation sentimentale *et* le Petit Canard), *quelle complaisance aussi chez Mme Ducretet-Rastier! Il est certain qu'un livre comme* la Vie de palace *eût été inconcevable au temps de Mme de La Fayette et que, si par hasard un téméraire se fût avisé de l'écrire et de le publier, il eût semblé scandaleux.*

Finalement, la seule pudeur véritable du roman de Mme Claude Martine se trouve dans son écriture, dans ce mélange de désinvolture, de gaieté surveillée et de cruauté. C'est une façon de donner à l'ardeur la plus obsédante le ton de la frivolité. Mme Claude Martine ne prend pas ses lecteurs pour des imbéciles, c'est-à-dire pour des midinettes portées à la sentimentalité.

(Éditions Gallimard.) P. V.

LOUIS DE VILLEFOSSE : LE TOCSIN.

Avec un général clérical et autoritaire, un professeur d'histoire de gauche ennuyeux et trompé, des femmes d'intérieur, quelques enfants intelligents et sensibles, un normalien raisonneur et passionné, des paysans fermés comme leur coffre, un curé fruste, la campagne briarde, un village, de la pierre meulière et du fromage de la même région, Louis de Villefosse a écrit un roman d'époque très original.

Le conflit classique de la ferme et du château, de l'école laïque et de l'autel nous restituent l'avant-guerre de 1914, et sur la première

partie du roman pèsent, pour accentuer cette atmosphère étriquée, les rêves socialistes et humanitaires de Jaurès.

La guerre survient. Elle brasse les eaux mortes et souffle sur le village son désordre et ses menaces. *L'inconnu se mettait en branle, pour tout le monde tout allait changer.*

Louis de Villefosse n'a donc pas voulu, comme Jules Romains, entreprendre une fresque gigantesque de la guerre, fresque qui remplit deux des meilleurs volumes des *Hommes de bonne volonté.* Son plan est moins ambitieux. Il a décrit simplement un coin du tableau, mais il en a fouillé les ombres.

Le style ne se fait pas remarquer, on suit le récit comme on écouterait une histoire familière. On pénètre intimement et successivement dans l'âme des protagonistes et on prend ainsi une vision véritable et raisonnable de la guerre, ce qui n'est pas le cas des romans où la guerre est contée pour elle-même au point qu'on en oublie qu'elle est faite par des hommes. Elle prend dans ce cas la valeur d'une prodigieuse aventure, parfois d'un mythe, comme chez Clostermann ou T.-E. Lawrence. Malraux et Sperber, dans *Espoir* et *la Baie perdue*, ont su réaliser la fusion entre les deux plans (l'humain et le mythique).

Le roman de Louis de Villefosse, d'ambition limitée mais précise, est un des meilleurs sur la guerre de 14. Le recul a permis en effet à l'auteur de prendre de la distance sur les événements. Cette guerre nous apparaît très lointaine, ses moyens et ses buts font sourire en émouvant, c'est encore une guerre très humaine, mais il ne faut pas se méprendre sur ces mots, je veux dire une guerre où l'homme est encore le principal facteur, le matériel fondamental.

Et il est bon que l'auteur ait restreint ses préoccupations au cadre d'un village. Il ne faut pas oublier que la France est faite de villages. La littérature intellectuelle et parisienne dévie parfois parce qu'elle s'est coupée de ses racines et de ses sources. L'Histoire elle-même très prétentieuse à l'heure actuelle, subit une forte empreinte philosophique, met l'accent sur des facteurs économiques et sociaux qui touchent surtout les villes. Ce ne sont pas toujours les plus importants. Le tocsin qui sonne au clocher de Courtamp, en Brie, en est la preuve.

Il est réconfortant de penser avec Louis de Villefosse et J.-L. Bory que Clio se couche aussi dans les blés.

Le dernier personnage du roman respire une haie d'aubépines : *Mais, dites, ça sent rudement bon ici... allez! au revoir.*

Adrien le regarda disparaître vers le carrefour, puis regagna son portillon, le soleil venait de disparaître derrière le clocher.

(Éditions Julliard.) PAUL MARS.

MAURICE SACHS : HISTOIRE DE JOHN COOPER D'ALBANY.

Il importe assez peu que le début, la fin et plusieurs chapitres de ce roman manquent. Il importe même assez peu dans quel ordre se présentent les fragments qui nous restent. Ce roman picaresque est une œuvre à tiroirs : la

rigueur des enchaînements n'est pas ce qui fait l'allégresse vibrante de Maurice Sachs, qui a voulu nous donner l'histoire d'un Gil Blas qui aurait lu Candide *et Lafcadio. Son ironie douce, son scepticisme élégant, il les promène avec un air entendu, fustigeant à gauche et à droite comme pour se donner le droit, tout à coup, de s'émouvoir. Irrésistible dosage! Je crois bien que Sachs est notre seul écrivain du siècle qui soit parvenu à la passion par le persiflage, moins complexe que Gide qui se piquait de sincérité, moins étouffé que Proust par les difficultés d'une prose qui étaient le reflet d'une difficulté respiratoire.*

Cette flamme dans la méchanceté, de plus en plus il me semble qu'il l'avait en commun avec cet autre déçu professionnel : Scott Fitzgerald. Vacuité, appétit, amoralisme foncier, tel est ce John Cooper qui aime, ment, vole, joue et prie tout à la fois. Quelquefois, il est très 1925 : on le dirait sorti d'un roman de Paul Morand. Quelquefois, il est 1935, et alors il a un côté Charles Morgan. Ailleurs, il remplit son rôle à merveille, Gil Blas que double une ombre attachante : celle de Frédéric Moreau. Curieux dynamisme et curieuse passivité à la fois : John Cooper se laisse aller à commander aux événements.

Finalement, ce sont les tableautins et les coups de brosse qui restent, et qui font que Sachs est durable :

Paris vivait alors sa victoire. Et dans quelle effervescence : ses boulevards embouteillés par les voitures numérotées aux chiffres de toutes les nations, grouillant d'une foule exotique et bigarrée, ses vitrines pleines, ses restaurants, ses musées, ses boîtes de nuit, ses spectacles, son luxe et sa débauche, tout racontait que lr capitale européenne était une femme joyeuse soumise à ses tyrans et à ses maquereaux. Il y avait du champagne dans l'air. Un monde avait une guerre à oublier.

(Éditions Gallimard.) A. B.

PIERRE BENOIT : FEUX D'ARTIFICE A ZANZIBAR.

Imaginez — ce qui arrivera vraisemblablement — que ce trente-huitième roman de Pierre Benoit soit une opérette à grand spectacle, jouée au Châtelet ou à la Gaîté. Tout le personnel nécessaire est en effet déjà dans le livre : le jeune premier beau comme un astre, aux costumes resplendissants, et qui doit avoir la voix de Guétary ou de Dassary; la jeune première chargée des airs sentimentaux et des scènes dramatiques; une autre chanteuse, gaie, fantaisiste, gavroche, qui esquisserait volontiers quelques pas de danse avec, cependant, à l'occasion, la réserve qui s'impose à une princesse exotique même parisianisée; puis un robuste baryton, le serviteur au grand cœur, dépositaire des secrets de famille; enfin, un sultan, magnifique et cruel : ce doit être une basse. Ajoutez quelques rôles de composition afin d'employer une troupe nombreuse. Ah! une lacune pourtant : il manque un comique, un vrai. Il est facile d'y remédier et d'écrire un rôle sur mesure pour une vedette aimée du public.

Et quels décors! Un château dans la Woëvre enneigée, l'hôtel Meurice, un cabinet particulier dans un restaurant fameux des

Halles, un paquebot, *Zanzibar* enfin, une plantation, des palais, le grandiose feu d'artifice final ! Le tout en 1906, par conséquent avec des interprètes femmes portant des robes copiées sur les modèles de Redfern et de Doucet !

Et le livret? Pardon, le roman. Eh bien ! il est fort compliqué. Et je préfère vous laisser le soin d'apprendre comment Mlle Azraële de Manoncourt épousera, selon le vœu de son cœur, aux dernières pages du récit, le séduisant prince Naureddin, dont elle a cru longtemps être la sœur. L'inceste nous sera épargné, mais il ne faudra rien de moins qu'un double adultère pour permettre ce dénouement heureux. Car, si Mme de Manoncourt, la mère d'Azraële, céda un jour au sultan de Zanzibar, Saïd Ali (son mari n'avait-il pas eu l'idée baroque de la quitter pour accompagner Stanley à travers le continent africain?) la sultane Leïlah avait eu, elle, des bontés pour Emmanuel de Manoncourt. Et si, pour la bonne règle selon Pierre Benoit, l'héroïne de ce roman porte un prénom commençant par un A majuscule, c'est qu'Azraël est l'ange de la vengeance. Or la jeune fille et son homme de confiance Wolfgang, ont décidé de venger l'honneur des Manoncourt. Cela les conduit à être mêlés à une conjuration qui a pour but de supprimer le sultan au cours d'un feu d'artifice tiré pour son jubilé. Toutes les bombes éclatent, la dernière tue... Pas cette fois, et tout finit pour le mieux dans ce roman divertissant, dont on ne prend certes pas au sérieux les péripéties longuement et savamment préparées par l'auteur, avec la maîtrise qu'il apporte à l'agencement de ses récits. Aussi bien, lui-même n'a-t-il pas l'air de prendre fort au sérieux l'histoire qu'il nous conte, mais l'humour en est agréable et camoufle sûrement quelque piège (à l'intention des *happy few*).

Oui, vraiment, si M. Lehmann ou Mme Germaine Roger laissent échapper cette opérette, c'est à désespérer des directeurs de théâtre !

(Éditions Albin Michel.) R. D.

JULES ROY : LA FEMME INFIDÈLE.

Jules Roy parle, je crois, dans le Navigateur, *des curieux sentiments qui unissent le pilote à la terre. Terre éternelle dont on souhaite retrouver la solidité sous ses pas, mais qui vous trahit parfois et vous tue lorsqu'on atterrit. Il en est de même pour la femme, farouchement aimée quand on la quitte pour un* Douglas, *infidèle et même perfide quand on veut se lier à elle; et cela non pas parce qu'elle est perverse, mais parce qu'elle fait partie de la planète et qu'elle joue le jeu complexe que la Nature lui dicte, comme à son mari et à tous ses amants d'ailleurs, dès qu'ils sont redescendus du ciel. Elle n'entre pas dans le cadre de la morale que les aviateurs tiennent de leur métier — lutte contre la mort, contacts avec une machine infiniment moins compliquée que la vie, règle quasi monacale des camps où, ainsi que le dit Dumard, « on se sentait guidé comme sur des rails à chaque heure du jour. » Il y a de l'albatros de Baudelaire chez les héros pilotes de Jules Roy.*

Tel est le conflit qu'évoque la Femme infidèle. *Mais d'une manière beau-*

coup moins générale que je ne viens moi-même de le faire. Quatre personnages d'une psychologie très distincte, des suites de faits et de conversations dramatiques, sans presque aucune échappée vers des significations plus hautes, y suffisent.

Devant un tel récit, on a envie de rester muet, comme devant la réussite qu'avait été naguère le Vol de nuit *de Saint-Exupéry. Jules Roy est un conteur. C'est tout. Cela paraît peu de chose. C'est énorme, surtout si l'on garde à l'esprit que tout ce dont il parle concerne notre temps. Il sait ramasser en deux cents pages ce que beaucoup d'autres ne savent exprimer qu'en des centaines de pages diffuses. Bel exemple de cristallisation autour de la brindille d'un sujet.*

(Éditions Gallimard.) GEORGES PIROUÉ.

MAZO DE LA ROCHE : LES SORTILÈGES DE JALNA.

J'éprouvais quelque crainte à aborder cette famille des Whiteoaks par le quatorzième volume qui en relate l'histoire, exactement comme à m'introduire, pour la première fois et en étrangère, dans une réunion de personnes se connaissant entre elles parfaitement. Tous ces noms avec lesquels se familiariser, tous ces visages qu'il faudrait discerner les uns des autres, tous ces secrets à deviner! J'avoue avoir, et sottement, considéré l'œuvre de Mazo de La Roche comme une distraction pour adolescentes, comme un de ces romans que les magazines féminins découpent en tranches et qui font pleurer Margot. J'avais tort. Cet ouvrage de dame est une tapisserie au petit point très charmante, avec ses nuances fondues et ses fines arabesques. A mon tour, j'ai subi les sortilèges de cette maison de Jalna; j'ai été conquise par cette famille nombreuse, dont les caractères si divers sont dessinés avec tant de pénétration, de tendresse et de bonne humeur.

Car, en dépit des vicissitudes et des chagrins inévitables, la bonne humeur et la bonne entente sont le climat habituel de Jalna. Je me refuse à raconter ici les aventures qui surviennent chez les Whiteoaks et leurs amis. Les rejetons de cette famille, installée au Canada depuis cent ans, aiment et souffrent selon le rythme monotone de l'existence humaine, avec peut-être, et c'est ce qui fait l'intérêt qu'on leur porte, un peu plus de fantaisie, un peu plus d'innocence, un peu plus de bonté qu'il n'est naturel d'en rencontrer dans la vie courante. Tout s'arrange; trop bien, sans doute. Nous assistons à deux mariages et nous avons, en refermant le livre, la promesse de deux autres au moins. Les maris infidèles reviennent à leurs femmes, les fiancés perdus sont remplacés très vite par d'autres beaucoup plus agréables, les amants se comprennent, les enfants sont beaux et délicieux, les mères parfaites, les vices se guérissent et la mort, elle-même, fait envie. Le paradis!

Mais quoi! Cela repose et pourquoi bouder quelques heures de détente? J'admire, chez Mazo de La Roche, le souffle et l'inspiration et ce don d'animer les êtres et les choses, que je découvre en elle, à côté d'un sens très émouvant de la terre et de ses grandeurs. Elle

tisse sa toile sans bruit, patiemment, comme une araignée besogneuse. Le soleil y joue et les gouttes de pluie. Mais elle sait que la mouche, tôt ou tard, sera prise et retenue dans les entrelacs de son invention poétique.

Il émane, en effet, des *Sortilèges de Jalna*, une étrange poésie, une poésie couleur de bonbon fondant, certes, mais une poésie saine, née d'une harmonie entre la nature et les hommes et de l'accord des hommes entre eux. Je comprends les lecteurs innombrables et leur fidélité qui les fait se jeter sur chaque épisode fraîchement paru. Je passe la barrière. Je sens que je vais les imiter.

(Éditions Plon. Collection « Feux Croisés ».) GINETTE GUITARD-AUVISTE.

RICARDO FERNANDEZ DE LA REGUERA : QUAND VIENT LA MORT.

La ville de Barcelone a fait un heureux choix en attribuant son Grand Prix du Roman à l'ouvrage de Ricardo Fernandez de la Reguera. Quand vient la Mort *est un livre plein de talent, âpre et véhément, une cruelle étude psychologique dans des tonalités à la Ribeira. Mélange d'un réalisme sobre et d'un romantisme frénétique, images poétiques saisissantes, style haletant, saccadé, remarquablement rendu par le traducteur Jean-Pierre Wilhelm — toute l'Espagne est là, avec sa violence, son âpreté, ses corridas sanglantes.*

A la veille de mourir d'un mal contracté en soignant des contagieux, un jeune médecin se penche sur son passé. Il rédige une sorte de confession destinée à une lectrice unique, cette Clara qu'il a aimée farouchement, avec une fureur prête même au crime, et qui l'a dédaigné pour un autre. Il voudrait « lui planter dans le cœur son souvenir comme un poignard ».

Il commence par raconter son enfance pauvre — souffre-douleur raidi contre la vie, sensible, avec de soudains éclairs de brutalité. Une intrigante le dégoûte de l'amour, croit-il, mais sous sa froideur de surface couve un feu brûlant. Ses études médicales achevées, il rêve de se consacrer au soulagement de la souffrance humaine et s'installe dans un village perdu de la Castille, « mare d'ennui et d'apathie, terre désertique, sécheresse de l'âme et sécheresse des champs. » C'est là qu'il rencontre Clara, la jeune institutrice dont la vie recèle un mystère, et le drame éclate, qui se jouera à la fois extérieurement et dans l'âme déchirée de jalousie du narrateur. Ce livre aurait pu porter en épigraphe : « Du sang, de la volupté et de la mort. »

(Éditions Albin Michel.) LOUISE SERVICEN.

WALTER JENS : L'AVEUGLE (TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR JACQUES NOBÉCOURT).

Walter Jens a, jusqu'à présent, publié trois romans, dont le premier — *le Monde des accusés* (1950) — et le dernier — *Visages oubliés* (1952) — ont paru précédemment en traduction française aux édi-

tions Plon. *L'Aveugle* date de 1951 et marque le passage de la « crispation » caractéristique du Jens première manière à la « détente » prônée par lui au sein même du *Groupe 47*, détente dont *Visages oubliés* souligne l'échec. Et cela est d'autant plus significatif qu'aucun nouveau livre de Jens n'a paru depuis lors...

Le *Groupe 47* dont Walter Jens est l'un des promoteurs (à la fois romancier de talent, théoricien subtil et critique autorisé), le *Groupe 47* rassemble les principaux écrivains de l'Allemagne de l'Ouest — et ce sont ces écrivains qui nous présentent le visage le plus net de la jeune littérature, telle qu'elle tente aujourd'hui de se faire entendre du monde entier. Après l'effondrement du Reich nazi, la littérature allemande essaya de redécouvrir la place de l'homme dans l'univers — et constata (ou crut constater) bientôt que celui-ci n'est ou bien qu'un étranger à la surface d'un monde hostile, ou bien qu'un solitaire livré sans armes aux énigmes de l'Histoire, ou bien qu'une victime des tyrans et la proie des monstres... L'influence de Franz Kafka n'est point fortuite, mais fait songer plutôt à une singulière analogie de situations. Cette notion de l'homme déraciné, si elle vient du *Procès* et de *l'Amérique*, elle vient aussi bien de Stalingrad et des bombes au phosphore. Jens la partage avec un grand nombre de romanciers — de bons romanciers — actuels : Siegfried Lenz, Warsinsky, Heinrich Boll, Wolfgang Koeppen, Ilse Aichinger...

Dans ce roman de Walter Jens, *l'Aveugle*, nous retrouvons à la fois cette prose réduite à son squelette, cette recherche passionnée de l'existence hors de l'absurde et de la tyrannie énigmatique (recherche qui fait le fond à la fois de la fable et du héros, l'instituteur Heinrich Mittenhaufen), cette lucidité rigoureuse et sans complaisance; et cet art précis et volontairement dépouillé d'artifices, de séductions et de sources livresques — bref! le roman nous est donné dans une absence voulue de style, et réduit à sa seule technique et à sa seule écriture *objective*.

Ce que Jens entend démontrer vaut autant sur le plan du seul langage que sur le plan de l'expression : autant le héros du livre veut reconstruire le monde à l'intérieur d'une vision qu'il n'a plus; dont il n'a plus ni le contrôle ni la matérialité — autant l'écrivain, ici, prétend conquérir le droit à l'écriture, le droit à la littérature entière, ce droit qui lui échappe et dont l'histoire et sa propre conscience subitement le privent.

Je ne suis pas assuré d'ailleurs que le roman de Jens soit un « roman blanc », ce que l'on ne manquera pas d'affirmer. Tout au contraire, je ne vois dans ce roman qu'une intentation partout visible, qu'une allégorie dissimulée. La littérature que nie Walter Jens, il la reconstruit par-dessous son absence de style — et, ainsi, loin d'aboutir au « roman blanc » fait de cette absence de style un mouvement de la littérature, une démarche du langage artistique, une ambition de la mythologie contemporaine. Les cubes que manie l'aveugle, c'est le monde de l'après-guerre. Et cet aveugle lui-même, qui doit apprendre surtout à ne point être seul, c'est l'homme de l'après-guerre, et singulièrement l'homme d'Allemagne. Passé le cataclysme la sécurité est à reconquérir...

Ainsi Walter Jens nous donne-t-il deux leçons : il nous enseigne

qu'un roman est avant tout une participation historique, l'intervention de la lucidité humaine dans l'opacité des événements, une entreprise de l'ordre. Il nous enseigne ensuite — et c'est la leçon explicite de son œuvre — que le salut réside dans la communication, le commerce de l'autre, l'alliance des humains. Ainsi fait-il déboucher vers l'espoir tout un courant de la littérature, ainsi tourne-t-il vers la communauté des vivants le visage d'une littérature que les événements avaient singulièrement crispé...

(Éditions Plon.) H. J.

CLAIRE SAINTE-SOLINE : D'AMOUR ET D'ANARCHIE.

Le quatorzième ouvrage de Mme Claire Sainte-Soline paraît aujourd'hui pour certifier que l'auteur de *Journée*, du *Mal-venu* ou de *l'Enfant que je fus* est constamment capable de se renouveler, tout en se défendant soigneusement, lorsqu'elle aborde un nouveau sujet, de céder, comme elle dit, « à une sorte de contrainte dans un genre d'activité qui, pour moi, n'en supporte aucune. » Au rebours de l'écrivain *engagé*, Claire Sainte-Soline écrit ce qu'elle veut, et quand elle le veut. Et c'est très bien ainsi. On comprend dès lors que, pour une fois, elle ait éprouvé le besoin de présenter elle-même son dernier livre en une probe et spirituelle *Introduction* destinée à se justifier, vis-à-vis de ses lecteurs fidèles, du choix d'un pareil thème, à savoir le récit de la vie d'une femme de militant dont il lui fut incidemment donné de connaître le ménage vers 1926. Elle nous révèle que ce cordonnier qui « rêvait de bonheur universel » tout en ressemelant des « chaussures avachies » voisinant avec une étagère de livres, n'est autre que le Legrain en l'échoppe duquel Georges Duhamel a situé son *Club des Lyonnais*. Rencontre très heureuse, semble-t-il, de deux écrivains de haute valeur, en face des mêmes personnages. Et qui incite naturellement le lecteur à reprendre l'avant-dernier des *Saladin*, après avoir fermé le livre de Claire Sainte-Soline : de ce si opportun rapprochement, il résulte que chacun des deux écrivains se montre fidèle tant à la présentation du personnage de Legrain qu'à la restitution pittoresque et morale de l'ambiance dans laquelle passent et repassent, pérorent, « complotent », rêvent et agissent clandestinement, visiteurs et familiers de l'échoppe « en contrebas de la rue Berthollet ».

Avec Claire Sainte-Soline toutefois, le personnage essentiel n'est plus ni Legrain, ni, évidemment, le légendaire Saladin cher à Duhamel, mais la femme, beaucoup plus effacée, et réaliste, du cordonnier, veuve d'ailleurs assez tôt, et qui tenait à ce que sa propre histoire fût racontée : en effet, « elle avait le sentiment d'avoir mené une vie exceptionnellement riche. » Et elle ne cessa de harceler le futur auteur *D'Amour et d'anarchie*, avant que celle-ci, écoutant jusqu'au bout son récit, prît des notes et publiât ensuite cette longue, précise et sincère confidence. Sur le moment, et occupée à d'autres travaux littéraires, Claire Sainte-Soline avoue avoir mis les notes en quelque

tiroir, au vif dépit, du reste, de son héroïne, dont l'obscure existence se passait à faire des ménages. Un jour pourtant, l'écrivain, « par désœuvrement, plus que par curiosité », reprit son cahier de notes : « Je commençai, dit-elle, vers huit heures du soir. Il ne fut plus question ni de repos, ni de sommeil pour moi cette nuit-là. L'émotion si intense que ce récit m'avait donnée, je pensai qu'il pourrait la communiquer à d'autres, même si ceux-ci n'avaient pas eu la chance de connaître l'étrange couple... » On ne pourra qu'admirer la manière dont la confidente de Mme Legrain a triomphé des difficultés de ce qu'elle nomme sa « non-intervention » en ces pages dont elle s'exclut volontairement.

(Éditions Grasset.) AIMÉ DUPUY.

DEUX REPRISES : « ESPOIR », DE HENRI BERNSTEIN (THÉATRE DES AMBASSADEURS). « HISTOIRE DE RIRE », DE ARMAND SALACROU (THÉATRE SAINT-GEORGES).

Reprendre *Espoir* vingt et un ans après sa création n'est peut-être pas le meilleur moyen de donner au public actuel une idée juste du talent de Bernstein. Non que la pièce soit ennuyeuse. Mais elle obéit trop visiblement au dessein de l'auteur de se concilier une jeunesse qui, dès ce temps-là, s'écartait de son œuvre. *Espoir* a perdu cette violence impérieuse, ce tour direct, ce ton de pugiliste qui font que dans *le Voleur* ou dans *la Rafale*, Bernstein, s'il ne frappe pas très haut, frappe fort et ébranle le spectateur. Ici, le langage n'est pas d'une qualité très supérieure et le tempérament paraît s'être amolli. La pièce s'en va sans hâte vers un cinquième acte d'un optimisme relatif. Cependant, il serait injuste de nier qu'elle est construite avec un solide métier. Elle demande beaucoup à ses interprètes. Mais M. Victor Francen et Mme Gabrielle Dorziat qui furent les créateurs d'*Espoir*, savent très exactement ce que voulait l'auteur. Et les jeunes, M. Claude Rich et Mlle Riva, se sont hissés au niveau de leurs aînés.

Au théâtre Saint-Georges, *Histoire de rire*, d'Armand Salacrou, a retrouvé un très vif succès. L'œuvre est habile, brillante. Elle ne s'embarrasse d'aucune digression et si elle n'est pas exempte parfois de quelque arbitraire, elle rend souvent aussi un son très humain. Comédie de boulevard, a-t-on dit. C'est vrai dans un certain sens et la pièce est en effet exceptionnelle dans le théâtre de Salacrou. Mais un « boulevard » comme celui-là ne mérite à coup sûr aucun dédain même si l'on préfère dans l'œuvre de Salacrou *la Terre est ronde* ou *l'Archipel Lenoir*. Interprétation de premier ordre que dominent deux comédiens de grande classe, Yves Robert et Pierre Dux.

R. D.

LUNDI 19 SEPTEMBRE

Livre nouveau. — Löhr von Wachendorf : L'homme et les fléaux.

L'HOMME ET LES FLÉAUX, DE LOHR VON WACHENDORF.

Alors qu'en Asie, aux Indes, la faim est une fatalité, que tout siècle connaît ses famines, (déjà vingt-cinq pour notre XXe), que la moitié de la population de la terre va se coucher le ventre creux, et que nous ignorons comment se nourriront nos descendants, les hommes dépensent en guerres infiniment plus d'argent qu'il n'en faudrait pour lutter contre les convives importuns qui détruisent un cinquième des récoltes... Löhr von Wachendorf se bornerait à exposer le mécanisme de reproduction et d'adaptation de ces commensaux, les ravages qu'ils commettent et les moyens de lutter contre eux, la leçon serait déjà grande. Mais *l'Homme et les Fléaux* est aussi un livre passionnant : chaque parasite à son roman, un roman qui se joue à trois : l'homme, la culture, son destructeur.

Un chemin de fer se construit de New York à San Francisco, le colon apporte avec lui ses semences de pommes de terre au long de la voie ferrée. Mais cette marche Est-Ouest entraîne aussi l'avance et la prolifération des doryphores. Voici l'homme débordé, l'Amérique submergée, le doryphore (il ne sera pas le seul) se fera passager clandestin, et voilà l'Europe à son tour attaquée.

Sur toute la terre, depuis l'antiquité, il faut se battre contre le charbon, la rouille, les rats, les sauterelles ou bien d'autres fléaux vivants, qui se multiplient infiniment plus vite que la population et les surfaces utiles.

Ils progressent et reculent, sommeillent et rebondissent, traversent mers et continents, sans se soucier ni des frontières ni du temps.

L'Homme et les Fléaux n'est pas seulement un livre savant bourré d'anecdotes tragi-comiques... avec ses défauts (des redites, un peu de désordre, mais on préfère cet excès d'enthousiasme à une froide énumération de phénomènes) c'est aussi un livre lyrique. Partout où l'homme ne veille pas à l'avance et à la régression des espèces végétales et animales, la nature le contraint de revenir à la raison. S'il refuse d'y revenir, qu'il s'attende à périr. Tout ce que l'homme a imaginé sur la terre — villes, ports, barrages, gares, réseaux divers — n'est rien que construit autour d'un vaste champ. Et lui-même n'est jamais qu'un planteur auquel a été donné le grand privilège de se connaître en tant que planteur. Mais saura-t-il prouver qu'il a compris sa chance? Telle est la question que l'on se pose en fermant ce roman de la faim, avec la mauvaise conscience de celui qui se sent solidaire — et donc responsable — du sort d'un à deux milliards de semblables...

(Éditions de la Table Ronde.) NADINE LEFEBURE.

SAMEDI 24 SEPTEMBRE

PRÉSENTATION DE « LE PRINCE D'ÉGYPTE » (THÉATRE DU VIEUX COLOMBIER).

Il est très difficile de juger une adaptation quand on ignore l'œuvre originale, alors surtout que le principal mérite de cette œuvre semble résider dans son style. La richesse lyrique, la beauté verbale de la pièce de Christopher Fry paraissent bien, en effet, avoir été les raisons qui ont essentiellement décidé Thierry Maulnier et Philippe de Rothschild à la présenter au public français. Qu'il soit passé dans leur traduction quelque chose de ce souffle et de cette beauté, cela est certain. On est heureux de saluer au passage d'amples morceaux qui coulent d'un mouvement majestueux, des images hautaines ou familièrement saisissantes. Et ce n'est pas peu sans doute de nous avoir fait toucher le lyrisme du poète anglais. Les vertus dramatiques de l'œuvre nous ont paru moindres. Elle oblige à une contention qui est peut-être excessive, qui le sera sûrement pour beaucoup de spectateurs qui demandent au théâtre d'être action (ont-ils tort?) et que les plus nobles débats d'idées, fussent-ils parsemés d'allusions à une actualité toute proche, ne sauraient pleinement satisfaire.

Mis en scène avec la plus vive intelligence par Mme Marcelle Tassencourt, *le Prince d'Égypte* repose sur le rôle écrasant de Moïse à qui M. Roger Hanin apporte des moyens physiques et vocaux assez exceptionnels.

R. D.

MERCREDI 28 SEPTEMBRE

PRÉSENTATION DE « GASPAR DIAZ », (THÉATRE HÉBERTOT).

Le thème sur lequel Mme Dominique Vincent a construit sa pièce (d'après une nouvelle de Vercors), est celui du mensonge politique, de ses nécessités et de ses conséquences. Il est posé non sans une certaine force au premier acte. Faut-il avouer pourtant que nous commençons à être un peu las de ces discussions portées sur la scène et où les personnages agitent des idées qui ne sont pas toutes, tant s'en faut, neuves et originales. Ce qui est assez curieux dans *Gaspar Diaz*. c'est que le débat théorique qui constitue le fond de la pièce se développe à la faveur d'une action mélodramatique. L'action se passe au XVIIIe siècle au Portugal, où la Sainte-Ligue lutte contre le marquis de Pombal, le premier ministre qui a chassé les jésuites. Si ce choix a l'avantage de nous valoir des costumes et des décors dont l'auteur, M. Jacques Noël, a droit aux plus grands compliments, il ne renforce pas l'intérêt de la pièce. Car il est assez difficile de se passionner pour cette lutte et les intrigues qui l'accompagnent. La pièce historique n'a rien, à coup sûr, d'inacceptable. N'en abuse-t-on pas cependant et les auteurs n'y ont-ils pas recours comme à une facilité? Ils croient sans doute qu'il est plus commode de procéder par allusion et qu'ils se garantissent contre certaines réactions en situant leurs œuvres dans le passé. On craint qu'ils ne se leurrent et qu'ils ne se privent, au contraire, d'un solide mobile d'intérêt. Sartre en faisant des personnages des *Mains sales* nos contemporains n'y a certes rien perdu. Des problèmes qui sont de tous les temps, qui ont pu même prendre il n'y a guère, par l'effet des circonstances, plus d'acuité, n'ont pas besoin d'être replacés il y a deux cents ou cinq cents ans. Ils risquent même, à être ainsi présentés, de nous paraître affaiblis, estompés, moins dignes d'attention.

Gaspar Diaz bénéficie d'une bonne interprétation où brille de tout l'éclat de son talent Mlle Bogaert qu'on regrette de voir si peu.

R. D.

Livre nouveau, — Annie Lauran : Celle que j'étais hier.

ANNIE LAURAN : CELLE QUE J'ÉTAIS HIER.

La diversité des formes sous lesquelles s'incarne — et s'exprime — le fonds de la souffrance humaine est innombrable. Or après avoir lu le livre émouvant de Mme Annie Lauran : *Celle que j'étais hier*, je me demande si cette diversité n'est pas plus apparente que réelle, et s'il ne serait pas possible de réduire presque toutes les formes de souffrance à un dénominateur commun : le *sentiment d'être mis à l'écart d'une communauté*, que ce soit par le crime ou la captivité, la frustration d'amour ou la laideur, la misère, l'exil ou la maladie. Sentiment lui-même réductible à celui de la Solitude.

C'est ce grand problème abordé, qui donne sa chaleur et son intérêt au roman de Mme Lauran. Cette histoire d'une jeune fille infirme, condamnée à la lente torture de la prison familiale, de l'incompréhension et de la dépendance, ne serait qu'une histoire triste et relèverait du dolorisme pur, si le spectre de l'universelle solitude n'y était inscrit en filigrane, et ne se dessinait pas, dans les dernières pages du livre, en pleine lumière. Une fois surmontée la tentation d'un amour stérile, l'héroïne, en effet, ne trouvera la paix qu'en assumant une autre solitude que la sienne : celle d'un enfant à demi aveugle qui habite la même maison qu'elle, et auquel elle donne la faible protection qu'elle peut prêter. Du même coup, il n'y a plus de fille stérile ni d'enfant d'orphelin : de l'un à l'autre coule un peu du lait mystérieux de la jeune fille Violaine...

Au total, leçon d'énergie et le détachement de soi-même.

Le style, parlé plutôt qu'écrit, hélète un peu, et gagnerait à être plus détendu, suivant le courant même d'un livre qui nous amène, des profondeurs morbides de la fièvre, jusqu'au seuil de la guérison morale.

GENEVIÈVE GENNARI.

CO-EXISTENCE

Le temps du malheur.

LA France vit un temps de malheur. « J'ai mal à la France », me répondait un ami auquel je demandais comment il se portait.

La France en effet ne vient pas seulement de subir un échec dans la Sarre, elle subit la mortification d'avoir demandé aux Sarrois qui répondent non, un acquiescement à l'Europe qu'elle-même n'avait pas donné. Elle souffre, non seulement dans ses intérêts et dans son prestige, mais dans sa logique. De même, une incroyable accumulation d'impostures, une confusion systématique des idées, des pouvoirs et des responsabilités ont amené les Français au point de ne pouvoir plus, en Afrique, ni résister, ni céder, ni stagner, ni avancer sans avoir conscience de se renier et de mentir.

Les Français ne veulent pas d'un combat qui risque de devenir de plus en plus sanglant, qui leur paraît incertain et surtout injuste, contraire à tout ce qu'ils professent pour vrai ils ne veulent faire en Afrique, ce qu'ils ont reproché aux Allemands de faire en Europe. Mais s'ils sont unanimes à ne pas vouloir la guerre, bien rares parmi eux sont ceux qui sont prêts à assumer les conséquences possibles d'une non-violence véritable. En effet, on ne peut quitter l'Afrique du Nord sans craindre des massacres d'Arabes, de Juifs, et même le réveil des séculaires dissensions entre Arabes, Berbères et Kabyles, c'est-à-dire que s'il semble inique de se battre, il risque de sembler déshonorant de ne s'être pas battu.

Mais le pire à notre estime, ce n'est ni l'Afrique du Nord, ni la Sarre, ni l'usure du régime, ni le vote hostile de l'O. N. U. ni même la montée terrifiante de l'alcoolisme ; c'est d'abord la dégradation de l'unité nationale.

Le jour où le communiqué du Caire nous apprit que le monde arabe se mettait en guerre contre nous, j'ai circulé dans Paris, et hors Paris, lu les journaux, écouté les gens. Hélas ! pas une fois je n'ai vu deux citoyens s'aborder avec la certitude de trouver, chacun chez l'autre, un souci identique au sien.

Je n'ai pas rencontré de fraternité, à Paris, dans les regards que j'ai croisés.

Beaucoup de personnes parlaient de la guerre ; mais uniquement par rapport à leurs affaires propres. L'un craignait le départ de son fils, l'autre de son frère, ou le sien.

Beaucoup parlaient d'autre chose. De la nouvelle Citroën. Par

égoïsme sans doute, et par futilité. Par méfiance aussi, je crois. Non seulement chacun ne pense qu'à soi, mais chacun veut marquer qu'il ne pense qu'à soi.

Les professionnels eux, disputaient ferme. « Engagés », ils n'avaient que faire d'inutiles prudences. Mais chez eux, la passion, la prévention obnubilaient le jugement, et ne laissaient subsister que des fraternités partisanes. Aucun ne consentait à supposer chez ses contradicteurs, la moindre honnêteté. A entendre les uns, il suffisait de ne rien faire pour résoudre tous les problèmes. A entendre les autres, il suffisait que Ben Youssef redevînt sultan pour que tous les problèmes s'évanouissent.

Si le président du Conseil tardait à donner un ordre, c'est qu'il voulait tromper, revenir sur sa parole. Si le chef militaire tardait à exécuter l'ordre reçu, c'était refus d'obéir. A une personne qui me tenait ce langage, je demandai si elle était sûre que le chef pût matériellement exécuter plus vite les ordres ; elle me répondit avec tranquillité : peu importe !

Peu importe, en effet, puisque nul ne croit plus à aucune bonne foi, à aucune bonne intention chez quiconque n'est pas de son bord. Une fois de plus, à la montée des périls répond une montée de la haine et de la suspicion.

Déjà elles paralysent le bon sens naturel de chacun. Je n'ai pas compris la véhémence avec laquelle François Mauriac a reproché à M. Edgar Faure « d'imiter le style » de M. Mendès-France. Puisque M. Mauriac admire M. Mendès-France — dont il me semble d'ailleurs qu'aucun esprit sérieux ne puisse contester le mérite — en quoi est-il mal de l'imiter? Je suis persuadé que si jadis, consacrant un article à M. Mauriac, j'avais trouvé dans ses livres tel accent qui m'eût rappelé tel ou tel de ses auteurs favoris, Barrès par exemple, il ne se fût pas tenu pour offensé. Est-il bien étrange qu'on trouve des ressemblances entre M. Mendès-France et M. Edgar Faure? Ils sont de la même génération, ils exercent tous deux le même métier, tous deux avocats, tous deux ministres, et présidents du Conseil ; ils ont fréquenté les mêmes personnes, suivi les mêmes chemins. Si l'œuvre de M. Mendès-France était bonne, supposé que M. Faure ait voulu la continuer, serait-il pour autant criminel? J'entends bien qu'étant Edgar Faure, et Mendès-France étant Mendès-France, il ne peut ni parler ni agir exactement comme ferait celui-ci. Mais, puisque M. Mendès-France était tombé, il était impossible que sa politique ne subît aucune modification, et puisqu'elle était bonne, ne fallait-il pas s'en rapprocher, dans toute la mesure du possible? Puisque notre régime n'est pas monarchique, succéder n'est pas usurper. M. Mendès-France n'était pas Charles X, M. Edgar Faure n'est donc pas Louis-Philippe, et Chateaubriand lui-même serait sans doute moins véhément que François Mauriac.

Je suis stupéfait, et accablé par l'étrange esprit de hargne qui dresse les Français les uns contre les autres à propos des affaires africaines. J'ai été jadis au Maroc, sous le proconsulat de Lyautey, je ne prétends certes pas connaître bien les problèmes qu'il pose ; du moins en ai-je touché du doigt la complication. Dans ce pays

à la fois nouveau et antique, où Casablanca semble une ville américaine, mais où les burnous n'ont pas changé depuis trois mille ans, où il y a des Arabes et des Berbères, de vieux croyants et de jeunes mécréants où le droit est très complexe, où des intérêts très divers s'affrontent, où on a toujours regardé les généalogies plus que les régions, où les allégeances personnelles ont plus de force que le « civisme » enfant des municipalités, toute doctrine a toujours beaucoup de chances d'être inadéquate — celles de « droite » comme celles de « gauche ». Les conservateurs ont voulu sauvegarder avant tout les colons de « présence française », les autres ont voulu gagner la jeunesse des médinas. Il est probable que les colons français ne pouvaient, quoi qu'on fît, échapper au reflux mondial de la grande vague qui, depuis le XVIe siècle avait porté sur toutes les mers et dans tous les continents, les navigateurs, les marchands, les ingénieurs européens. Il est probable aussi que les jeunesses nationalistes mettront sans cesse en question les compromis passés avec elles. Déjà Bourguiba, en Tunisie, doit se défendre contre ceux qui, l'an passé, étaient encore ses partisans les plus chaleureux.

La haine, ici, me semble déplacée. On ne peut haïr les jeunes Africains qui se réclament des principes que nous leur avons inculqués, des exemples que nous leur avons donnés, et des promesses que nous leur avons faites. Et il serait d'autre part déraisonnable que les Français se prennent à détester les colons, qu'ils ont appelés, suscités, qui furent et qui restent à la fois l'outil et la raison de la présence française elle-même. Lyautey aimait assurément le Maroc et les Marocains ; mais il ne leur eût probablement pas consacré une telle part de sa vie s'il avait pensé qu'il n'y aurait jamais de colons français au Maroc.

La discorde est donc déraisonnable. Les calomnies diverses qu'elle engendre sont niaises, quand elles ne sont pas absurdes. On pourra trouver des scandales de sens contraires ; on en trouve toujours, mais ils n'expliqueront ni les politiques tentées, ni les oppositions qu'elles soulevèrent... C'est une sottise de croire que les rapports de police rendent jamais compte ni des révolutions ni même des réactions.

La discorde ne devrait donc pas sévir ; mais nous avons bien vu qu'elle le fait. On dirait que, comme l'eau va à la rivière, comme le succès attire le succès, la division engendre, en France, la division.

De cette rupture des amitiés françaises, les intellectuels ne sont pas innocents. J'ai bien conscience que cette phrase fait boomerang et m'atteint moi-même. Elle n'en est pas moins vraie. Nos mains disjointes n'ont pas opposé à la poussée de la discorde le barrage qui l'eût peut-être arrêtée.

Faute sans doute d'avoir suffisamment veillé au vocabulaire, dont nous avions la charge.

D'abord, nous n'avons pas su empêcher qu'il sèche et devienne par là-même moins capable d'exprimer, de susciter l'amitié. Seul l'argot rend complices ceux qui le parlent. De là sans doute son extension envahissante. D'autre part, nous n'avons pas maintenu la netteté des dénominations. Chacun a pu mesurer, ces temps

derniers, l'effarante confusion du vocabulaire politique : « Intégration », « indépendance dans l'interdépendance », etc...

Le plus grave, naturellement, est d'avoir laissé obscurcir le mot Dieu lui-même, et d'ailleurs le mot : athéisme.

Nous l'avons toujours employé dans un sens faux, nous entendions par là un antithéisme, et même un simple anticléricalisme.

Au XVIIIe, au XIXe siècle, cette confusion avait moins d'importance qu'aujourd'hui. Il était entendu que l'athée était : d'abord celui qui croit à la Nature, puis, celui qui croit à l'homme.

La croyance à la Nature, à la Matière, est une croyance comme une autre. Vivekananda surprit, il y a belle lurette, ses auditeurs anglais en leur disant qu'aux Indes, les philosophes Samkya appelaient « Prakréti » la matière, et que leur matérialisme fait bon ménage avec la religion brahmanique.

Mais nous n'adorons plus la Nature. Nous nous méfions d'elle, comme Vigny nous pensons qu'elle nous écraserait si nous ne lui résistions pas, et ne travaillions pas à la dominer.

C'est pourquoi, chez nos aînés — chez Nietzsche — « Dieu est mort » signifiait : l'Homme est vivant.

Nous avons plus de peine que Nietzsche à diviniser l'homme. C'est que la prise de l'homme sur la terre s'est beaucoup resserrée, mais que le monde, par contre, s'est terriblement dilaté. Malgré nos progrès, il nous échappe de plus en plus : les galaxies s'y multiplient tellement que nous nous y sentons perdus.

Nos physiciens nous permettent de penser que nous serons bientôt capables de désintégrer la terre ; nous pouvons, certes, en tirer un orgueil chargé d'effroi. Mais, en même temps, nos astronomes nous font comprendre que la désintégration de notre planète, qui se produira de toute manière et que nous pouvons seulement avancer de quelques centaines de siècles, sera dans l'univers un phénomène à peu près insignifiant. C'est de quoi nous rappeler à la modestie.

Nous n'avons d'autre ressource que de croire en Dieu ou de ne croire à rien. Mais il est difficile de ne croire à rien ; quelques mystiques Zenns prétendaient y parvenir ; mais ce fut au prix de disciplines terrifiantes, et M. Suzuki ne parvient pas à rendre clairs les textes qu'ils nous ont laissés. Une loi de notre esprit semble nous condamner à ne pouvoir révoquer en doute le monde extérieur, sans affirmer du même coup le monde intérieur, et vice versa : dès que nous lâchons la physique, nous tombons dans la psychologie. Nous avons touché depuis longtemps les limites, d'ailleurs étroites, du nihilisme.

Nous savons donc très mal ce que nous entendons par Dieu ; son nom même, nous avons fini par le rendre suspect. Mais son absence et son inintelligibilité nous sont de moins en moins supportables, elles exercent sur nous une sorte de succion qui nous torture, et qui ressemble à la foi, comme un nombre négatif ressemble au même nombre précédé du signe : plus.

Nous sommes assez lents à prendre conscience de cette situation. Beaucoup d'entre nous restent obsédés par le souvenir de disputes périmées qu'ils continuent — à vide. Beaucoup n'ont

pas encore admis le krach de notre humanisme, beaucoup, chose plus étrange, l'admettent dans le domaine des arts plastiques et ne l'admettent pas dans les autres domaines. Les amis de Picasso croient à un homme triomphant dans un univers raisonnable, et applaudissent Picasso de peindre un homme écrasé dans un univers absurde.

Mais, depuis longtemps, je ne connais plus d'esprit sérieux qui ne tourne autour de Dieu, dont Rimbaud n'aurait pu dire que « Dieu fait son malheur ».

Comme ils n'y pensent que d'une manière confuse, il leur répugne d'en parler.

Comme ils ne parlent pas de ce qui les préoccupe le plus, ils ne peuvent plus opposer aucune résistance à la solitude. Chacun s'agite désespérément sur son îlot. Et quand il cherche à feindre les fraternités qui le fuient, il n'arrive pas à aimer ses amis autant qu'il déteste ses adversaires. On finit par envier, comme Camus, les anarchistes russes, qui avaient plus d'amour les uns pour les autres que de haine contre les grands-ducs auxquels ils lançaient leurs bombes.

EMMANUEL BERL.

Traité de l'admiration

Il est difficile de savoir si l'admiration d'un écrivain engendre l'amitié pour lui ou le contraire de celle-ci. La réponse à une question si insidieuse varierait d'abord selon que l'on considère les simples lecteurs ou les confrères. Pour la première catégorie, la jalousie ne glisse point ses venins dans le subconscient. Le grand homme peut paraître un maître sans devenir un rival. Et puis la curiosité privée, la nostalgie sentimentale peuvent produire de naïfs effets : c'est pourquoi les écrivains en renom doivent souvent se défendre contres les entreprises du beau sexe... Mais, lorsqu'on est entre gens de lettres, l'admiré fût-il séparé de l'admirateur par des générations, par des siècles, tout change... Le second en veut forcément au premier d'avoir incarné le type de ce que lui, il rêvait d'être. Et, si par hasard celui-là a composé des œuvres fort différentes de celles que fabrique celui-ci, quel désir secret de le remettre à sa juste place, dans les nécropoles de l'histoire littéraire ! Il avait du talent, du génie. Ses livres sont de purs diamants à regarder sous vitrine. Cela dit, que son ombre retourne aux Champs Élyséens ! Tel est le procès banal de l'admiration objective, qu'on pourrait appeler du genre universitaire.

Les critiques et les biographes, non par profession, mais par une inclination naturelle, éprouvent ou exercent une admiration plus sincère, moins froide en tout cas. Quelles que soient les servitudes dont vous accablent l'actualité ou la tyrannie d'un éditeur, ou la fantaisie d'un directeur de collection, il est bien rare que l'on accepte de passer des mois en compagnie d'un auteur défunt à qui ne vous rattache aucune affinité élective. De même on dit que les médecins choisissent presque toujours leur spécialité à cause d'une obsession secrète, parfois d'une inquiétude, causée par telle ou telle maladie, ou déterminée par leur physiologie propre. Dis-moi qui tu admires, je te dirai ce que tu n'es pas, mais ce que tu aurais été dans les mêmes circonstances que ton héros.

Depuis que la critique a pris l'habitude d'expliquer l'œuvre des écrivains par leur personne, l'admiration a forcément emprunté certains caractères à l'amour. Et n'oublions pas que les auteurs tendent de plus en plus, en ce siècle, à se décrire eux-mêmes sous différents voiles plus ou moins transparents. Ceux qui répugnent à cette confession indirecte sont toujours victimes d'une certaine indifférence du gros public à leur égard : on les admire, certes, on

les achète, mais ils ne passionnent pas. On leur reproche, au fond, de n'avoir pas sculpté leur propre statue, tandis qu'à des auteurs bien moindres on accorde un intérêt sentimental qui récompense le pittoresque de leur vie, leurs passions privées, leurs tares, si par bonne fortune ils en souffrirent. Ainsi les fanatiques de Léon Bloy ou de Nerval, de Huysmans ou de Barrès, seraient désolés s'ils ne possédaient que les volumes de leurs dieux, de ne pouvoir consacrer à ceux-ci une chapelle secrète, où les initiés seront à l'aise. Et quand le défunt n'a pas laissé d'archives clandestines, de journal intime encore inédit, de correspondance scandaleuse, il s'expose à jouir, à demeurer de seconde classe dans l'immortalité.

Imaginez un peu que Flaubert ne soit qu'un nom sur la couverture de ses livres, que Zola n'ait pas versé dans l'action publique, quel désastre ! Il y aurait des lecteurs fidèles de Zola et de Flaubert, mais non pas des zolistes et des flaubertistes. Parmi les gros producteurs ou grands créateurs contemporains, cherchez ceux qui ont courageusement couru ce risque, et il s'accroîtra après leur mort temporelle. M. Simenon, M. Jules Romains, M. Roger Martin du Gard, si brillante que soit leur carrière, si attirants soient-ils pour ceux qui auront été leurs familiers, pourraient bien ne survivre que dans leurs fables. Au contraire un Gide, comme un Chateaubriand, même un peu moins pratiqués, se sont réservé la gloire subjective. Admirez donc feu M. Anatole Thibaut, dit France, d'avoir suscité des biographes indiscrets et feu Mme Colette, s'il en est encore temps, d'exciter la verve de cancaniers, de pamphlétaires !

Les classiques, direz-vous, n'ont pas eu besoin de telles circonstances pour entrer au Panthéon des lettres. A cela il faut répondre que l'érudition pure tente souvent de fouiller leur mausolée, de leur arracher des secrets bizarres, tératologiques. Alors ils sont sauvés. Ainsi sont nés des rabelaisistes, des montaignistes, des moliéristes surtout ; mais Ronsard ou Corneille, Dante ou Virgile. Homère à plus forte raison parce qu'il n'a pas absolument existé, ont bien de la chance de résister à l'ignorance relative qui pèse sur leurs personnages ou à la médiocrité de leurs aventures terrestres. Ajoutons qu'il n'est pas agréable d'être un classique. On cède à un peu de papier imprimé sa part légitime de survie. Qui préféreriez-vous être par-delà le tombeau : Amiel ou... Quinte-Curce, historien que des générations d'humanistes ont appris par cœur et dont le nom reste célèbre? L'immortalité des classiques noire et dorée, comme il est dit dans le *Cimetière marin*, nous fait, à nous, pauvres et frivoles mortels, un peu froid dans le dos.

Toutefois il ne faut pas mésestimer celle des écrivains déjà illustres par leur seule œuvre, à qui s'attache soudain une équipe de spécialistes qui deviennent par la force des choses, des admirateurs et des apologètes. N'avez-vous pas connu de ces étudiants à qui l'espérance de passer plus tard une thèse de doctorat avait donné le lustre d'être les rares vassaux d'un seigneur presque inconnu? Personnellement j'ai failli être attelé au char de Desmarests de Saint-Sorlin. Des professeurs notables l'étaient à celui de Charles Sorel ou de Delille ou de Baïf ; de naïfs étrangers sont les

prêtres d'une secte minuscule-ésotérique, où l'on vénère Bertrand de Born ou J.-B. Suard, ou encore Chapelain, Saint-Réal. Chaque érudit, dans ce cas, répète comme La Fontaine : Avez-vous lu Baruch? Il se persuade sincèrement qu'il a révisé le procès d'une erreur judiciaire. Il a raison. Le moindre de ces travaux de termites sauve un être du néant et prolonge sa survie fictive. Mais dans ce cas, le chercheur reporte sur soi-même une part de gratitude, et, disons-le d'admiration.

Des cas dramatiques se sont produits. Il est advenu par, exemple, à un critique militant de devoir s'intéresser à un auteur qu'il détestait. André Bellessort consacrait à Rousseau tout un volume pour se justifier l'horreur qu'il avait de ce philosophe. Il se pourrait que des historiens exécrassent le grand homme avec qui ils ont perdu des années. M. Louis Madelin n'aime sûrement pas Fouché, et il méprise Talleyrand. M. Jean Savant, il nous semble, a voué à Napoléon une haine carthaginoise. Dans l'ordre purement littéraire, se rappelle-t-on le scandale que causa François Porché en publiant sur Verlaine un livre capital, mais effrayant par les révélations qu'il contenait? Les verlainistes ne le lui ont point pardonné. A preuve que M. Y.-G. Le Dantec ne mentionne même pas cet ouvrage dans sa bibliographie du poète. Bien que François Porché, excellent cœur, s'il en fut, n'eût aucune intention diffamatoire, il passa pour le type du sacrilège. Nous connaissons des rimbaldiens qui ne peuvent admettre les études de M. Etiemble sur leur Arthur, ni certaines découvertes à M. de Bouillane de Lacoste, pourtant dignitaire de leur Église. Les balzaciens sont aussi susceptibles, encore que leur Église à eux ait un pape, Marcel Bouteron ; à l'exemple des beylistes, dont le sultan s'appelle Henri Martineau, et qui tolèrent mal certains dissidents de bonne volonté.

Les derniers hérétiques qui se soient manifestés sont MM. Claude Boncompain et François Vermale, dont le *Stendhal ou la double vie de Henri Beyle* (1), fait couler beaucoup d'encre, et pourrait faire couler des larmes, si les passions s'avouaient, du sang, si elles pouvaient s'exercer. Laissons à penser s'il réjouit quelques esprits libres, dont M. Léautaud qui a la foi stendhalienne au point de bannir les orthodoxes et les dévots hors le clan stendhalien. Quand aux antistendhaliens, on n'en connaît guère, depuis la mort de Fernand Fleuret qui allait partout criant : « Ce Beyle était un jean-f... »

Mais il existe des stendhaliens raffinés pour qui la personne dudit Beyle est justement attirante par ses ridicules, ses insuffisances. Ceux-là admettent fort bien que les deux auteurs de *la Double vie* aient peint la dissemblance de l'œuvre et de l'écrivain, qu'ils aient décidé de souligner les ravages continuels d'un assez pauvre homme habile à transformer chaque échec en leçon d'énergie, en faculté d'illusion, chaque souffrance en volupté. L' « adipeux intendant, l'amoureux banni, le consul maquillé sous son faux toupet » — ce sont les termes mêmes de la conclusion — ont

(1) Éditions Amiot Dumont.

disparu devant Fabrice, Julien et Octave... Et le petit officier qui attrapa à dix-huit ans une maladie dont il mit quarante ans à mourir, et qui empoisonna, dans tous les sens du mot, ses amours... Et l'idéologue fort limité, dont aujourd'hui on ne peut s'empêcher de trouver l'esprit assez grossier et la *Weltanschauung* très primaire. Et l'éternel chercheur d'argent, d'affaires, de célébrité, un peu plagiaire, un peu policier, un peu boursier. Et l'amoureux des onze mille demi-vierges qu'il a trouvées sur sa route, mais qui peut-être cachait sans le savoir, un complexe anormal voisin de celui d'Octave : on sait qu'*Armance* s'explique maintenant par l'inversion sexuelle du héros... Oh ! Stendhal n'est certes pas à ranger parmi les victimes de l'uranisme ; pourtant on peut à la rigueur soupçonner que sa carrière sentimentale eût été différente s'il eût vécu de nos jours, cent ans après le marquis de Custine.

MM. Boncompain et Vermale s'attirent des rancunes solides pour avoir marqué les relations de Stendhal avec des fonctionnaires de police, dont son ami intime Joseph Lingays et plusieurs autres. Ils n'en disent pas assez là-dessus pour qu'on cherche ses émargements sur les registres de la Tour-pointue. Plusieurs gens de lettres y ont figuré secrètement sur ces comptes-là, Restif de La Bretonne, on en est sûr ; Murger à n'en pas douter ; Maxime du Camp peut-être, encore qu'il se vante dans ses admirables Mémoires d'avoir eu, sitôt l'Empire tombé, les archives policières à sa disposition. Et si Balzac avait pu réellement servir aux côté de Vidocq, il aurait cédé à la tentation par curiosité de la réalité humaine. On pourrait soutenir que les policiers doués de talent feraient les meilleurs romanciers du monde.

Quand à Stendhal boursier, après Stendhal, épicier, il ne démérite pas. Voltaire et Beaumarchais, qui, eux réussissaient en affaires, n'ont pas démérité non plus, ni ce pauvre Balzac qui a toujours conçu, jamais pratiqué, les vrais moyens de s'enrichir. Il est curieux en tout cas que, dans ses *Œuvres complètes*, les beylistes de stricte observance ne rééditent jamais son *Nouveau complot contre les industriels* qui est un curieux pamphlet d'individualiste contre les sociologues nouveaux, les saint-simoniens, l'idolâtrie de la production, le culte du bonheur des masses. Pour tous ces pans du voile soulevé, *la Double vie de Henri Beyle* est un livre délectable, insolent et presque héroïque. Il craque de matière, il brille d'une sobriété stendhalienne ; il résume en trois cents pages la vie d'un homme médiocre en qui se trouvait incarné un grand écrivain. Et ainsi il donne la leçon de cette admiration critique que les vivants doivent aux morts quand ils se permettent de les aimer comme des vivants.

ANDRÉ THÉRIVE.

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1955. 66680.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à remettre à votre libraire ou à renvoyer à la Librairie PLON

8, RUE GARANCIÈRE - PARIS - VIe

Je soussigné (nom et prénom) ____________________

adresse : ____________________

déclare souscrire un abonnement de 6 mois — 1 an (1) *à la Revue de* **LA TABLE RONDE** *à partir du*

N° de ____________________

Je vous adresse le montant en : chèque bancaire — mandat-poste — mandat-carte — chèque postal Paris 4379 (1).

A ____________, *le* ____________

SIGNATURE

TARIF D'ABONNEMENTS

	SIX MOIS	UN AN
— France et Union Française..........	1 100 fr.	2 100 fr.
— Étranger..........................	1 300 fr.	2 500 fr.

Prière de joindre la somme de 20 francs et une ancienne étiquette à toute demande de changement d'adresse et un timbre pour la réponse à toute demande de renseignements.

(1) Rayer les mentions inutilisées.

Nous acceptons les Bons de Livres U. N. E. S. C. O. en règlement du montant des abonnements.

La liste des Pays participants et des Organismes distributeurs est donnée dans les N^os de Janvier-Avril-Juillet et Octobre de chaque année de la Revue *LA TABLE RONDE*.

Printed in France. PRIX DU NUMÉRO : 200 fr.

N. M. P. P.

fr.

LA TABLE RONDE

REVUE MENSUELLE



Rédaction et Administration :

LIBRAIRIE PLON

8, RUE GARANCIÈRE — PARIS (6e

Téléphone : DAN. 04-50

Secrétaire général : Pierre SIPRIOT.

TARIF DES ABONNEMENTS :

voir le bulletin d'abonnement en fin de volume.

A l'étranger les dépositaires généraux suivants se chargent de prendre les abonnements à la Revue « LA TABLE RONDE » dans la monnaie du pays.

ARGENTINE : Éditorial Victor Leru : Calle Cangallo 2233, BUENOS AIRES
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

AUSTRALIE : Librairie Angus & Robertson — 89, Castlereagh St., SYDNEY.
Abonnement, un an : livres St. : 2,16 Sh.

BELGIQUE : Agence et Messageries de la presse, 14, 22, rue du Persil. BRUXELLES.
Abonnement de six mois, francs belges : 195; un an, francs belges : 357.

BRÉSIL : Intercambio Franco Brasileiro Ltd : Caixa Postal 5728, SAO PAULO.
Abonnement de six mois, cruzeiros : 130; un an, cruzeiros : 250.

CHILI : Librairie Française : Estado 36, Casilla 43 D, SANTIAGO.
Abonnement : contre valeur, en pesos, du tarif étranger.

COSTA-RICA : Libreria Atenea, Apartado 147 — SAN JOSÉ.

ÉGYPTE : Cité du Livre : 2, avenue Fouad Ier à ALEXANDRIE.
Abonnement de six mois, piastres : 108; un an, piastres : 210.

ÉTATS-UNIS : French and European Publications, Inc 610 Fifth Avenue, NEW-YORK 20, N. Y.

FINLANDE : Librairie Akateeminen Kirjakauppa à HELSINKI.

GRANDE-BRETAGNE : Anglo French Literary Services, 72, Charlotte Street. LONDON W. 1.
Abonnement de six mois, shillings : 27 s. 6 d.; un an, shillings : 52 s. 6 d.

HAITI : La Maison du Livre : 20, rue Roux à PORT-AU-PRINCE.
Abonnement de six mois, dollars : 3,50; un an, dollars : 6,60.

HOLLANDE : Librairie Meulenhoff, Beulingstraat 2-4, AMSTERDAM C.

LIBAN : Librairie Antoine Naufal B. P. 656, BEYROUTH.

NICARAGUA : Librairie Rivas à RIVAS.
Abonnement de six mois, cordobas : 21; un an, cordobas : 40.

PORTUGAL : A bibliofila : 102, Rua da Méséricordia, LISBONNE.

SUÈDE : Librairie Fritzes, Fredsgatan, 2 à STOCKHOLM.
Abonnement de six mois, couronnes suédoises : 20,55; un an, couronnes suédoises, 39,90.

SUISSE : La Palatine, 6 rue de la Marie à GENÈVE.

TURQUIE : Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi-Beyoglu à ISTANBUL.
Abonnement de six mois, livres turques : 10,80; un an, livres turques : 21.

Tous les manuscrits destinés à la Revue « Table Ronde », doivent être adressés à la LIBRAIRIE PLON, 8, rue Garancière - Paris (6).

La Revue ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Pour l'utilisation des bons de l'UNESCO voir les numéros de janvier, avril, juillet, octobre